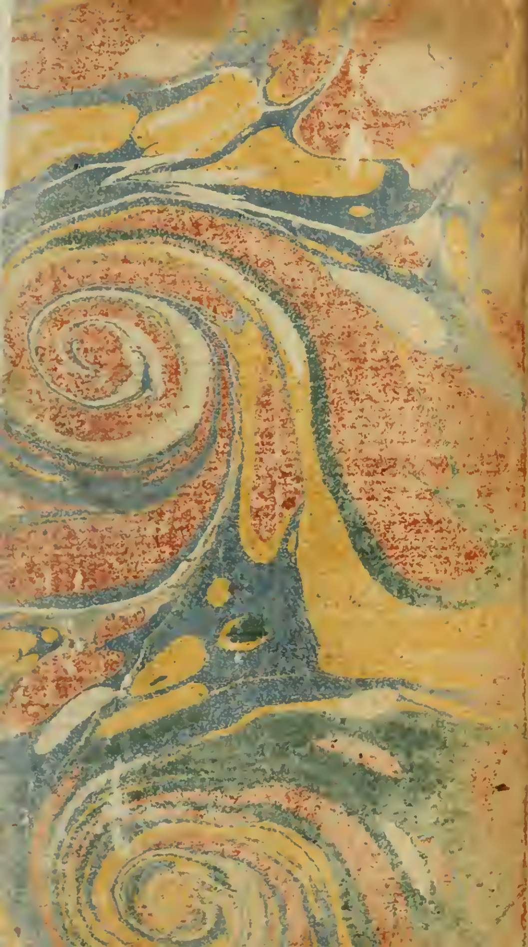






ALMANACH

DES

MUSES.

ANNÉE 1793.

Prix : 36 sous broché.

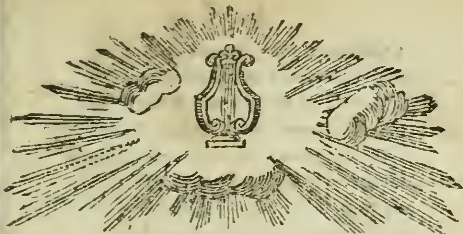
ALMANACH DES MUSES 1793.

Prix...36 s.

A PARIS

Chez DELALAIN l'aîné et fils, Libraires rue St. Jacques No. 240

invenit et Scul. 1792.



ALMANACH DES MUSES,

OU

Choix des Poésies fugitives de 1792.

HYMNE DES MARSEILLOIS.

ALLONS, enfans de la patrie!
le jour de gloire est arrivé!
Contre nous, de la tyrannie
l'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous, dans les campagnes,
mugir ces féroces soldats?

Ils viennent, jusques dans vos bras,
égorger vos fils et vos femmes!...
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
marchez... qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Que veut cette horde d'esclaves,
de traîtres, de rois conjurés?
pour qui ces ignobles entraves,
ces fers dès long-temps préparés?
François! pour vous! ah! quel outrage!
quels transports il doit exciter?
C'est vous qu'on ose méditer
de rendre à l'antique esclavage!...
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
marchez... qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Quoi! des cohortes étrangères
feroient la loi dans nos foyers!
quoi! ces phalanges mercenaires
terrasseroient nos fiers guerriers!
Grand-Dieu!... par des mains enchaînées
nos fronts sous le joug se ploîroient!
de vils despotes deviendroient
les maîtres de nos destinées!...
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
marchez... qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Tremblez, tyrans! et vous, perfides,
l'opprobre de tous les partis,
tremblez!... vos projets parricides

vont enfin recevoir leur prix.
tout est soldat pour vous combattre :
s'ils tombent, nos jeunes héros,
la France en produit de nouveaux
contre vous tout prêts à se battre !...
Aux armes, Citoyens ! formez vos bataillons :
marchez... qu'un sang impur abreuve vos sillons!

François, en guerriers magnanimes,
portez ou retenez vos coups ;
épargnez ces tristes victimes
à regret s'armant contre vous :
Mais le despote sanguinaire !
mais les complices de Bouillé,
tous ces tigres, qui, sans pitié,
déchirent le sein de leur mère !...
Aux armes, Citoyens ! formez vos bataillons :
marchez... qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Amour sacré de la Patrie !
conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté, Liberté chérie !
combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux, que la victoire
accoure à tes mâles accens
que tes ennemis expirans
voient ton triomphe et notre gloire !
Aux asmes, Citoyens ! formez vos bataillons :
marchez... qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Par M. Rougez.

COUPLET DES ENFANS,

Ajouté à la pièce précédente, dans la fête civique du 14 octobre.

Nous entrerons dans la carrière,
quand nos aînés n'y seront plus ;
nous y trouverons leur poussière
et la trace de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre
que de partager leur cercueil,
nous aurons le sublime orgueil
de les venger, ou de les suivre.
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons;
marchez... qu'un sang impur abreuve vos sillons!

PORTRAIT

Fait avant le décret qui a détruit la Noblesse.

De tous les marchands qu'il friponne,
il est l'éternel débiteur;
un faste d'emprunt l'environne;
dans sa bouche seule est l'honneur.
Son importance nous assomme :
ne sachant rien, tranchant sur tout,
il se croit l'oracle du goût....
C'est simplement un gentilhomme.

Par M. Guichard.

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER,

FABLE.

Sur la corde tendue, un jeune Voltigeur
apprenoit à danser ; et déja son adresse,
ses tours de force et de souplesse
faisoient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin, on le voit qui s'avance ;
le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
hardi, léger autant qu'adroit,
il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
retombe, remonte en cadence,
et, semblable à certains oiseaux
qui rasent en volant la surface des eaux,
son pied touche, sans qu'on le voie,
à la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune Danseur, tout fier de son talent,
dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
qui me fatigue et m'embarrasse ?
Si je dansois sans lui, j'aurois bien plus de grace
de force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit : le balancier jeté,
mon étourdi chancelle, étend les bras, et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens! ne vous a-t-on pas dit
que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
dans vos desirs fougueux vous causent quelque peine;
c'est le balancier qui vous gêne,
mais qui fait votre sûreté.

Par M. de Florian.

L'ELOQUENCE SÉRAPHIQUE.

Un Capucin de Bourg en Bresse,
dont on alloit cloîtrer la nièce,
prêchoit à la grille du chœur;
et déja l'ennui de la pièce
avoit endormi l'auditeur.
L'enthousiasme séraphique
exalte sa voix et son cœur;
bientôt l'on entend l'orateur
s'écrier d'un ton pathétique:
« Ciel! Jésus-Christ donne la main
« à la nièce d'un Capucin!
« il l'épouse! elle est sa compagne!
« et par cet hymen, quel honneur!
« je deviens, de Dieu mon sauveur,
« l'oncle à la mode de Bretagne. »

FRAGMENT

D'un Poème sur les Montagnes.

TOUT passe, et tout s'éteint : les siècles écoulés,
dans un gouffre éternel vont se perdre sans cesse
sur les siècles accumulés.
Ces monts vivent encor : leur auguste vieillesse
s'enfonce dans la nuit de ces temps reculés,
que ne peut compter ma foiblesse ;
et l'homme vain, jeté dans l'espace et le temps,
peut sur le sable à peine imprimer quelques traces ;
il voit autour de lui disparoître les races,
comme les feuilles du printemps.
Mais ne condamnons point sa fierté légitime :
s'il n'existe qu'un jour, il pense, c'est assez.
Il vit dans tous les lieux, il pénètre l'abîme
et des âges futurs, et des âges passés.
Ces monts même, ces monts qu'il parcourt, qu'il domine,
ne peuvent lui cacher leur première origine.
Viens, Buffon, viens, éclaire-moi !
ces sommets à mes yeux manifestent ta gloire ;
quels grands événemens j'y découvre avec toi !
la main de la nature y grava son histoire.
Ces angles inégaux, l'un à l'autre opposés,
ces débris de l'humide plaine,
en lits toujours pareils lentement déposés,

des pas de l'Océan sont l'empreinte certaine :
sur les climats divers qu'il a tous arrosés,
ce *Dieu* père des monts lentement se promène.

Par M. de Fontane.

L'OBSERVATEUR SUBTIL.

Mes chers badauts, silence et sans réplique !
j'aime à jaser, c'est assez mon défaut ;
le conte est court, ma muse est asthmatique :
huit ou dix vers, c'est autant qu'il m'en faut.

Un moine donc haranguant la canaille,
du bon Denis contoit le sort piteux ;
disoit comment, fustigé comme un gueux,
de tout le haut l'on abrégea sa taille :
mais, ô prodige ! alors l'agonisant
reprend son chef, le porte en le baisant
plus d'une lieue. Un gros gars qui l'écoute :
le porta ! passe ! On n'est point tracassier,
c'est, comme on dit, le premier pas qui coûte ;
mais le baisa !... le drôle étoit sorcier !

Feu Masson de Morvilliers.

LA NOUVELLE MANIE.

Allons, bravo ! point de scrupule !
débaptisons-nous, mes amis :
s'appeler Jean-Jacque ou Denis,
tenez, rien n'est plus ridicule.
Plaisans Patrons, en vérité !
bons pour des siècles d'ignorance !
dans celui de la liberté,
on a bien une autre balance.
Tout a son tems, chacun son tour ;
ce qu'on révéroit, on le hue :
tel fut héros jusqu'à ce jour,
dont on renverse la statue ;
et, par ce burlesque niveau,
tel dort au fond de son tombeau,
qui, n'eût-il été qu'un Thersite,
si sa cendre se ranimoit,
en sursaut se réveilleroit,
bien étonné de son mérite.

Fi donc ! des Saints du Paradis !
cela sent trop le vieux régime :
ils furent trop prônés jadis,
pour avoir droit à notre estime.
Qu'étoient-ils après tout ? oh ! rien,
tout uniment des gens de bien ;
et chacun d'eux, dans sa manie,

poussoit même la bonhommie
jusqu'à daigner être chrétien.

Qu'apprenoit-on à leur école ?
des lieux communs, de vieux rébus,
que l'on prenoit pour des vertus,
tant toute la France étoit folle !
l'indulgence, la bonne-foi,
le dévoûment à la Patrie,
voire obéissance à la Loi...
et mainte pareille ineptie,
axiômes du bon vieux temps,
mais qu'aujourd'hui l'on mystifie,
et qu'on désapprend aux enfans.

Vive la moderne méthode,
les noms romains, les noms en *us!*
Appelons-nous *Quintus*, *Sextus* ;
pour mieux encore être à la mode,
prenons pour patron Saint *Brutus*.
Arrangeons-nous ; je suis commode :
aimez-vous mieux finir en *is?*
il en est tant que l'on renomme !
et, ma foi, près d'Anacharsis,
Saint Jean-Baptiste est un pauvre homme.

A vous, mes brillans compagnons !
petits candidats du Parnasse!
allons-y chercher nos patrons,
en attendant d'y tenir place.

Au paradis, sur l'Hélicon,
les protecteurs sont salutaires ;
et les favoris d'Apollon
nous obtiendront, par leurs prières,
cette grace que les jaloux
disent que nos œuvres et nous
quelquefois ne méritons guères.
Avis à suivre, mes confrères !
m'en remercîra qui voudra :
mais non, c'est un tic ; et déja
n'avons-nous pas Dorat-Cubières ?
que tardons-nous ? à l'unisson,
vîte adoptons cette manière :
changeons de saint et de bannière,
et plantons-là le vieux patron :
Chénier s'appellera Voltaire ;
Fauchet, l'évêque Massillon ;
d'Églantine sera Molière ;
et Roberspierre, Cicéron.

De Mars j'ai suivi la carrière :
on sait que là, sans contredit,
chacun porte le nom de guerre
que le caprice lui fournit.
C'étoit très-plaisant, je vous jure ;
le sobriquet et la figure
avoient tout l'air d'un quiproquo :
la Douceur étoit intraitable ;
l'Amour, certes ! n'étoit pas beau ;
Charmant étoit laid comme un diable ;

celui qu'on surnommoit l'Enfant,
caduc, se soutenoit à peine;
et vous auriez vu, dans Turenne,
le plus poltron du régiment.

Par M. ARMAND J. CHARLEMAGNE.

DESCRIPTION

DE LA PORTE INTÉRIEURE DES ENFERS,

Fragment du sixième livre de l'Enéide.

Continuo auditæ voces, vagitus et ingens, etc.

LA s'entendent les cris, le long vagissement
des enfans malheureux, dont le même moment
entr'ouvrit et ferma les yeux à la lumière,
dont le premier matin fut l'aurore dernière.
Ceux qu'un faux témoignage a conduits à la mort,
tiennent près d'eux le rang que leur marqua le sort.
Minos agite l'urne, et son regard épie
les secrets renfermés dans le cœur de l'impie.
Non loin delà gémit, en proie aux noirs chagrins,
l'homicide ennemi de ses propres destins;
il a fui la lumière, et d'une main hardie,
rejeta loin de lui le fardeau de la vie.
Oh! qu'ils voudroient, rendus au jour qu'ils ont quitté,
languir dans les malheurs et dans la pauvreté!
Vain souhait! le destin de sa chaîne les lie,
l'onde noire neuf fois autour d'eux se replie.

CHABANON.

L'ÉDUCATION

DE L'AMOUR.

QUAND l'Amour naquit à Cythère,
on s'intrigua dans le pays;
Vénus dit : « Je suis bonne mère;
« c'est moi qui nourrirai mon fils. »
Mais l'Amour, quoique en si bas-âge,
trop attentif à tant d'appas,
préféroit le vase au breuvage,
et l'enfant ne profitoit pas.

« Ne faut pourtant pas qu'il pâtisse :
« vîte ! qu'on rassemble ma cour;
« que la plus sage le nourrisse :
« songez toutes que c'est l'Amour. »
Soudain la Candeur, la Tendresse,
l'Égalité vinrent s'offrir,
ainsi que la Délicatesse :
nulle n'avoit de quoi nourrir.

On penchoit pour la Complaisance;
mais l'enfant eût été gâté;
on avoit trop d'expérience,
pour songer à la Volupté.

Enfin, sur ce choix d'importance,
la cour n'ayant décidé rien,
quelqu'un proposa l'Espérance;
et l'enfant s'en trouva très-bien.

On prétend que la Jouissance,
qui croyoit devoir le nourrir,
jalouse de la préférence,
guettoit l'enfant pour s'en saisir.
Prenant les traits de l'Innocence,
pour berceuse elle vint s'offrir,
et la trop crédule Espérance
eut le malheur d'y consentir.

Un jour advint que l'Espérance,
voulant se livrer au sommeil,
remit à la fausse Innocence
l'enfant, jusques à son réveil;
alors la trompeuse Déesse
donna bonbons à pleine main:
l'Amour d'abord fut dans l'ivresse,
mais mourut bientôt sur son sein.

LA MULE DU PAPE,

CONTE.

FRÈRES très-chers, on lit dans Saint-Matthieu
qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
sur la montagne, et là lui dit : Beau Sire,
vois-tu ces mers ? vois-tu ce vaste empire ?
ce nouveau monde inconnu jusqu'ici ?
Rome la grande, et sa magnificence ?
je te ferai maître de tout ceci,
si tu me veux faire la révérence.

Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,
dit au Démon, que, quoiqu'en apparence,
avantageux le marché fût trouvé,
il ne pouvoit le faire en conscience;
ayant toujours oui dire en son enfance,
qu'étant si riche, on fait mal son salut.

Long-temps après, notre ami Belzébut
alla dans Rome. Or c'étoit l'heureux âge
où Rome étoit fourmillière d'élus
le pape étoit un pauvre personnage,
pasteur de gens, évêque et rien de plus.

L'esprit malin s'en va droit au saint Père,
dans son taudis l'aborde, et lui dit : Frère,

si tu voulois tâter de la grandeur ?
—Si j'en voulois! oui de par Dieu ! Seigneur.
Marché fut fait ; et voilà mon pontife
au pied du Diable, et lui baisant la griffe.
Le farfadet, d'un air de sénateur,
lui met au chef une triple couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
servez-le bien, vous aurez sa faveur.

Or, Papegais, voilà l'unique source
de tous vos biens, comme savez ; et pour ce
que le Saint Père avoit en son tracas
baisé l'ergot de monsieur Satanas,
ce fut depuis chose à Rome ordinaire,
que l'on baisât la mule du saint Père.

Or, s'il advient que ces petits vers-ci
passent ès mains de quelque galant homme,
c'est bien raison qu'il ait quelque souci
de les cacher, s'il fait voyage à Rome.

PIRON.

VOYAGE EN BRABANT,

Épître à M. Damas.

Sine me, liber, ibis in urbem. Ovid.

Transfuge du sacré-vallon,
qui, dans les calculs de Barême,
parois oublier Apollon,
ô surprise ! ô plaisir extrême !
je te lis au pays wallon !
Ta prose facile, élégante,
me plaît, me ravit et m'enchante
par cet accord rare et charmant,
qui joint à la grace touchante
le sel attique et le talent.
Tel un ruisseau qui, dans sa pente,
roulant ses flots murmurateurs,
humecte la tige des fleurs
autour desquelles il serpente.
Si quelque trait à double-entente
imprime un peu de défaveur
à ton épître intéressante,
ce n'est qu'une légère erreur
surprise à ta plume brillante,
et non le crime de l'auteur.
Ami, pardonne à ma tendresse
les accens de la vérité;
ton goût, tes talens, ta jeunesse,
commandent ma sévérité.

Au fond de l'heureuse Belgique
quand ton amitié me poursuit,
à mon cœur ma plume obéit
en se permettant la critique :
un flatteur ment, et nous trahit.

Depuis les jours un peu funèbres,
témoins de nos tristes adieux,
j'ai parcouru ces champs célèbres (1)
où Maurice victorieux
défit l'Anglois et le Batave,
et ces intrépides guerriers
transportés des bords de la Save
pour ajouter à ses lauriers.
J'avois déja vu cette plaine (2)
qu'illustra l'immortel Villars,
lorsque, maîtrisant les hasards,
il triompha du grand Eugène.
Plus loin, sur les rives de Senne (3)
envain j'ai cherché le tombeau
qui du pindarique Rousseau
conserve la cendre incertaine;
mais, ne pouvant orner de fleurs

(1) La plaine de Fontenoy où le maréchal de Saxe remporta, en 1745, une mémorable victoire sur les trois armées réunies, des anglois, des impériaux et des hollandois.

(2) Denain, village sur l'Escaut, près de Valenciennes, où le maréchal de Villars battit l'armée du prince Eugène, le 24 juillet 1712.

(3) Rivière qui passe à Bruxelles, capitale du Brabant.

les lieux où repose ce sage,
j'ai du moins mouillé de mes pleurs
la modeste et lugubre page (1)
qui seule atteste les honneurs
dont il jouit sur cette plage.
Attristé, je quittai bientôt
cette rive aux arts étrangère,
pour voler aux bords où l'Escaut (2)
mêle ses flots à l'onde amère.
Que de monumens entassés
dans les murs où régna l'Ibère !
tous les arts s'y sont surpassés :
quel goût ! quelle délicatesse !
Chefs-d'œuvres de Rome et de Grèce,
là, vous vous trouvez effacés
par le nombre et par la richesse !
tout y plaît aux yeux enchantés ;
et cette enceinte n'est qu'un temple
où l'amateur qui le contemple

---

(1) Le grand Rousseau, poète lyrique, mourut à Bruxelles, et fut inhumé chez les Carmes déchaussés des Sablons. Nulle épitaphe, aucune inscription n'atteste que cet écrivain célèbre y soit enterré. Les seuls registres mortuaires de ces religieux en font foi, en ces termes : 18 *mart.* 1741, *sepultus est in nostra ecclesiâ, Dominus Joannes Baptista Rousseau, natione gallus, et inter scriptores hujus sæculi, in arte poeticâ famosus.*

(2) La superbe ville d'Anvers, presqu'à l'embouchure de l'Escaut, où les étrangers accourent en foule admirer les excellens tableaux des plus grands maîtres de l'école flamande.

tole de beautés en beautés....
Toi, sur-tout, image sublime (1)
du Christ, adorable victime
qui vient d'expirer sur l'autel,
reçois à jamais mon hommage !
ainsi que ce divin ouvrage,
l'artiste doit être immortel.
Qu'ai-je fait? d'une main profane,
n'ai-je pas flétri vos travaux,
Rubens, Van-Dyck, Teniers, Devos?
c'est aux Titien, à l'Albane
de nous parler de leurs rivaux.
Pourquoi cent tribus fugitives (2),
quand les arts charmoient mes loisirs,
se pressoient-elles sur ces rives,
pour empoisonner mes plaisirs?
Une terreur pusillanime,
et l'amour-propre révolté,
prêtoient une ombre légitime
à leur projet mal concerté;
ou c'étoient des ames ingrates
qui s'arrachoient à leurs pénates
au seul nom de l'égalité.
Quelle vanité puérile !...
Ne fut-ce pas dans un verger

(1) La descente de Croix, tableau justement célèbre de P. P. Rubens, qui se voit dans l'église cathédrale d'Anvers.

(2) Emigration prodigieuse de familles et d'officiers françois aux Pays-Bas autrichiens, pendant tout l'été de 1791.

que Dieu fit, de la même argile,
et le monarque et le berger ?
S'il doit exister des nuances
entre des frères réunis,
la vertu les rend tous amis,
et franchit toutes les distances.
Pour te ressaisir de ton rang
et r'avoir tes hochets futiles,
Français, voudrois-tu que le sang
inondât nos champs et nos villes ?
Vengeance, fille de l'orgueil,
quoi ! les pleurs, le sang et le deuil
vous seroient une douce image !
et brûlant d'égaler la rage
d'un roi que Rome détesta,
vous oseriez, d'un bras perfide,
enfoncer un glaive homicide
dans le sein qui vous allaita ?....
A ces horreurs je ne puis croire ;
mon cœur repousse ces excès.
Loyal et sensible à la gloire,
d'un tel attentat le Français
ne souillera point sa mémoire.
Honneur, idole des guerriers,
renverse tout complot barbare,
et ramène dans ses foyers
cette jeunesse qu'on égare
par l'espoir brillant des lauriers.
Des lauriers ! pour des parricides !...
ô déplorable aveuglement !

Imitateurs des Danaïdes,
apprenez que les Euménides
vous en réservent le tourment.
Voyez Rome, Athènes, Carthage,
jadis reines de l'univers,
dans le plus honteux esclavage
gémir sous leurs tyrans divers.
C'est ainsi, des guerres civiles
que se propagent les malheurs,
qui pèsent dans nos tristes villes
sur les vaincus et les vainqueurs.
Pour vous rendre les Dieux propices,
soyez bons et justes comme eux :
jamais un mortel généreux
ne calcula les sacrifices;
la patrie est tout à ses yeux.
Doux climats qui m'avez vu naître,
bannissez les dissentions;
le vrai bonheur ne sauroit être
où s'agitent les passions;
la force naît de l'harmonie,
et la splendeur de l'Ausonie
s'éteignit dans les factions.
O Lois, reprenez votre empire!
Mœurs, brillez des plus purs attraits!
et nous rendez l'aimable paix
après laquelle tout soupire.
Dès que cette fille des cieux,
d'un éclat pur et radieux
embellira l'heureux rivage

témoin des jeux de mon bas âge,
et cher à mes humble aïeux,
c'en est fait! une voix me crie:
« Pars, vole; au sein de ta patrie,
« reviens, ô mon fils! je t'attends. »
Tel que l'éclair qui fend la nue,
soudain je franchis l'étendue
qui m'en sépara trop long-temps.

Mais, si j'en crois la renommée,
secondés des enfans du Nord,
nos fugitifs, à main armée
vont tenter un coupable effort,
et porter la flamme et la mort
au sein de la France alarmée;
et déja nos braves soldats,
tous dignes de Lacédémone,
aux cris de Mars et de Bellone,
courent affronter le trépas.
Suprême arbitre des combats,
qui dans tes mains tiens le tonnerre,
étends sur nous un bras prospère,
et rends la paix à nos climats....
Vœux superflus! vaine prière!
le frère armé contre le frère
va, moins ennemi qu'assassin,
dans cette épouvantable guerre,
lui plonger le fer dans le sein.
Tels Ethéocle et Polinice,
monstres nés du sang de Laïus,

s'entr'égorgèrent dans la lice,
aux yeux des Thébains éperdus.
S'il faut de ces scènes sanglantes
que je retrace les tableaux,
Racine ! dans mes mains tremblantes,
mets tes couleurs et tes pinceaux;
ou plutôt, à ma voix plaintive,
accours, descends sur nos autels,
Minerve ! et qu'à jamais l'olive
soit l'arbre chéri des mortels !

Par M. l'abbé DOURNEAU.

SUR FRÉDÉRIC LE GRAND.
1758.

Ce mortel profana mille talens divers;
les humains l'admiroient : ils furent ses victimes.
Barbare en actions et philosophe en vers,
il chanta les vertus et commit tous les crimes.
Ennemi de Vénus, cher au Dieu des combats,
il plongea dans le sang l'Europe et sa patrie.
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas,
et pas un ne reçut la vie.

TURGOT.

A L'ESPÉRANCE.

Eh quoi ! vous me trompez, séduisante espérance,
qui faisiez luire au loin les éclairs du plaisir !
Hélas ! je n'ai que vous pour calmer ma souffrance;
vous montrez le bonheur, laissez-moi le saisir.

Toujours vous ressemblez à l'heure fugitive :
l'instant qu'elle promet, de loin nous réjouit ;
mais, dès qu'elle a frappé notre oreille attentive,
c'en est fait ! pour jamais elle s'évanouit.

Vous nous bercez déja dès le printemps de l'âge;
ous nous bercez encore au déclin de nos ans.
Vous promettez toujours, espérance volage,
t vos appas trompeurs sont toujours séduisans.

Le jeune ambitieux, heureux à son aurore,
ans le cours de cent ans ne voit pas un écueil;
t l'infirme vieillard croit voir errer encore
e fantôme d'un siècle autour de son cercueil.

Espoir consolateur, tout ressent ta puissance;
eillant dans les palais, veillant dans les hameaux,
ppaisant la douleur, doublant la jouissance,
est ton bras qui soutient la chaîne de nos maux.

Ne m'abandonne pas : l'éclat de ta lumière,
pour être mensonger, n'en sera pas moins beau
et quand je serai près de fermer la paupière,
que je te voie encore auprès de mon tombeau !

ÉPIGRAMME.

Un catholique avec un protestant,
sur leurs partis, disputoient l'un et l'autre.
Oui, notre culte est meilleur que le vôtre,
dit le dernier; je le prouve à l'instant.
Vous conviendrez que le tonnerre
est l'ouvrage du diable : or il brûla pourtant
l'autre jour votre église, et tout ce qu'elle enserre;
la nôtre étoit voisine, et n'en eut point autant.
Tel argument n'est-il pas sans réplique ?
Tel argument prouve que j'ai raison,
lui répondit le catholique :
et le diable est trop fin pour brûler sa maison.

Par M. Guyétand.

L'ABSENCE.

JEUNE époux de la terre, aimable et doux printemps,
ou dit votre saison chérie
des poètes et des amans;
cependant, enivré d'amour, de poésie,
votre retour m'annonce des tourmens;
vous ranimez les cœurs, mais mon ame est flétrie
puisque vous rappelez Glycère dans les champs.
Elle fuit! tout me quitte; inquiet, solitaire,
sur ses traces ma voix en gémissant se perd....
J'abandonne ces lieux où la foule légère
du plaisir inconstant caresse la chimère,
et pour moi son absence en a fait un désert.
Ces jardins odorans, ces brillantes allées
où des airs rafraîchis, cent beautés rassemblées
viennent goûter le calme et la sérenité,
ne sont pour moi qu'une bruyante scène
où, pour rêver en liberté,
j'attens que la nuit me ramène
le silence et l'obscurité.
O ma Glycère! ô toi dont le sourire
versoit plus qu'un beau jour le calme dans mon cœur,
être divin pour qui seul je respire,
et nécessaire à mon bonheur,
nulle Belle aujourd'hui ne peut plus me séduire;

j'abjure pour jamais ces passions d'un jour,
et ces vœux arrachés par la coquetterie,
et ces hommages vains que la galanterie
usurpe souvent sur l'amour.
Qui n'aime pas, a le temps d'être aimable :
pour moi, que la langueur accable,
la contrainte me suit, le silence me plaît ;
je me tais avec ceux qui d'un rire indiscret
sondent de mes ennuis la cause impénétrable,
même avec l'amitié discrette et secourable
qui partage la peine et laisse le secret.
J'ai visité, Glycère, ces demeures
où près de toi j'ai vu souvent les heures
couler rapidement :
tu manquois à ces jeux où se plaît l'innocence,
et je n'ai vu dans un cercle charmant
que l'objet adoré dont je pleure l'absence.
Reviens t'abandonner aux baisers innocens
aux aimables transports de tes jeunes compagnes,
et me rendre jaloux de leurs embrassemens.....
Mais non, habite encor les riantes campagnes;
ici le cœur est égaré
par des plaisirs aussi faux à mon gré
que ceux qu'ils ont l'art de séduire;
laisse tes pas errer dans les bois, sur les fleurs :
on voit régner aux champs les graces et les mœurs,
tu dois habiter ton empire.
Je quitterai ces murs privés de tes appas
pour visiter ta retraite chérie;
oui, je suis étranger où Glycère n'est pas,

et sa demeure est ma patrie.
Mais, si trompé dans mon amour,
elle m'avoit flatté d'une constance vaine,
je veux dans ses forêts levant mes yeux à peine
voir encore une fois et Glycère et le jour,
puis expirer au pié d'un chêne.
Les bois sont pour l'amour le tombeau le plus doux:
que ma cendre y soit recueillie!
et s'il est vrai que Glycère m'oublie,
j'aime encor mieux mourir à ses genoux
que passer loin d'elle ma vie.

Par M. DE CHOISY.

A UNE CATHERINE.

VOTRE patrone, au lieu de répandre des larmes,
le jour qu'elle souffrit pour le nom de Jésus,
parla comme Caton, mourut comme Brutus;
elle obtint le ciel, et vos charmes
l'obtiendront comme ses vertus.
Reniez Dieu, brûlez Jérusalem et Rome;
pour docteurs et pour saints n'ayez que les amours
s'il est vrai que le Christ soit homme,
il vous pardonnera toujours.

Par M. DE BOUFFLERS.

STANCES SATYRIQUES

A DORAT.

1770.

De l'esprit et de l'agrément,
on en trouve certainement
dans vos épîtres éternelles
aux rois, aux comètes, aux belles.

Vous célèbrez si galamment
les jeunes dames de la ville,
qu'au Marais, et sur-tout dans l'Isle,
on vous croit presque leur amant.

Vous unissez très-savamment
la recherche à la négligence,
et sous un air d'insouciance
l'ambition d'être charmant.

Quelquefois même par momens
vos vers visent à l'harmonie,
et s'élèvent à l'ironie.
Rien ne vous manque, en vérité!
pour avoir un nom mérité,
rien... que du goût et du génie.

RHULIÈRES.

LE NAUFRAGE DE THÉRÈSE,

En allant voir son fils en nourrice (1).

O Thérèse ! qu'allez-vous faire?
à voguer sur les eaux qui peut vous engager?
vous allez voir un fils : attendez, jeune mère,
que le trajet n'offre plus de danger.

Mais vous partez : déja d'un cours léger
la barque ouvre la mer qui bouillonne autour d'elle.
Tout sans doute doit protéger
votre imprudence maternelle.
Retirez-vous, aquilons orageux!
respectez la beauté sur le sein d'Amphitrite:
ô cieux ! veillez sur elle : à des vents moins fougueux,
de son fragile esquif remettez la conduite.

Régnez, tendres zéphirs, sur les flots applanis;
accompagnez Thérèse : elle est jeune, elle est belle:
vos secours lui sont dus; ne vous éloignez d'elle,
ne la quittez qu'au berceau de son fils.

Mais l'aquilon vous chasse, il trouble toujours l'onde;
la mer n'offre par-tout qu'une bruyante horreur.
Elle se gonfle, écume, gronde,
et contre les rochers se brise avec fureur.

(1) Elle avoit un bras de mer à traverser. La scène est Saint-Malo.

Que deviendra l'esquif en butte à cet orage?
Il roule : et d'un front pâlissant
le spectateur, sur le rivage,
croit voir sa perte à chaque instant.

Thérèse lève au ciel sa figure charmante.
On distingue au milieu des eaux
son attitude suppliante.
Effrayée à l'aspect de liquide chaos
où va périr sa nef errante,
elle se désespère; et détournant les yeux
vers la rive où son fils l'appelle,
sa voix semble à ce fils envoyer ses adieux.

Enfin l'impitoyable vent
soulève une vague nouvelle:
la vague approche en grosissant;
et l'esquif assailli se perd au milieu d'elle.

Mais quel spectacle déchirant!
sur les flots, Thérèse surnage.
Ils n'ont pas tout-à-fait trempé ses vêtemens:
laisseras-tu, grand Dieu! consommer ce naufrage?
pour la sauver n'est-il plus temps?

Nochers qui la voyez, déployez votre zèle,
à la mer homicide arrachez ses appas.
Elle va l'engloutir!... amis! ne tardez pas:
volez, sauvez Thérèse, ou mourez avec elle.
Vous m'écoutez : l'effroi qui fait frémir vos cœurs,

ne glace point votre courage.
Des flots qu'elle combat vous bravez les fureurs;
vous l'atteignez mourante; et vos bras protecteurs
conduisent Thérèse au rivage:
vous êtes ses libérateurs.

Mais une pâleur effroyable
couvre et flétrit son visage touchant:
son œil s'éteint, et sur le sable
elle reste sans mouvement.
Eh! quoi? d'un trépas déplorable
n'auroit-on fait que reculer l'instant?
Devons-nous craindre encor?... O toi, jeune innocent!
ô toi pour qui son amour téméraire
lui fit braver un perfide élément,
viens sur ce bord, aimable enfant,
par tes baisers ressusciter ta mère.

Mais elle r'ouvre un œil attendrissant;
elle sort de sa léthargie;
: son sang ranimé revient en circulant
olorer de sa peau le tissu transparent :
nous ne tremblons plus pour sa vie.

utour de vous, Thérèse, on s'empresse avec soin
chacun en vous croit revoir ce qu'il aime:
il se croit échappé lui-même
au danger dont il fut témoin.

) toi, fier océan! si, téméraire encore,

Thérèse sur tes flots expose ses appas,
plaine mouvante! n'ouvre pas
un abîme qui la dévore.
Engloutis, si tu veux, ces flottans arsenaux
qui de ton vaste sein font un champ de carnage,
ces écumeurs qui vont souiller tes eaux
d'un sanguinaire brigandage,
et des bords africains ces avides fléaux,
ces hommes désastreux, dont l'industrie avare
fait de l'espèce humaine un commerce barbare.
Mais une femme, élément redouté!
doit-elle craindre un tel naufrage?
Si de Paphos l'aimable déité,
née au sein de tes flots, les parcourt sans orage,
tu dois aussi respecter la beauté
qui te reproduit son image.

Par M. Cl. Lefèvre.

ÉPIGRAMME.

Lorsque, dans ce grand mal de tête,
le médecin Philamarète
me tâtoit le pouls gravement,
c'étoit scène fort ridicule :
car il me savoit incrédule,
et je le savois ignorant.

Par M. Pidou.

LES PASSEPORTS,

Stances a Laurence d'Igni.

Air. Philis demande son portrait.

Vous demandez un passeport,
belle et tendre Laurence,
et chacun vous soupçonne fort
de vouloir fuir la France :
je plains l'erreur, en vérité!
dont votre ame est bercée,
par-tout où plaira la beauté
vous serez dénoncée.

Vous porterez, dit-on, vos pas
aux bords de la Tamise :
mais si vous n'en revenez pas,
n'en soyez pas surprise;
l'anglois, enchanté de vous voir
et de suivre vos traces,
cédera son triple pouvoir
à la sœur des trois Graces.

Passerez-vous chez les germains,
nos ennemis terribles?
à votre aspect, les inhumains
deviendront tous sensibles :
ils ne voudront point cependant
vous livrer le passage,
et de Laurence, en attendant,
ils feront un ôtage.

De Berne, où règne un ours (1) affreux,
  si vous prenez la route,
il est un accident fâcheux
  que pour vous je redoute :
les Bernois, pour fléchir cet ours
  qui les tient à la chaîne,
vous voyant avec les amours,
  vous nommeront leur reine.

Si, dans vos diverses erreurs,
  vous visitez le Tage,
que les pères inquisiteurs
  vont bénir ce voyage !
sous le prétexte spécieux
  de convertir votre ame,
dans un beau cloître, au nom des cieux,
  ils retiendront madame....

Ah ! croyez-moi, restez aux lieux
  qui vous ont donné l'être,
et n'allez point, sous d'autres cieux,
  vous égarer peut-être.
Tous vos efforts sont superflus
  pour faire des conquêtes ;
on ne sauroit vous aimer plus
  qu'au pays où vous êtes.

Par M. DORAT-CUBIÈRES.

---

(1) Les ours sont infiniment respectés à Berne ; on leur rend une espece de culte, et il y en a toujours un aux portes de la ville, qui rugit dans une fosse, et qui est nourri aux frais du gouvernement.

LA SUPPRESSION DES CLOITRES

OU

LA SUPERSTITION ABOLIE (1),

POÈME.

Dieu veut que l'on travaille et que l'on s'évertue. VOLT.

QUEL spectacle nouveau vient frapper mes regards?
où fut un monastère est l'atelier des arts;
l'hospice du travail, source de l'opulence,
remplace le dortoir de l'oisive indolence.
De nos antiques pairs les descendans obscurs
sous la haire autrefois ont vieilli dans ces murs;
là, leurs noms effacés des pages de l'histoire,
dans un oubli honteux ont abjuré la gloire.
Là, comme eux engraissés dans la crasse du froc,
les fils de Triptolème abandonnant le soc,
ont énervé des bras qu'une mâle industrie
destinoit à défendre ou nourrir la patrie.
Ces cloîtres, ces donjons qui, simples autrefois,
insultèrent depuis aux demeures des rois,
renversés aujourd'hui rampent dans la poussière;
la main de la raison apportant la lumière,
a détrôné l'erreur, et vengé l'univers.
Vois parmi ces débris que la mousse a couverts,
sur le socle rompu d'une colonne antique,

(1) Cette pièce a été composée au mois de juin 1791.

la superstition, déité fantastique;
elle pleure à l'écart son temple démoli,
et son encens éteint, et son culte aboli.
Le chapelet usé qui pend à sa ceinture,
talisman révéré d'une sainte imposture,
s'échappe grain à grain, tandis que de sa main
à replis déroulés retombe un parchemin,
dont le texte long-temps commenté dans l'école
offre en traits effacés son absurde symbole.
Vois-tu ce reliquaire? utile à ses desseins,
il enferma jadis les ossemens des saints:
aujourd'hui le lézard y fait son domicile,
et sur la crosse d'or serpente le reptile.
La voûte de la nef, sous ses longs arcs déserts,
de l'orgue harmonieux n'entend plus les concers.
A l'heure où la prière y prolongeoit la veille,
le hibou de ses cris épouvante l'oreille.

Non loin, sous ce portique, habitoit autrefois
un pouvoir inconnu, plus sacré que les lois,
refuge inviolable, où pâle encor du crime,
l'assassin tout couvert du sang de sa victime,
bravoit impunément les arrêts de Thémis,
et le glaive inutile entre ses mains remis.
Enfin les droits sacrés de la raison humaine
ont repris sur l'erreur leur antique domaine;
des tyrans de l'esprit le règne est aboli,
et de la liberté l'empire est rétabli.

Vois comme sous ses lois tout renaît, tout respire.
Cérès à ses enfans recommence à sourire;

le soc est affranchi : le chaume des hameaux
n'est plus humilié sous l'orgueil des crénaux.
Le peuple oublié enfin sa trop longue misère;
le riche est citoyen, et le pauvre est son frère;
le fils de l'artisan, né le soldat des lois,
ne va plus végéter sous le froc de François,
et marchant à l'envi sous l'enseigne guerrière,
des superstitions foule aux pieds la bannière.
On ne voit plus la vierge, à l'âge du bonheur,
victime de l'orgueil, ou dupe de l'erreur,
renoncer dans un cloître aux douceurs de la vie,
et telle qu'une fleur à sa tige ravie,
qui sèche et se flétrit sur la tombe des morts,
languir dans les ennuis, sécher dans les remords.
L'hymen a préparé sa pompe triomphale :
pour elle, il embellit la robe nuptiale,
et par l'anneau béni consacrant ses désirs,
lui fait d'un saint devoir le plus doux des plaisirs.

L'orphelin ne voit plus son plus beau patrimoine
doter d'un legs pieux l'oisiveté d'un moine,
et d'un or fanatique enrichir les autels;
tribut aveugle et vain des crédules mortels,
de qui le zèle impie, en son erreur profonde,
crut acheter le ciel avec les biens du monde.
Hélas ! ils ignoroient, testateurs inhumains,
qu'à la porte du cloître embelli par leurs mains,
leurs héritiers un jour traîneroient leur misère,
honteux de mendier un aliment précaire.

Tyran de la raison, esclavage sacré,

de quelque nom divin que tu sois honoré,
tu fus toujours pour l'homme un malfaisant génie.
Envain dans l'or vermeil de ta coupe bénie,
promettant aux humains un miel faux et trompeur,
tu leurs fis savourer le poison de l'erreur;
de vingt siècles entiers l'aveugle obéissance
envain de ton empire à fondé la puissance :
ton breuvage apprêté n'en est pas moins amer,
et ton sceptre en tout temps fut un sceptre de fer.

O sainte indépendancee! idole du vrai sage,
le premier droit de l'homme, et son plus beau partage,
tes biens toujours chéris, ou toujours regrettés,
jamais d'un prix trop cher seront-ils achetés?
du bonheur social source pure et publique,
de toi dérive encor le bonheur domestique.
Dans la coupe où le pauvre est abreuvé de fiel,
ta bienfaisante main mélange un peu de miel;
tu donnes la saveur au banquet de la vie;
aux lieux où tu n'es pas, il n'est point de patrie.
Là, le peuple avili ne sent pas ses revers,
et gaîment malheureux, danse aux bruits de ses fers.
L'homme libre, avec toi rassemble en son enceinte
la paix au front serein, la vérité sans crainte
le travail qui fait trève aux chagrins ennemis,
et le repos du cœur, le plus sûr des amis.
La grandeur n'est sans toi qu'une superbe entrave;
le riche est indigent, et le maître est esclave.

Tu formas dans ton sein ces grands législateurs.

qui, de tous les abus hardis réformateurs,
ont de la servitude aboli le régime.
De l'état par un fil suspendu sur l'abîme,
la ruine publique entraînoit le chaos,
et les ciseaux en main, comme une autre Atropos,
la discorde couroit autour du précipice.
Seuls, de l'état penchant relevant l'édifice,
leurs mains l'ont affermi sur la base des lois;
l'humanité par eux a retrouvé ses droits.
Eh! que ne peut l'ardeur d'un vrai patriotisme?
au saint amour du bien, aux élans du civisme,
au courage, aux talents joints à la fermeté,
quel abus, quel obstacle a jamais résisté?
Tu dictas ces décrets, charte d'un peuple libre;
du sceptre et de la loi tu maintiens l'équilibre,
équilibre d'où naît, par des rapports bien doux,
sous le pouvoir d'un seul, la liberté de tous.

Liberté! tes beaux jours qui commencent d'éclore,
pour nous dans leur midi ne brillent point encore:
de sanglantes vapeurs, des nuages obscurs,
ont souillé quelque temps tes rayons les plus purs.
Rends le ciel plus serein; que les troubles s'appaisent,
et que des factions les vents fougueux se taisent;
compagne des vertus, des arts, et de la paix,
fais-nous des maux passés goûter le doux succès
oh! sois notre Minerve, et saisis ton égide
de la guerre civile, au regard homicide,
présente aux factieux l'image et les horreurs,
et comme la Gorgone enchaîne leurs fureurs.

Ecarte loin de toi le poison mercenaire,
le poignard assassin, la torche incendiaire.

Peuple ! de tes tyrans, c'est peu d'être vainqueur;
si tu fus opprimé, ne sois pas oppresseur.
Ah ! redoute l'excès de la liberté même;
d'un état qui renaît le Phénix est l'emblême :
il ne va point chercher, pour rajeunir ses ans,
le feu d'un incendie ou celui des volcans;
consumé d'un feu pur en une paix profonde
il sort régénéré de sa cendre féconde.

Par M. DE SAINT-ANGE.

L'AMOUR A LA MODE.

Le premier jour, d'un aveu l'on s'amuse;
le second, l'on se plaint de l'importunité;
le troisième, on écoute avec moins de fierté;
le quatrième, en tremblant on refuse;
le cinquième, on se trouble, on résiste à demi
le sixième, en chemin à regret l'on s'arrête;
le septième, l'on perd la tête;
le huitième, tout est fini.

SUR LA MORT DE SIMONEAU,

Maire d'Etampes, qui a péri en voulant faire exécuter la loi.

LOIN d'associer ma mémoire
au nom de ces brigands fameux,
dont tous les titres à la gloire
ne sont que des forfaits heureux ;
à l'amour des lois, au civisme,
j'offre l'essai de mes pinceaux :
sans la vertu, point d'héroisme,
et je veux peindre des héros.

Un magistrat de la patrie,
au milieu d'un peuple égaré,
des lois, aux dépens de sa vie,
ose être l'organe sacré.
Il meurt : et son trépas sublime
opère un prodige nouveau ;
les bourreaux, honteux de leur crime,
vont l'expier sur son tombeau.

Pour qui cette fête publique,
auguste et simple en ses apprêts?
des rameaux de chêne civique,
enlacés aux tristes cyprès,
ornent l'écharpe magistrale....
Tremblez, fiers rivaux des françois

des lois la fête triomphale
est le garant de leurs succès.

Vous que l'amour de la patrie
échauffe de ses nobles feux,
redoublez encor d'énergie,
en combattant les factieux.
Jurez en ce jour, de défendre
les lois dont il mourut l'appui :
amis, c'est payer à sa cendre
le seul tribut digne de lui.

Par M. CAMAS.

LE DOUTE.

à Mlle. P.... Jouant au Colin-Maillard.

Est-ce Vénus? oui, je vois sa ceinture,
je vois près d'elle et les ris et les jeux.
Non... c'est l'Amour, et j'en fais la gageure :
porte-t-il pas un bandeau sur les yeux ?
Mais... j'entrevois certains globes d'ivoire...
l'Amour n'a pas ces globes faits au tour...
Est-ce l'Amour?... est-ce Vénus?... que croire?...
c'est à la fois et Vénus et l'Amour.

CHANSON EN PROVERBES.

AIR : L'avez-vous vu, mon bien aimé ?

TROP parler nuit;
trop gratter cuit;
trop manger n'est pas sage.
A barbon gris,
jeune souris;
l'Amour est de tout âge.

Enfans d' Paris, quel temps fait-il ?
Il pleut là bas, il neige ici.
Pendant la nuit
tous chats sont gris;
pour faire route sure,
si l'Amour va
cahin caha,
ménage ta monture.

Sans aller par quatre chemins,
car qui m'aime aime aussi mon chien,
un fin limier
franc du collier,
sait sans jamais perdre la tête,
prendre du poil de la bête.
Trop parler, etc.

Moquez-vous du qu'en dira-t-on;
tâchons de sauter le bâton.
L'occasion
fait le larron;
un petit mot pour rire.
Aussitôt dit
aussitôt pris,
ça va comme de cire.
Trop parler, etc.

Bien attaqué, bien défendu,
et la tête emporte le cul;
pati, pata,
qui fera ça,
en faisant la p'tite bouche?
comme on fait son lit on se couche.
Trop parler, etc.

On se met dans de beaux draps blancs;
petite pluie abbat grand vent.
Et mon petit chat;
et mon petit rat;
la fin couronne l'œuvre.
Finissez donc,
mam'selle Manon;
avalez la couleuvre.

COLLÉ.

LA GAGEURE,

CONTE.

Les anglois sont grands parieurs,
et sur-tout chérissent la table :
ce peuple en seroit-il, pour nous, moins respectable?
il met là ses plaisirs, nous les mettons ailleurs;
mais il nous a donné l'exemple de ses mœurs
et, pour la liberté, son courage indomptable...
Au fait! ne nous égarons pas,
loin le conteur qui moralise !
Voici le fait. Un jour, après un long repas,
certain lord se trouvant repu selon sa guise,
avec effort et pas à pas,
s'en alloit digérer le long de la Tamise.
Vain espoir de digestion!
son estomac trop plein refuse le service,
et, succombant au mal, cet enfant d'Albion
roule à terre, endurant un douloureux supplice.
Deux graves anglois, près de là,
passèrent... Dans l'instant, un pari se propose :
Il en mourra, dit l'un; l'autre : *il en reviendra !*
et des deux côtés on dépose
la somme convenue ; âlors, vers le souffrant,
pour qui son cœur touché, doublement, s'intéresse,
le dernier parieur s'empresse,
et, par ses secours, entreprend

de se sauver... l'autre en murmure
et l'arrête, en disant : » Morbleu
« Vous n'êtes point là de franc jeu,
« et c'est rendre inégale, entre nous, la gageure;
« laissez sur ce malade opérer la nature,
ou je retire mon enjeu.

Par M. Jame.

A Mlle. Sophie M.....

Pour le jour de sa fête.

Entre-nous, de votre patroune
je connois fort peu les vertus ;
je ne suis point de ces reclus
enfans chéris de la Sorbonne,
vivant de messes, de saluts,
sachant par cœur quel jour on sonne
pour l'église et pour ses élus.
Mais si le ciel fut le partage
de la grâce unie au talent,
de l'esprit joint au sentiment;
sans m'embarrasser davantage
ans feuilleter livres pieux,
pour y chercher le personnage
qu'aujourd'hui l'on fête en tous lieux,
la sainte est présente à mes yeux,
à vos pieds je lui rends hommage.

Par M. Vigée.

AUX

AUX ÉMIGRÉS.

Imitation de l'Ode d'HORACE:

Quò quò, scelesti, ruitis?

Ou courez-vous, cruels? quelle coupable audace
vous transporte armés sur le Rhin?
et quel peuple ennemi doit craindre la menace
de votre appareil assassin?

Allez-vous délivrer les légions belgiques
de leurs fers trop appesantis,
ou du Tibre écraser les idoles antiques
qui foulent les peuples soumis?

Non, vous voulez servir la ligue conjurée
de vingt despotes en courroux,
et montrer à leurs yeux la France déchirée,
la France expirant sous vos coups.

Quatre fois le soleil aborda les tropiques,
depuis le temps qu'elle gémit
sous le pesant fardeau des misères publiques
que vos discordes ont produit.

Les deux mondes ont vu le flambeau des furies
consumer ses riches trésors,
et l'Anglois se repaît de douces rêveries
en voyant vos nouveaux efforts.

Le Germain assouvit ses haines immortelles
en vous accordant ses secours;
les habitans des airs, pour finir leurs querelles,
vont-ils implorer les vautours?

Si vos maux sont réels, vos devoirs sont sévères;
l'impérieux Coriolan,
d'un courroux, qui de Rome eut comblé les misères,
sut vaincre le dernier élan.

Les Romains, sous Sylla, tous bourreaux ou victimes,
glacèrent l'univers d'effroi;
leurs yeux ne virent plus que du sang et des crimes:
subirions-nous la même loi?

Du lion qui rugit sous la zône torride
surpasserez-vous la fureur?
De la chair des lions, que ce même instinct guide,
sa faim cruelle auroit horreur.

Quel instinct plus barbare aujourd'hui vous domine?
expiez-vous quelque forfait?
ou le sort, malgré vous, hâte-t-il la ruine
dont vous ressentirez l'effet?

Ils ne répondent point : leurs visages pâlissent;
leurs cœurs sont devenus d'airain.
Les partis opposés s'ébranlent, s'affermissent;
je vois s'accomplir leur destin.

Crime de nos aïeux ! meurtre impie et barbare
d'un roi qui n'eut point de rivaux!
La vengeance du ciel lentement se prépare:
sa main lance enfin ses carreaux.

Par M. DE LILLEFERME.

LE BEAU COUPLE,

CONTE.

UN jeune-homme trop beau, de lui-même idolâtre,
soignant son teint, consultant son miroir,
ne sortant jamais que le soir,
ce qu'autrefois enfin l'on nommoit un bélâtre,
avoit pour femme une jeune beauté
dont les yeux à projets commençoient cent conquête
une de ces franches coquettes,
qui rarement tournent les têtes,
mais piquent vivement la curiosité.
Dans un moment d'oisiveté,
son fat d'époux composoit une liste;
il y mettoit Belinde, Arsinoé, Caliste.
Je ne puis devant vous compter mes amoureux,
dit en riant la femme habile;
mais je vois bien qu'entre nous deux,
nous connoissons toute la ville.

AU REDACTEUR

des petites affiches.

DEMANDE PARTICULIÈRE.

Je voudrois trouver un réduit
fait pour l'amour, fait pour l'étude,
et jouir de la solitude
au sein du tumulte et du bruit:
petit cabinet pour Thalie,
petit boudoir pour Emilie,
petit salon pour l'amitié,
petite alcove où la lumière
ne s'introduise qu'à moitié,
de peur d'éblouir le mystère;
petit jardin, petit berceau
dont la renaissante verdure
m'offre, à chaque printemps nouveau,
l'échantillon de la nature.
Privé de l'objet de ses vœux,
l'amant croit encore être heureux,
s'il le possède en miniature.
Daignez, monsieur le rédacteur,
insérer soudain ma demande;
je prîrai Dieu, de tout mon cœur,
que votre dame vous le rende.

Par M. de Moustier.

GANZUL ET ZÉLINDE,

ROMANCE MAURES,

Traduction libre.

DANS un transport de jalousie,
Zélinde avoit banni l'amant
qui la chérit plus que sa vie,
et fuit loin d'elle en gémissant.
Bientôt Zélinde, mieux instruite,
se reproche sa cruauté:
comme un enfant, l'amour s'irrite,
et pleure de s'être irrité.

On vient lui dire que le Maure,
en proie à ses vives douleurs,
en quittant l'objet qu'il adore,
a changé ses tendres couleurs;
le verd, emblême d'espérance,
a fait place au tendre souci;
un crêpe est au fer de sa lance;
son bras porte un écu noirci.

Zélinde aussitôt est partie
lui portant d'autres ornemens,
où le bleu de la jalousie
se mêle au pourpre des amans;

le blanc, symbole d'innocence,
se distingue à chaque ruban;
le violet de la constance,
brille sur le riche turban.

En arrivant de la retraite
ou Ganzul attend son destin,
Zélinde, craintive, inquiète,
se repose sous un jasmin.
Elle envoie un fidèle page
chercher le malheureux amant;
Ganzul croit à peine au message:
l'infortune rend méfiant.

Il vole, il revoit son amante;
l'amour, l'espoir troublent ses sens;
Zélinde, interdite et tremblante,
rougit en offrant ses présens.
Tous deux pleurent dans le silence;
mais leur regard, plein de douceur,
rappelle et pardonne l'offense
dont a gémi leur tendre cœur.

Par M. de Florian.

FRAGMENT

DE MICHEL ET MICHAU,

Poème dans le goût du Pauvre Diable, *fait en* 1769, *contre quelques membres du Parlement de Paris.*

On distinguoit dans la cohorte noire
un homme au teint de couleur d'écritoire,
qui péroroit, ânonnant, ânonnant;
gesticuloit, dandinant, dandinant,
et raisonnoit toujours déraisonnant.
C'étoit Omer, de pédante mémoire,
des mauvais lieux autrefois le héros,
et devenu souteneur des dévots;
Omer, fameux par maints réquisitoires,
qui, depuis peu, vient d'enterrer sa gloire
sous un mortier, pour jouir en repos
de son mérite et du respect des sots.
Un peu plus loin sortoit d'une simarre,
un front blafard, surmonté d'un poil blond,
un plat visage, emmanché d'un cou long,
le S. F**, qui, saintement barbare,
offroit à Dieu les tourmens de la Barre (1).

(1) Allusion à l'arrêt de l'infortuné la Barre, contre lequel Voltaire a tant réclamé.

. . . .

Très-digne fils de son très-digne père,
déja Michau, pour être commissaire
se présentoit, quand l'avocat Séguier
dit qu'on devoit cet honneur à P. . . ier,
grand magistrat, sévère justicier,
porteur d'esprit du président d'Aligre.
Deux gros yeux bleus où la férocité
prête de l'ame à la stupidité,
l'ont fait depuis surnommé le Bœuf-Tigre,
et jamais nom ne fut mieux mérité:
dans sa jeunesse, un certain cailletage
fade et diffus, mais facile et fleuri,
l'insinua dans le monde poli.
Voulant depuis jouer un personnage,
de nos prélats il se fit l'ennemi.
Son coup d'essai ne fut pas accueilli;
mais il a bien repris son avantage,
et s'est acquis un honneur infini
en inventant le bâillon de Lalli.

TURGOT.

ÉPITAPHE.

Gi gît un brave chevalier,
dévot, courtois, de bonne mine,
qui perdit dans la Palestine,
un œil, un bras, son écuyer
et vint mourir sur son fumier,
de la peste et de la famine.

RUFIN

OU

LE MAUVAIS MINISTRE.

Fragment d'un discours en vers, imité de CLAUDIEN.

SOUVENT, je l'avoûrai, j'ai douté si la terre
occupoit les regards des maîtres du tonnerre,
ou si, frêles jouets d'un pouvoir incertain,
nous n'avions d'autres dieux qu'un aveugle destin.

Tantôt, de l'univers l'harmonie éternelle,
et des jours et des nuits l'enchaînement fidèle,
le retour des saisons qui partagent les ans,
la barrière imposée aux flots obéissans,
tout sembloit m'attester un arbître suprême.
J'imaginois alors que la main d'un Dieu même
prodiguoit aux humains, pour orner leur séjour,
et les fruits de la terre et les flammes du jour,
dirigeoit le soleil dans sa vaste carrière,
et prêtoit à Phœbé les rayons de son frère;
régloit de l'Océan le lit déterminé,
et notre globe enfin sur son axe incliné.
Tantôt je méditois avec inquiétude
du destin des mortels l'obscure incertitude;
je disois : dans ces lieux le juste est abattu,
et le bonheur du crime insulte à la vertu.

Mon cœur, épouvanté de cette affreuse image,
à la religion dérobant son hommage,
voyoit dans l'univers l'ouvrage du hasard,
formé sans prévoyance et gouverné sans art;
j'osois, des immortels accusant la puissance,
douter de leur justice ou de leur existence.

Mais enfin, terminant ce doute injurieux,
le trépas de Rufin vient d'absoudre les dieux.
On ne m'entendra plus, d'une voix importune,
quereller des méchans la gloire et la fortune.
Leur fortune est un piége, et leur gloire une erreur;
plus ils sont élevés, plus leur chute a d'horreur.

Muses, inspirez-moi; de cette ame si noire
consacrez dans mes vers l'abominable histoire.

Jadis, voyant la paix relever ses autels,
Alecton s'indigna du bonheur des mortels,
l'Euménide aussitôt, sanglante, échevelée,
convoque de ses sœurs l'infernale assemblée.
Dans son repaire horrible, accourent à ses cris
tous ces monstres affreux que l'Erebe a nourris,
les enfans de la nuit, les fléaux de la terre;
l'inflexible discorde, amante de la guerre:
la faim pâle et cruelle, et la vieillesse en pleurs,
voisine du trépas, compagne des douleurs;
et l'envie, au beau jour préférant les ténèbres;
la tristesse, arrachant ses vêtemens funèbres;
la peur, l'aveugle orgueil, que l'audace conduit;
le luxe destructeur, que la pauvreté suit;

et les soins inquiets, vautours de l'avarice,
enfantés dans son sein pour son propre supplice ;
cette exécrable cour des filles de l'enfer,
ce noir sénat s'assied sur des trônes de fer.
L'implacable Alecton se place au milieu d'elles,
rejette sur son dos ses couleuvres fidèles,
commande le silence, et, d'un ton forcené,
exhale par ces mots son courroux effréné :

« Ainsi donc nous verrons les nations tranquilles,
« et des siècles pour nous impunément stériles !
« quelle pitié nouvelle a donc changé nos cœur ?
« le Tartare se tait, et les dieux sont vainqueur s!
« Que servent dans nos mains ces inutiles armes,
« ces fouets et ces flambeaux, sources de tant d'alarmes ?
« Jupiter, loin des cieux, nous exile aux enfers,
« et Théodose aussi nous ferme l'univers !
« Déja le siècle d'or, malgré nous recommence :
« la concorde renaît, fille de la clémence.
« Des antiques vertus l'éclat s'est conservé,
« et l'honneur et la foi marchent le front levé.
« O douleur ! et déja l'incorruptible Astrée
« descend, pour m'insulter, de la voûte azurée,
« fait rentrer les forfaits dans la nuit du tombeau,
« et des lois que je hais rallume le flambeau.
« Mais nous, sans nul espoir, errantes, fugitives,
« nos feux seront éteints et nos fureurs captives,
« Ah ! ce destin honteux est-il donc fait pour nous ?
« reprenez, ô mes sœurs ! votre noble courroux :
« qu'un attentat nouveau, mais digné des furies,

« signale dans ce jour toutes nos barbaries !
« Pour moi, de leur prison, je veux tirer les mers,
« et flétrisant le jour d'une vapeur impure,
« troubler les élémens, renverser la nature. »

Elle mugit ainsi ; ses serpens élancés
sur son front à la fois se sont tous hérissés ;
un suc empoisonné de ses cheveux découle.
Des sentimens divers s'élèvent dans la foule ;
contre les immortels on veut se déclarer ;
et telles qu'on entend les vagues murmurer,
quand, d'un souffle plus doux caressant les rivages,
les Autans appaisés vont cesser leurs ravages :
tel le choc des avis, des projets, des refus,
forme dans l'assemblée un tumulte confus.

Mégère, en ce moment, s'élance de son siége,
Mégère, qu'environne un horrible cortége,
les noirs frémissemens, les soupçons, la terreur,
la trahison, la haine et l'ardente fureur.
« O mes sœurs ! cria-t-elle, avec votre vengeance,
« tous mes vœux, dès long-temps, étoient d'intelligence ;
« mais pour punir la terre et pour braver les cieux,
« ce qu'Alecton propose est trop foible à mes yeux.
« J'ai nourri de mon lait un monstre plus sinistre,
« le vrai fléau du monde est un mauvais ministre !
« je l'ai gardé pour Rome, et ma colère enfin
« ne peut mieux vous servir qu'en vous donnant Rufin. »

Par M. François de Neufchateau.

A MADAME DE **.

Qui vouloit faire un Roman.

AGLAÉ, dont l'esprit charmant
sait joindre la gaîté badine
à la douceur du sentiment,
veut être l'auteur d'un roman!
elle en seroit mieux l'héroïne.
Ce n'est pas qu'on puisse douter
du génie heureux qui l'inspire;
sans doute on n'a qu'à l'écouter:
on sent comme elle doit écrire.
Votre art, dans cet aimable écrit,
Aglaé, feroit honte au nôtre;
que vos acteurs auront d'esprit,
si vous leur donnez tout le vôtre!
Cependant comment ferez-vous
pour vous retracer une image
de ce dieu séduisant et doux
de qui vous repoussez l'hommage?
je crois vos pinceaux merveilleux;
mais pour faire un portrait fidèle,
il faut regarder son modèle,
et vous en détournez les yeux.
Ah! c'est en vain qu'on s'en défie:
il faudra bien qu'il ait son tour.
Dans les romans et dans la vie

il faut toujours un peu d'amour.
Osez le voir, osez le peindre
tel qu'il veut être à vos genoux,
prêt à se corriger pour vous,
à tout souffrir, à ne rien feindre,
à vous cacher même ses vœux,
prêt à donner la terre entière
pour un regard de ces yeux bleux
dont Vénus auroit été fière.
Aglaé, dans vos fictions,
dans le pays des aventures,
il doit naître sous vos crayons
de bien ravissantes peintures:
et vos talens et votre goût
supposent bien des dons ensemble;
mais vos crayons qui peuvent tout,
ne feront rien qui vous ressemble.

Par M. DE LA HARPE.

IN-PROMPTU,

En voyant une pendule à secondes.

AIGUILLE fugitive, image du plaisir
et l'emblême du temps qui nous presse de vivre,
toi que l'œil peut à peine suivre,
hélas! pour m'apprendre à mourir,
je n'ai pas besoin d'autre livre.

Par M. l'abbé DOURNEAU.

AU VAUDEVILLE.

AIR : Du petit mot pour rire.

AIMABLE fils de la gaîté,
et de Thalie enfant gâté,
j'ai deux mots à te dire ;
chez toi seul, j'en disois merci,
j'avois rencontré jusqu'ici
le petit mot pour rire.

Lorsque dans d'aimables chansons,
tu donnes d'utiles leçons,
je t'aime et je t'admire !
on peut se permettre à propos,
sur les méchans et sur les sots,
le petit mot pour rire.

Sois toujours gai, toujours badin,
et par fois même un peu malin,
mais jamais de satyre ;
elle a l'air sombre et sérieux ;
sais-tu ce qui te sied le mieux ?
le petit mot pour rire.

Toi dont l'esprit national
fait le mérite principal,
est-ce à toi d'en médire ?
Le despotisme qui te hait,
bientôt, mon cher, t'interdiroit,
le petit mot pour rire.

Pourquoi donc, au sacré vallon,
du tendre et paisible Apollon
ensanglanter la lyre ?
dans une arène de combats
les Muses ne trouveront pas
le petit mot pour rire.

De deux partis trop en fureur,
ah ! plutôt tempère l'aigreur,
en blâmant leur délire.
Au nom de l'ordre et de la paix,
ramène l'aimable français
au petit mot pour rire.

En attendant ces jours touchans,
je ne t'offrirai point de chants,
je suspendrai ma lyre.
Ton nouveau ton ne me plaît pas,
je reviendrai quand tu diras
le petit mot pour rire.

Par M. DE LA CHABEAUSSIÈRE.

FRAGMENT

du sixième livre de l'Enéide.

Il dit, touche l'autel, et de ses mains le presse.
Fils d'Anchise et des dieux, lui répond la prêtresse,
le Tartare est ouvert : le gendre de Cérès
aux mortels, nuit et jour, en a permis l'accès.
Mais revoir la lumière et sortir de l'abîme,
c'est-là l'effort suprême : une vertu sublime
sut à peu de mortels, de Jupiter aimés,
applanir ces chemins pour tout autre fermés.
Connois tous les dangers. Là, sous des forêts sombres,
roule le noir Cocyte obscurci par leurs ombres.
Cependant si tu veux passer ses tristes bords,
si d'un projet hardi les pénibles efforts
t'enflamment d'un désir noblement téméraire,
il est, il est un bois antique et solitaire,
où le rameau divin, par Junon adopté,
cache de son or pur la mystique beauté;
la forêt tout entière et le couvre et l'ombrage.
Tu ne peux des enfers tenter l'affreux passage,
si, souple entre tes mains, l'arbre mystérieux
ne cède à tes désirs son métal précieux.
De ce tribut sacré, Proserpine s'honore ;
l'or cueillit sur sa tige y refleurit encore,
et le métal jaunit d'un éclat renaissant.
Vas, cherche : à ton dessein si la Parque consent,

le rameau va céder sans nulle violence;
sinon, rien ne pourra vaincre sa résistance.
Mais tandis que des dieux l'oracle est consulté,
l'un des tiens sans honneur, sur l'arène jeté,
à ces restes chéris donne la sépulture;
que le sang des troupeaux soit versé par tes mains,
et par là de l'enfer ouvre toi les chemins.

Elle dit : le héros quitte le sanctuaire
l'œil humide de pleurs et fixé sur la terre,
dans des sombres pensers profondément plongé;
par des doutes cruels comme lui partagé,
Achate suit ses pas : l'un l'autre se demande
quel Troyen attend d'eux une pieuse offrande :
de Mizène à ces mots les restes malheureux,
sur la rive étendus viennent frapper leurs yeux.
Nul ne sut mieux au bruit de la trompette fière,
réveiller la valeur dans une ame guerrière;
il fut l'ami d'Hector; compagnon du héros,
il partagea sa gloire ainsi que ses travaux.
Lorsqu'Hector succomba sous le fils de Pélée,
à des honneurs égaux sa valeur appelée
suivit le fils d'Anchise; et tandis que des Dieux,
dans l'art qui le distingue, émule ambitieux,
il prétend égaler le talent et la gloire,
Triton sorti des eaux, Triton (qui peut le croire?)
engloutit son rival sous les flots écumans.
D'Enée et des Troyens les longs gémissemens
font retentir les airs; leur pieuse tendresse
exécute en pleurant l'ordre de la prêtresse.

Ils pénètrent des bois le sauvage désert ;
la hache au loin gémit ; par le coin entr'ouvert,
l'orme éclate, et le pin, de sa cime hautaine,
tombe, roule, bondit, et va frapper la plaine.

Le héros les anime, et la hache à la main,
prés de à leurs travaux ; mais plein de son dessein :
« ô si dans cette vaste et profonde étendue,
« le rameau, disoit-il, se montroit à ma vue !
« car tout ce que les dieux sur Mizène ont prédit
« n'est que trop vrai pour nous. » A peine il avoit dit,
de la mère d'Amour les promptes messagères,
viennent au haut des cieux, sur leurs ailes légères,
se poser à ses pieds. Enée a de Cypris
reconnu le symbole et les oiseaux chéris.
« Montrez-moi, leur dit-il, l'arbre dont la richesse
« couvre et noircit le sol d'une ombre plus épaisse :
« et toi, Vénus, et toi, ne m'abandonnes pas. »
Le héros aussitôt précipite ses pas,
suit ces guides ailés, dont la course étendue
se mesure, et finit où s'arrête sa vue.
Ils paissent l'herbe tendre, et s'éloignant toujour
d'un vol interrompu recommencent le cours.
Aux bouches de l'Averne, une fois parvenues,
les colombes ont pris leur essor vers les nues,
et leur vol se ramène où de ses blonds reflets
le rameau jaunissant teint le verd des forêts.
Telle aux premiers frimats que l'hyver nous amène,
une mousse dorée environne le chêne,
le revêt d'un duvet à sa tige étranger ;

tel étranger au chêne, et mu d'un vent léger,
le mystique rameau s'agite, se tourmente,
et fait résonner l'or de sa tige ondoyante.
Le héros la détache, et ce tribut divin,
à l'auguste prêtresse est confié soudain.

CHABANON.

LES CINQ AGES.

Messieurs, un petit mot d'affaire,
un mot sans plus, et j'ai fini.
L'âge d'or est passé, celui d'argent aussi;
tous les deux n'ont brillé qu'un instant sur la terre.
Bientôt l'âge d'airain, remplaçant ce dernier,
quand on commençoit à s'y faire,
fut chassé par l'âge d'acier.
C'est celui-ci, messieurs, qui nous fit tant crier,
et qu'aujourd'hui, dit-on, plus d'un sage regrette;
à son tour il fait place à l'âge du papier:
Dieu nous garde de l'allumette!

A DÉLIE.

Tu permets donc enfin l'amour,
et dans tes regards qu'il inspire,
qu'il anime, éteint tour à tour,
c'est mon bonheur que je puis lire!
Ah! trop long-temps j'avois gémi
de tes froideurs, de tes caprices;
je ne voulois rien à demi :
tu m'offrois le vain nom d'ami,
je maudissois tes injustices.
Sans doute il t'en aura coûté
pour te montrer un peu traitable;
mais pendant ta sévérité,
tu ne perds rien de ta beauté,
tu n'en parois que plus aimable.
Ainsi nous voyons cette fleur,
symbole heureux de la pudeur,
au doux rayon qui la colore,
osant à peine s'entr'ouvrir,
étaler plus d'attraits encore
dès qu'elle a pu s'épanouir,
et sous les baisers du zéphyr,
et sous les larmes de l'aurore.

Oui, depuis l'instant enchanteur
où, prenant un air moins farouche,
tu laissas mourir sur ta bouche

l'aveu que retenoit ton cœur,
auprès de toi tout me rappelle,
ton souris est plus gracieux,
un feu plus vif brille en tes yeux,
je te trouve cent fois plus belle.

Crois-moi, c'est au vulgaire amant
qu'il faut des faveurs passagères;
c'est l'art d'accroître son tourment
qui fixe son goût inconstant
et ses flammes toujours légères:
mais le mortel qui sait aimer,
mais le mortel tendre et timide
qui, sans prendre l'espoir pour guide,
par l'amour s'est laissé charmer,
c'est à tort qu'on le tyrannise,
qu'on invente de froids détours,
et qu'à la ruse on a recours
pour s'assurer de sa franchise.

Eh quoi! redouter d'obéir
au sentiment qui nous agite!
quand le plaisir nous sollicite,
ne pas se livrer au plaisir!
Etre adorée est ton partage,
mon œil le voit, mon cœur le sent;
redevenir indifférent,
qui? moi, bannis un tel présage.
Mais que dis-je? après mon serment,

me soupçonner d'être volage !
peux-tu le croire un seul moment,
et te faut-il quelque garant,
quand tu tiens ce cœur en ôtage ?

Par M. VIGÉE.

LES DEUX ASSIGNATS,

FABLE.

Un assignat de cent pistoles,
fier du rang qu'il tenoit chez un agioteur,
à celui de cent sous, d'un air un peu railleur,
adressoit ces dures paroles :
Que viens-tu faire ici, mirmidon mal timbré ?
retire-toi, pense-tu qu'on t'accueille ?
vas te c cher bien vîte au fond du porte-feuille
d'un malheureux commis ou d'un pauvre curé.
Mais, reprit le pauvret, c'est la même fougère,
la même absolument, qui tous deux nous forma :
la même main nous imprima
les mêmes traits, le même caractère,
à quelques zéro près : éclaircissons l'affaire.
De mes petits succès tu dois être jaloux :
on t'évite, on me cherche ; on te craint, on m'espère :
tu n'es utile, enfin, qu'en devenant mon père.
La différence est grande, à vrai dire, entre nous :
tu fais le bien d'un seul, je fais celui de tous,

VERS

Lus au Théâtre italien, après la première représentation des Deux petits aveugles (1).

AVEUGLES innocens, que vous êtes heureux !
vous ne connoissez point ce funeste délire,
tourment des pauvres amoureux ;
par un dehors trompeur, un regard langoureux,
nos perfides beautés ne peuvent vous séduire ;
et si vous adressez des vœux,
c'est pour un objet vertueux
que votre cœur vous les inspire.
De votre sort je suis jaloux ;
oui, c'est une de mes folies :
je voudrois être aveugle comme vous,
si vous n'étiez pas si jolies.

Par M. PILLET.

(1) Les rôles des Petits aveugles ont été remplis, par madame Saint-Aubin et Mlle Rosalie.

LE MARIAGE DE CONVENANCE,

CONTE.

En débutant, c'est bien le cas
de broder un peu son exorde ;
eh bien ! que la critique y morde;
mais ce conte n'en aura pas.

De certain diable fort habile,
je veux ce soir vous dire un tour ;
mes amis, ce diable est l'Amour.
Je me servois d'un autre style
avant que je lui disse adieu,
et lorsqu'aux pieds de ma maîtresse,
je brûlois d'une douce ivresse,
pour moi ce diable étoit un dieu.
Le plaisir d'en parler encore,
pourra prolonger mon récit :
si le sommeil ne l'accourcit,
je vous retiens jusqu'à l'aurore.
L'amour a régné de tout temps,
et sa chaleur vive et féconde,
des airs, de la terre et de l'onde
embrâse tous les habitans,
qui s'ennuîeroient bien dans ce monde
sans cet honnête passe-temps.
Au sein de la cour éthérée,

sur-tout il dominoit jadis,
et jusques dans le paradis
sa puissance étoit adorée.
Ah ! que tout a changé depuis !
Là, dans leurs amoureuses crises,
toutes les têtes étoient prises ;
les cœurs s'enflammoient tout à coup;
et les Déesses bien éprises
faisoient toujours quelques sottises,
et les dieux en disoient beaucoup.

De la scandaleuse chronique,
tandis qu'aucun n'est préservé,
sur Junon se tait la critique;
et nulle part je n'ai trouvé
qu'aucun trait galant fût prouvé
contre la Déesse pudique ;
mais si son cœur trop refroidi
des feux d'amour n'eut rien à craindre,
elle n'eut pas moins à se plaindre
des malices de l'étourdi,
qui, persifflant son innocence,
entre les mains de son mari
remit le soin de sa vengeance.
Le fripon avoit bien choisi :
à quelque mortelle jolie,
Jupiter souvent s'attachoit,
malgré Junon qui se fâchoit
contre l'Amour qui décochoit
quelque bon trait de jalousie;

et puis secrète zizanie,
sous certain air de bouderie,
dans le ménage se cachoit.

La débauche enfin nous ennuie,
sur-tout quand nous n'en sommes pas;
la Déesse étoit dans ce cas.
Vous vous moquez, je le parie,
de son ridicule embarras:
très-facile étoit le remède,
allez vous dire; mais, hélas!
mes bons amis, elle étoit laide.
Cependant on la pousse à bout,
il faut que le désordre cesse;
elle étoit et femme et Déesse,
et partant capable de tout.
Eh bien! je donnerois en mille
à deviner ce qu'elle fit,
tant ce que femme a dans l'espris
à deviner est peu facile!

Lorsqu'un époux ose changer,
mesdames, nous savons l'usage;
opposer l'outrage à l'outrage
est le moyen de s'arranger:
mais ici vous devez songer
qu'on n'avoit pas cet avantage.
Junon, enrageant d'être sage,
ira-t-elle se dégager
des tendres nœuds du mariage,

et des torts d'un mari volage
contre elle-même se venger ?
non, non, elle étoit trop honnête
pour une pareille action;
et puis la séparation
lui paroissoit un coup de tête
bien sujet à réflexion.

Pour aggraver encor l'offense,
l'Amour, auteur de tout le mal,
aux dépens du lit conjugal,
s'égayoit avec indécence;
mais pour réprimer sa licence,
Junon prétend au joug fatal
asservir son indépendance,
et le marier à son tour.
Quoi ! Junon marier l'Amour !
on ne s'attendoit point, je pense,
à cet ingénieux retour.
Croyoit-elle, la bonne dame,
qu'il suffiroit de prendre femme
pour cesser d'être libertin ?
Hélas ! par son propre destin,
elle devoit bien elle-même
savoir que de son stratagême
le succès étoit incertain;
mais femme tient à son systême.

Pour préparer l'événement,
un matin indifféremment

à Jupiter on le propose :
tout haut il approuve la chose,
et sourit tout bas d'un projet
dont il devinoit bien la cause,
mais dont il craignoit peu l'effet.

La besogne ainsi disposée,
il restoit encore à choisir
fille ou femme qui pût remplir
le digne rôle d'épousée.
Diane et la grave Pallas
sur ce point furent consultées;
toutes deux étoient irritées
contre l'Amour; et les éclats
que faisoient ses étourderies,
soulevoient leurs cœurs délicats.
L'une ne lui pardonnoit pas
ses mauvaises plaisanteries
sur le discret Endymion,
avec qui l'austère bégueule,
la nuit, oublioit toute seule
sa chaste réputation;
et l'autre en vouloit à sa mère
depuis que, sur le mont Ida,
certain berger se décida
pour cette beauté peu sévère.
Enfin, après quelques débats,
ces dames conviennent ensemble
que la Raison est, dans ce cas,
le personnage qui leur semble,

malgré ses antiques appas,
propre au dessein qui les rassemble.

Mais survint un autre embarras :
c'est qu'au ciel on ne savoit pas
où l'on trouveroit la future ;
de sa véritable figure,
à peine se souvenoit-on,
et parmi les dieux du bon ton,
son nom étoit presque une injure.

Diane, Pallas et Junon
s'en vinrent cherchant s r la terre
celle qui chez nous n'étoit guère
plus que chez les dieux de saison ;
et sans tirer à conséquence,
on vit dans cette circonstance
femmes qui cherchoient la Raison.
Enfin, au gré de leur envie,
dans un recoin de l'Italie,
elles découvrent le séjour
de la Raison, qui, retirée
auprès de Saturne et de Rhée,
embellissoit la vieille cour.

Après les complimens d'usage,
elles lui disent le sujet
de leur voyage, et le projet
de mariage ; et puis l'objet
avec qui bientôt on l'engage.
Surprise de leur verbiage,

qu'elle ne comprend pas trop bien,
la Raison, en personne sage,
calcule de ce mariage
l'inconvénient, l'avantage,
veut parler, bâille... et ne dit rien.
Tandis qu'en cet état de crise
elle étoit encore indécise
sur ce point très-essentiel,
dans un char elle est enlevée,
et jusques aux portes du Ciel
en un clin d'œil est arrivée.

Certes! je n'entreprendrai pas
de répéter les pasquinades,
les calembourgs et les charades
dont on accabla ses appas,
qui, dans son burlesque embarras,
n'en paroissoient que plus maussades.
L'Amour lui-même s'en mêla,
et du ton le plus agréable,
s'écrioit: elle est incroyable!
on n'est point fait comme cela!
Mais il changea bientôt de gamme,
quand Junon, d'un air satisfait
lui dit: il faut être discret,
et ménager au moins sa femme.
Et Junon de lui révéler
cet inexplicable mystère.
La surprise l'avoit fait taire:
la colère le fit parler;

et sans discours préliminaire,
il déclara que cette affaire
lui feroit au séjour des cieux,
préférer celui de la terre,
où l'on sauroit le traiter mieux.
A ce propos séditieux,
à ces menaces très-expresses,
l'Amour fit pâlir tous les Dieux,
et rougir toutes les Déesses.

La Raison dut s'apercevoir
à cette première entrevue,
que dans le céleste manoir
elle n'étoit pas bien venue:
mais enfin elle étoit rendue;
et que risquoit-elle de voir
quelle pouvoit être l'issue
que tout ceci devoit avoir?
Vous voulez aussi le savoir,
mes chers amis, et mon histoire
est bien faite pour endormir
le plus indulgent auditoire;
à posséder l'art de finir,
un conteur doit mettre sa gloire:
mais le diable est d'y parvenir;
cependant je commence à croire
que cela va bientôt venir.

Feignant de seconder sa femme,
Jupiter, en mari prudent,

se rend le double confident
et de l'Amour et de sa dame:
Il persuade à la Raison
qu'elle établit mieux sa puissance
par cette brillante union,
puisque, sans affectation,
le plus souvent femme qui pense
devient maîtresse à la maison.
A ce dernier trait d'éloquence,
la bonne dame se rendit.
L'Amour seul faisoit résistance ;
mais à des nœuds sans conséquence,
en secret Jupiter lui dit
que l'on mettoit moins d'importance;
pour exemple il se proposa ;
ce mot-là finit la querelle :
encouragé par son modèle,
aisément l'Amour s'appaisa.

A leur pénible contenance,
les deux époux paroissoient bien
gens de nouvelle connoissance;
chacun put deviner d'avance
qu'ils ne s'accorderoient en rien,
et l'on appela ce lien,
mariage de convenance.
Cette bisarre expression
n'a point, grace à l'expérience,
besoin d'une explication.

Malgré l'indifférence extrême

du plus étourdi des époux,
il est des soins dont, entre nous,
il faut qu'il s'acquitte lui-même.
L'Amour très-exact là dessus,
comme un autre fit son service,
et la Raison, d'un air confus,
porta bientôt certain indice
des procédés qu'il avoit eus.
D'après cela, quitte envers elle,
le jeune époux croyoit très-fort
avoir, par ce sublime effort,
acquis le droit d'être infidèle.
Ne le blâmons pas : aujourd'hui
l'opinion n'est plus nouvelle;
bien d'autres pensent comme lui.
Ah ! plutôt rendons-lui justice;
son choix excuse son erreur,
je lui pardonne de bon cœur :
avec une aimable complice,
que cette faute a de douceur !
Comment vous représenter celle
qui de l'hymen le consola?
comment rendre ce minois là ?
la friponne n'étoit point belle,
elle étoit mieux que tout cela.
Jeune, fraîche, vive, étourdie...
non, non, je ne la peindrai pas :
trop au-dessous de ses appas
mon pinceau l'auroit enlaidie.
Il suffira de la nommer;

mes amis, qui pourroit blâmer
l'Amour d'adorer la Folie?
C'est elle qui de la Raison
fut la redoutable rivale.
La concurrence étoit fatale,
et l'Amour eût été trop bon
de tenir la balance égale.
La Raison osa se fâcher,
et, dans un accès de colère,
s'avisa même d'accoucher;
c'est-là ce qui gâta l'affaire.
Elle mit au monde l'Ennui,
qui ne ressembloit qu'à sa mère.
L'Amour enragea d'être père
d'un fils qui n'avoit rien de lui;
et dans les bras de sa maîtresse,
il courut cacher son chagrin.
Elle aussi portoit dans son sein
le fruit heureux de sa tendresse,
que l'Amour vit éclore enfin,
et sa vengeance fut remplie.
Plus à propos ne put venir
le nouveau né : car la Folie
devint la mère du Plaisir.

Depuis ce temps-là, sur la terre,
mes amis, on a remarqué
que ces enfans n'ont pas manqué
d'accompagner chacun leur mère.

LA CONDITION.

Tu me promets d'être fidèle,
et tu veux enchaîner mon cœur
par des liens qui du malheur
nous offrent la source éternelle.
Songe bien, Roselmis, que si de m'engager
jamais je faisois la folie,
du serment de ne pas changer
je donnerois la garantie :
mais il faut de même à ton tour,
m'assurer, pour garant d'amour,
que tu seras toujours jolie.

Par M. DE ROCHEMONT.

L'ARRÊT SANS APPEL.

Naguere un procureur contestoit pour le pas
avec un suppôt d'Hippocrate :
l'affaire étant trop délicate,
ils choisissent un tiers pour décider le cas.
Eh ! messieurs, de ce doute un seul mot vous délivre,
leur dit l'arbitre en plaisantant;
le larron doit aller devant,
et c'est au bourreau de le suivre.

LE NOUVEAU BAPTÊME.

A SOPHIE.

AIR : Philis demande son portrait.

SOPHIE est certe un nom charmant,
et digne qu'on le prise ;
mais vous savez qu'en ce moment
chacun se débaptise :
ce nom aussi peut faire peur
au dieu de la tendresse;
ce nom sévère au foible cœur
annonce la sagesse.

Il faut donc vous débaptiser :
c'est l'Amour qui l'ordonne,
et, sans trop vous formaliser,
prendre une autre patrone :
je vois, pour vous offrir leur nom,
accourir Hébé, Flore,
les Graces, les sœurs d'Apollon,
et mille autres encore.

Flore présidoit au printemps,
et la saison des roses
lui devoit tous ses agrémens
et ses métamorphoses.
Mais, semblable à ses jeunes fleurs,
Flore passoit comme elles,

et de votre teint les couleurs
me semblent immortelles.

Pour Hébé, vous n'en voulez pas :
elle étoit jeune et belle;
mais quoiqu'elle eût tous les appas,
ce n'est point un modèle.
Hercule pour elle brûla
d'une flamme sincère,
et jamais ce demi-Dieu-là
Ne parvint à vous plaire.

Diane avec Endymion
parut plus délicate;
mais le malheureux Actéon
périt des mains d'Hécate (1).
Comme, elle vous lancez des traits;
mais sans tuer personne,
et, sans prodiguer vos attraits,
vous êtes douce et bonne.

Jamais l'orgueilleuse Junon
n'obtiendra votre estime,
et vous appeler de son nom
seroit commettre un crime.
Quant à la savante Pallas,
que plus d'un sage admire,
que je la trouve à plaindre, hélas
dès que l'on peut vous lire.

---

(1) C'est le nom que les anciens donnoient à Diane, considérée comme Déesse des enfers. *Note de l'Auteur.*

De Danaé je ne dis rien :
dans une tour affreuse,
un Dieu, guettant son entretien,
tombe en pluie amoureuse.
On dit que la pluie étoit d'or ;
mais ce métal perfide
n'est point à vos yeux un trésor
dont vous soyez avide.

De Psyché le nom gracieux
que pour vous je réclame,
est celui qui vous sied le mieux :
ce doux nom veut dire ame ;
il est plus tendre, est aussi court
que celui de Sophie
Soyez donc Psyché de Jaucourt;
vous serez accomplie.

Par M. DORAT-CUBIÈRES.

LES QUATRE AGES DE L'HOMME.

L'HOMME enfant, par ses cris, semble prévoir son sort ;
jeune, d'un fol amour son cœur est la victime ;
bientôt l'ambition va l'entraîner au crime :
l'avarice l'attend aux portes de la mort.

Par M. B. D. W.

ÉPIGRAMME.

A Bordeaux, un mauvais rimeur,
pour jouer son œuvre tragique,
des histrions pressoit le directeur,
quand, fatigué de la supplique;
ce dernier dit à notre auteur :
de goût à Paris on se pique ;
donnez-y votre dramatique,
et je réponds d'un succès assuré....
Non, non, reprend certain caustique,
Monsieur veut, en bon catholique,
dans sa paroisse être enterré.

Par M. GRAINVILLE.

VERS

Pour le portrait de LAFAYETTE.

CE héros pâle et souriant,
dont tout Paris fut idolâtre,
Lafayette, guerrier prudent,
dans les coulisses assez grand,
fut bien petit sur le théâtre !

Par M. DROBECQ.

SUR QUELQUES GRAVURES
ET
QUELQUES GRANDS HOMMES.

Au temps passé, jours désastreux,
honni siècle de l'ignorance,
on s'avisoit de graver ceux
qui, par leurs faits, par leur vaillance,
voire par d'utiles labeurs,
ou quelque peu de bienfaisance,
Généraux, Savans, Orateurs,
avoient mérité de la France,
au moins amusé leurs lecteurs.

Près d'Henri-quatre étoit Voltaire,
et l'on avoit sur son bureau,
Corneille, Turenne et Molière,
Sully, Descartes et Rousseau.
Plus d'un chemin mène à la gloire.
Un proverbe, antique, illusoire,
jadis disoit! trop parler nuit:
tout au rebours; beaucoup de bruit
ouvre le temple de mémoire;
et, pour acquérir un grand nom,
une petite motion
vaut mieux qu'une grande victoire.

C'est à qui peindra le Solon
dont la faconde est peu commune,
et maint artiste en belle humeur
est là pour saisir l'orateur,
quand il pérore à la tribune :
puis la palette ou le ciseau
soudain ébauche le visage,
et font, du disert personnage,
un immortel *incognito*....

Dénigrez donc l'âge où nous sommes,
persiffleurs vains, censeurs jaloux ;
en dépit de votre courroux,
on n'eut jamais tant de Grands Hommes :
et tel personnage ignoré,
que l'on coudoiyoit dans la rue,
est par le burin illustré,
peut-être a même une statue.

Courons, messieurs, à l'atelier ;
l'immortalité s'y dispense :
le prix est fait, tant par séance ;
il suffit de savoir payer,
pour être un homme d'importance ;
et puis les attributs divers,
myrte, laurier, fleuron, couronne :
la règle encore est qu'on vous donne,
par-dessus le marché, des vers ;
petit quatrain à votre gloire,
dont le disciple de Longueil

a pour ses chalands un recueil
dans quelque coin de son armoire.

C'est par ces moyens innocens
qu'un jurisconsulte émérite,
et le plus vieux des vétérans,
avisé tard de son mérite,
se pavane chez les marchands,
et fait lire à tous les passans,
sous sa figure décrépite :
« Malgré ma goutte et ma pituite,
« je suis la terreur des tyrans. »

Hier, j'avisai sur mon passage
un jouvenceau colifichet,
bouffi de vent et de parlage,
qui péroroit, qui péroroit,
ni plus, ni moins qu'un personnage,
ou pour mieux dire, un perroquet.
Je le crus fou, du moins peu sage;
mais comme j'étois dans l'erreur !
il part : je souris, on le nomme :
eh bien ! tenez ! ce harangueur,
mes amis... c'étoit un Grand Homme,
dont sur le quai des Théatins
se vend la bénigne figure,
avec quatre vers anodins
inscrits au bas de la gravure.

Honneur aux modernes héros !
Mais tenez ! ayons la franchise

de rire aux dépens des nigauds
que leur parlage immortalise.
Paisibles, gais, point observés,
buvons, rions dans les ténèbres;
fuyons l'affront d'être célèbres,
et la honte d'être gravés.

Par M. ARMAND J. CHARLEMAGNE.

A Mlle. VICTOIRE LALLIÉ,

*Sur son tableau d'*Icare, *le jour de sa réception à l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.*

TON vol est celui du génie,
et tes ailes sont bien à toi;
tu peux t'élever sans effroi
aux hautes sphères d'Uranie.
Dédale fit une folie,
et son fils devoit succomber:
plus heureuse que tes modèles,
en volant de tes propres ailes,
tu ne risques pas de tomber.

Par M. BORELLI.

L'OMBRE DE VOLTAIRE,

A l'ancien Curé de saint-Sulpice (1).

Des cagots ardent émissaire,
dans leurs principes élevé,
reculez au nom de Voltaire,
et soyez ému de colère,
en apprenant qu'il est sauvé.

D'abord dans un beau monastère,
de moines vermeils entouré,
par un prieur tout débonnaire
j'eus le bonheur d'être enterré.
C'en est un fort grand, je vous jure;
nous autres fragiles humains,
foibles jouets de l'imposture,
après nos orageux destins,
rentrant au sein de la nature,
innocens, profanes ou saints,
sommes jaloux de sépulture.
Chaque être s'en fait une loi,
et malheureusement pour moi,
vous étiez là pour m'en exclure.
Je n'aimai jamais autrement

(1) Cette piece est de vieille date ; mais elle n'est point connue : nous l'insérons dans ce recueil comme quelques autres que la censure a proscrites, lorsqu'elles ont été composées.

tous ces tonsurés despotiques
au nom du nouveau testament,
qui par état fort tyranniques,
ont par excès de piété,
ventres rebondis, cœurs étiques;
de leurs vétilles dogmatiques,
bercent la pauvre humanité,
et lui voilent la vérité
sous leurs brouillards théologiques.
Aussi tous ces grands docteurs là,
et vous, mon pasteur, à leur tête,
vous m'aviez revalu cela,
(la haine est par fois un peu bête)
en vous liguant pour empêcher
qu'on me donnât le dernier gîte,
et refusant de me cacher
dans un coin de terre bénite.
Mais Dieu, dont toujours j'adorai
la bienfaisance sans limite,
Dieu, qu'en rien un prêtre n'imite,
n'est pas méchant comme un curé.
Il a fait grace à la prière
que mes organes défaillans
firent, à mon heure dernière,
à ce moteur des élémens
dont la puissance productrice
dirige tous les mouvemens,
sans trop d'égards aux réglemens
de l'église de Saint-Sulpice.
Dans ses décrets plus souverains

que ne le sont les vôtres mêmes,
il a pardonné mes blasphêmes,
mes soulèvemens enfantins
contre ses volontés suprêmes,
mon mépris pour les jacobins,
et mon goût pour la gloriole
que se disputent les humains
sur le globe le plus frivole
qui soit échappé de ses mains.
Mon ame, étincelle légère,
s'est jointe à l'immense foyer
dont tout émane sur la terre
je nage en des flots de lumière;
et j'aperçois Dieu tout entier,
sans que ni curé ni vicaire,
de leur souffle viennent souiller
l'éternel rayon qui m'éclaire.
Près du grand Être, mon cher frère,
qui vraiment s'embarrasse peu
des chicanes du presbytère,
je vois Piron près de Saint-Pierre
sourire à l'aimable Chaulieu.
Unis au même sanctuaire
par le temps et par la raison,
Saint-Louis, Aurèle et Platon,
Pline, Virgile, Saint-Aulaire,
Paul, Augustin et Cicéron
dans leur cercle ont admis Voltaire,
quoique mort sans confession.
Malgré cette cruelle angoisse,

il est au séjour des vertus.
Ne croyez pas que les élus
ne soient que sur votre paroisse.
Etranger à tous ces débats,
Dieu n'admet point de différences,
il prodigue ses récompenses
à ceux que vous n'enterrez pas.
Lorsqu'aux tyrans de leurs états
notre fourmillière est en butte,
il console, il sait pardonner,
d'un être foible il plaint la chute
et pour trancher toute dispute,
s'il avoit quelqu'un à damner,
c'est un curé qui persécute.

LE CERTAIN.

Dans les travaux ingrats d'une étude frivole,
insensé le mortel qui s'agite toujours!
en voluptueux, moi, je me dis : le temps vole,
et, sans les tourmenter, je coule en paix mes jours.
les sciences, les arts ont leur *pour* et leur *contre* :
est-il rien de moins clair ? est-il rien de plus vain ?
l'un s'obstine à nier ce que l'autre démontre;
mais le plaisir se sent; le plaisir est certain.

Par M. G...... D.

LE CHEVAL ET LA FILLE,

CONTE.

Dans un sentier passe un cheval,
chargé d'un sac et d'une fille (1).
J'observe en passant le cheval;
je jette un coup-d'œil à la fille.
Voilà, dis-je un fort beau cheval!
qu'elle est bien faite, cette fille!
mon geste fait peur au cheval;
l'équilibre manque à la fille;
le sac glisse à bas du cheval,
et sa chûte entraîne la fille.
J'étois alors près du cheval;
le sac tombant avec la fille,
me renverse aux pieds du cheval,
et sur moi se trouve la fille,
non assise comme à cheval
se tient d'ordinaire une fille,
mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille,
je la jette sous le cheval,
la tête en bas; la pauvre fille!
Craignant coup de pied de cheval,
bien moins pour moi que pour la fille,

(1) L'Auteur avoit fait six vers sur ces deux rimes. On le défia d'en faire trente; il en fit beaucoup plus.

je saisis le mors du cheval,
et soudain je tire la fille
d'entre les jambes du cheval,
ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudroit être un franc cheval,
un ours, pour laisser une fille
à la merci de son cheval:
moi, j'aide au besoin femme oufille.
Le sac remis sur le cheval,
je voulois remonter la fille:
mais bon! voilà que le cheval
s'enfuit, et laisse là la fille.
Elle court après le cheval,
et moi, je cours après la fille.
Il paroît que votre cheval
est bien fringant pour une fille,
lui dis-je; au lieu de ce cheval,
ayez un âne, belle fille.
Il vous convient mieux qu'un cheval;
c'est la monture d'une fille.
Outre les dangers qu'à cheval
on court en qualité de fille,
on risque, en tombant de cheval,
de montrer qu'on est une fille.

Par M. de BOUFFLERS.

DRYOPE,

FABLE

Imitée D'OVIDE.

IOLE aux pleurs d'Alcmène avoit mêlé ses pleurs;
de sa sœur à son tour rappelant les malheurs,
elle les retraça d'une voix affoiblie:

Dryope, chère encore aux nymphes d'Æchalie,
fut l'orgueil d'une mère et son unique amour:
c'est d'un second hymen que j'ai reçu le jour.
Le dieu, dont les rayons donnent la vie au monde,
l'aima, remplit son sein d'une chaleur féconde;
elle eut un fils: bientôt, blessé des mêmes traits,
Andrœmon, par l'hymen, posséda ses attraits.

Un lac est dans nos champs; un tertre l'environne;
de myrthes toujours verds sa cîme se couronne.
Un jour, cherchant l'abri de ces frais arbrisseaux,
elle apporta des fleurs aux nymphes de ces eaux.
Dans ses bras sourioit son fils à son aurore,
doux fardeau! que son sein alimentoit encore.
Là, croît un verd lotos dont les naissantes fleurs
de la pourpre de Tyr étalent les couleurs.
L'enfant y tend les bras. Trop tendre, et pour lui plaire,
sur ces fleurs elle porte une main téméraire;
elle brise un rameau, le sang coule, ô terreur!...
l'arbuste frémissant s'ébranle avec horreur.

On dit (si nos bergers font un récit fidèle)
que cet arbre sacré fut jadis une belle,
qui du dieu des jardins fuyant l'impur amour,
perdit au bord des eaux et sa forme et le jour.
Lotos étoit son nom, et son nom seul lui reste.

Nous l'ignorions : témoin du prodige funeste,
je vis du fruit sanglant les gouttes distiller,
mais ma sœur, je la vis et pâlir et trembler.
Bientôt elle veut fuir... ô vengeances divines!
ses pieds tiennent au sol par d'étroites racines,
invisibles liens où son corps attaché
s'agite, et de ses lacs ne peut être arraché.
Cependant par degrés s'élevant de la terre
une écorce croissante et la couvre et l'enserre;
à ce spectacle affreux, d'une main libre encor,
elle veut dégager sa chevelure d'or...
un cri s'échappe et meurt sur sa bouche entr'ouverte;
la main qu'elle élevoit de feuilles s'est couverte;
tout change, et ses cheveux, sur son front dispersés,
s'alongent en rameaux par les vents balancés.
A son cou suspendu, l'enfant qui la caresse
sent durcir sous sa main les deux sources qu'il presse,
et des sucs maternels, doux soutiens de ses jours,
ses lèvres vainement appellent le secours.
O ma sœur! ô regrets! ta sœur infortunée
sans pouvoir te défendre a vu ta destinée;
aux progrès de l'écorce opposant mes efforts,
près de toi, je voulois en enlacer mon corps;

unie à tes rameaux, en augmenter le nombre,
croître ensemble, et mêler mon ombre avec ton ombre.
Son père, son époux viennent aux mêmes lieux.
Tous deux cherchoient Dryope; elle est devant leurs
yeux.
O Dryope! ô destin d'un objet plein de charmes!
attachés à l'arbuste, ils le baignent de larmes,
impriment leurs baisers sur ces rameaux chéris,
et sur eux les rameaux se courbent attendris;
un doux frémissement émeut leur tige humide;
et chaque feuille épand une perle liquide.
Cependant, étonnés, sous le feuillage épais
nous croyons de Dryope entrevoir quelques traits,
quand du sein des rameaux une voix foible et tendre
forme ces mots plaintifs qu'encor je crois entendre :

« Vous que mon sort instruit et pénètre d'effroi,
si les infortunés méritent quelque foi,
croyez-en mes sermens et les dieux que j'atteste :
nul crime n'attira ce châtiment funeste;
nos jours couloient au sein d'une innocente paix;
si ma bouche est parjure, à vos yeux pour jamais
de mes rameaux naissans que l'honneur se flétrisse,
et sous le fer vengeur que ma tige périsse.
Mais enlevez mon fils de mes bras chancelans;
qu'une seconde mère offre à ses jeunes ans
un lait pur, un cœur tendre, un appui qu'il chérisse;
qu'il visite souvent mon ombre protectrice ;
sous mon feuillage heureux chaque jour amené,
qu'il y joue, à l'abri du sein dont il est né.

Lorsque mon fils accru, développé par l'âge,
en bégayant des mots connoîtra leur usage,
qu'il apprenne de vous mon nom et mes malheurs,
à bénir mon feuillage, et l'arrosant de pleurs :
cet arbre, dira-t-il, cache une mère tendre;
et sa mère peut-être au moins pourra l'entendre.
Loin des ruisseaux, un jour, par mon exemple instruit,
que des verds arbrisseaux il respecte le fruit,
et qu'il pense en fuyant une flatteuse amorce,
qu'une nymphe toujours respire sous l'écorce.
Mon père, mon époux, et vous ma sœur, adieu!
si la pitié vous touche, écartez de ce lieu
et la dent des troupeaux et leur haleine impure,
et que la faulx jamais n'outrage ma verdure.
Adieu : puisque vers vous je ne puis me pencher,
du moins jusqu'à ma bouche essayez d'approcher.
Je m'affoiblis... ma voix par degré s'évapore...
Tandis qu'il m'est permis de t'embrasser encore,
ô mon fils, viens te joindre aux rameaux maternels;
garde le souvenir de mes destins cruels...
Dieux!... c'en est fait!... ma langue et se glace et s'arrête...
le feuillage croissant enveloppe ma tête;
éloignez votre main : sans vos secours pieux
l'écorce qui s'étend couvre et ferme mes yeux. »

Ainsi sa voix mourut : un foible et lent murmure
courut comme un vent frais à travers la verdure,
et le feuillage, encor de larmes humecté,
d'un doux frémissement fut long-temps agité.

Par M. Desaugiers.

A UNE JOLIE FEMME de dix-sept ans, qui veut lire le *Séducteur*.

Lorsque l'Amour étoit enfant,
il avoit ton joli visage,
l'éclat, la fraîcheur de ton âge,
et ton regard doux et touchant;
il avoit ton étourderie:
c'étoit un charmant polisson,
qui, comme toi, par la folie,
faisoit la guerre à la raison.
Faire en un jour mille conquêtes,
sans affecter les airs d'un dieu,
et comme toi tourner les têtes
n'étoit pour lui qu'un simple jeu.
Il cachoit grand fond de malice
sous un air d'ingénuité,
comment l'auroit-on redouté?
d'un enfant craint-on l'artifice?
C'est bien là comme tu nous prends;
on croiroit qu'un enfant badine,
lorsque tes grands yeux agaçans
volent les cœurs à la sourdine.
L'Amour est devenu bien vieux,
c'est pour rajeunir le délire
de ses adorateurs heureux
qu'il t'a confié son empire.

Que te faut-il de plus? tu veux
apprendre à tromper, à séduire!
méchante! c'est une noirceur;
crois-moi, ton aimable sourire
vaut mieux pour un vrai connoisseur
que tous les vers que tu vas lire.
Prendrois-tu, pour nous asservir,
l'arme de la scélératesse,
et le masque de la tendresse,
sans en connoître le plaisir!
J'en conviens, la coquetterie
sied très-bien à tes dix-sept ans:
la fausseté, la perfidie
gâteroient tous tes agrémens.
Si j'avois la grace légère
de ce fripon de séducteur,
j'abjurerois mon art trompeur,
quand j'aurois appris à te plaire,
et ne m'imposant que la loi
d'être à tes pieds tendre et sincère,
le bonheur de n'aimer que toi
seroit ma gloire la plus chère.

Par M. Doigni.

LA ROSE ET L'IMMORTELLE,

FABLE,

à une Actrice.

Dans un bosquet, la Rose et l'Immortelle
prirent dispute un beau matin.
Vous qui de ces deux fleurs ornez votre jardin,
écoutez leurs raisons, et jugez la querelle.
La Rose disoit : Je suis belle.
Fille de Flore et de Zéphyr,
je m'ouvre en saluant l'aurore :
je vois, à mon aspect, tout le ciel s'embellir,
et les rayons du jour me recherchent encore,
lorsque dans l'onde ils vont s'ensevelir.
Des doux pleurs du matin mes feuilles imbibées,
et vers mon sein vermeil mollement recourbées,
forment une grotte d'amour,
d'où s'exhale une odeur qui parfume le jour.
J'accompagne Vénus, je flotte à son corsage;
et lorsque dans Paphos on lui rendoit hommage,
les Amours ont souvent douté
laquelle plaisoit davantage
ou de la fleur, ou de la Déité.
Enfin mon doux parfum, mon éclat, ma verdure,
fixent autour de moi les Amours du canton,
et j'orne du plus beau fleuron
la couronne de la nature.

Ma sœur, vous vous vantez toujours,
reprit l'humble Immortelle, et vous n'êtes pas sage.
Plus que moi, j'en conviens, vous plaisez aux Amours :
mais j'ai sur vous un bien grand avantage;
vous mourez avec les beaux jours,
on me voit briller à tout âge.

O vous ! en qui la vanité
fait préférer à tout la gloire d'être belle,
retenez bien cette moralité :
la Rose nous peint la beauté,
mais le talent est l'Immortelle.

Par M. HOFFMAN.

L'AMANT MALHEUREUX.

A Fanchon, depuis six mois,
las ! je n'ai cessé d'écrire
que pour son friand minois
mon cœur souffre le martyre :
voyez quel est mon destin !
et gardez-vous bien d'en rire;
j'ai découvert ce matin
que Fanchon ne sait pas lire.

L'ÉGALITÉ,

ODE

Offerte le 7 septembre 1792, à l'Assemblée Nationale, qui en a ordonné mention honorable au procès-verbal.

Lyre de Pindare et d'Alcée,
toi qui, secondant leurs transports,
au feu divin de leur pensée
mêlas tes sublimes accords,
ô lyre ! viens à mon génie
marier ta mâle harmonie !
flamme céleste ! ô Liberté !
embrâse-moi ! ma voix s'apprête
à chanter l'heureuse conquête
de notre sainte Égalité !

Égalité ! bienfait suprême
dont nous allons enfin jouir !
Egalité ! qu'à ce nom même
je sens mon cœur s'épanouir !
par les préjugés exilée
de cette terre désolée,
qu'elle a réclamé ce beau jour,
où les charmes de son empire,
où les doux penchans qu'elle inspire,
des françois lui rendroient l'amour !

La France est libre ; elle veut l'être :
envain des tyrans conjurés
voudroient lui redonner un maître !
non, tyrans, non... vous échouerez!
malgré la foudre et les tempêtes
qui s'amoncellent sur nos têtes,
nous braverons encor vos coups :
du dix août la noble mémoire,
est le garant de la victoire
que nous remporterons sur vous.

Déja désignant ses victimes,
trop fier de son impunité,
le despotisme, par ses crimes,
épouvantoit cette cité ;
déja sa détestable rage
avoit fatigué le courage
du soldat, qu'il croit épuisé...
il triomphe !... Paris se lève,
et de sa masse qu'il soulève,
le despotisme est renversé.

Voyez-vous marcher les cohortes
du Finistère et du Midi?
entendez-vous tomber les portes
d'où le trait de mort est parti?
tout a fui : l'horrible repaire
où dès long-temps siégeoit la guerre,
en solitude s'est changé :
le fer a semé le carnage,

l'airain promène le ravage ;
le sang du peuple est trop vengé !

Suspend le cours de ta colère
peuple ! sois grand , sois généreux :
de la loi le glaive sévère
doit punir ces complots affreux.
Investis de ta confiance
les organes de ta puissance ;
eh ! ne sont-ils pas tes élus ?
C'est par eux que la loi prononce :
peuple , respecte sa réponse ;
ses oracles sont absolus.

Bientôt une auguste assemblée ,
dépositaire de nos droits ,
viendra , par la France appelée ,
nous délivrer du mal des rois.
Ainsi , lorsqu'aux bords du Scamandre,
les remparts d'Ilion en cendre ,
expioient un crime odieux ,
on vit le maître du tonnerre ,
sur le destin de cette guerre
au ciel interroger les dieux.

Mais d'où vient que mon cœur frissonne ?
le tocsin a troublé les airs :
marchons , soldats ; la charge sonne,
attendrons-nous ici des fers ?
Ah ! faisons mordre la poussière
à cette horde meurtrière,

à cette meute de tyrans,
qui, du Danube et de la Sprée,
vient dévorer cette contrée,
au nom de deux ou trois brigands!

O vous, pères de la patrie!
vous, nos dignes Législateurs,
dont le zèle se multiplie
avec nos dangers, nos malheurs;
vous parlez... du sein de la terre,
s'élève, pour sauver leur mère,
une phalange de héros.
Citoyens, volez à la gloire!
ne rentrez qu'avec la vitoire;
mais jusques-là plus de repos.

Le succès passe mon attente!
tout fuit ou tombe exterminé,
François et sa ligue insolente,
Brunswick et son illuminé!
Triomphe insigne! ô ma patrie!
garde la mémoire chérie,
des martyrs de la liberté!
je vois enfin régner en France
les lois, l'union, l'abondance,
fruits heureux de l'égalité.

Par M. TROUVÉ.

LA CONSULTATION,

FABLE.

UNE fauvette jeune et belle,
ma commère la pie, une vieille hirondelle,
sautillant, ou volant, arrivèrent un jour
chez la prudente tourterelle,
pour consulter ce cas, intéressant l'Amour.
Linotte du boccage
avoit la plus brillante cour;
les oiseaux du pays, les oiseaux d'alentour,
tous étoient attirés, par son charmant ramage;
tous les cœurs étoient pris par son tendre langage.
Le trio voyageur, en renforçant la voix,
crioit, et disoit à la fois :
c'est un scandale affreux dans tout le voisinage !
on peut avoir à peine un mâle en son ménage.
Nous voulons la citer aux juges de nos bois ;
qu'en dites-vous? il faut la retenir en cage,
ou la chasser de notre ombrage.
Le ciel me garde de penser
que vous deviez la dénoncer,
reprit la tourterelle, ah perdez cette envie!
Fi ! dénoncer !... ce mot seul me fait peur.
D'ailleurs on ne voudroit jamais croire la pie ;
le grand babil trop souvent est menteur.
Et toi, décrépite hirondelle,

tu ne fus pas assez sage en ton temps,
pour parler contre les amans ;
et ton scrupule ne décéle
que le regret de tes beaux ans.
Quant à toi, ma chère fauvette,
sur le compte d'autrui, crois-moi, deviens discrette :
tu n'es encor qu'à ton premier printemps,
ton humeur est vive et légère ;
ton sexe est coquet et charmant ;
la linotte est coupable en cherchant trop à plaire :
ne peut-il pas t'en arriver autant ?...
Je conclus qu'à propos, il faut toujours se taire.

Par Madame DE LA FÉR***.

A UNE JEUNE ACTRICE,

qui se nommoit MADELAINE.

ON dit qu'ainsi que vous, Madelaine étoit belle,
sensible, aimable, peu cruelle,
et son nom est écrit dans le livre des saints.
Reconnoissez votre modèle,
et pour le bonheur des humains,
gagnez le paradis comme elle.

Par M. DE LA HARPE.

CHANSON DE GUERRE

des soldats François.

SPARTE, aux accens de Tyrtée,
s'élançoit dans les combats,
et Messène épouvantée
à ses fers tendit les bras.
François ! qu'éveille la gloire
plus belle que la beauté,
allez chercher la victoire
au cri de la liberté.

Le sceptre de l'ignorance
courba vos aïeux trompés ;
vos mains rendront à la France
ses droits long-temps usurpés.
Levez-vous : changez vos chaînes
en glaives étincelans,
qui brisent les armes vaines
de vos ennemis tremblans.

Laissez applaudir la terre
à des arts ingénieux :
c'est par la force et la guerre
que l'homme est égal aux dieux.
Ainsi les amis d'Alcide
ont partagé ses autels.

Marchez, élite intrépide !
la mort fait les immortels.

Par M. XIMENEZ.

ANECDOTE.

« VERS minuit, dessous mon balcon,
« ayez soin de prendre une échelle, »
tel est le billet qu'un gascon
reçoit un beau jour de sa belle.
A l'heure dite, au pié du mur,
il ne manque pas de se rendre :
mais hélas ! on le fait attendre !
attendre en hiver, c'est bien dur.
Il grelotte, il perd patience...
un certain bruit, au contrevent,
ranime sa douce espérance ;
transporté d'amour, il s'élance ;
ur la corniche il est en un moment...
Jugez de sa surprise extrême !
ce n'est point la beauté qu'il aime !
c'est un vilain homme... un mari !...
« Je vous y prends, Monsieur, quel sujet vous amène ?
« Parlez, que faites vous ici ?
—« Cé qué jé fais,... sandis, jé mé promène. »

Par M. PILLET.

A L'ABBÉ, depuis Cardinal DE BERNIS,

Sur le Traité conclu par lui, entre l'Autriche et la France, qu'on savoit avoir eu pour première cause le mépris du roi de Prusse pour les vers de l'Abbé et la personne de madame de Pompadour.

1757.

DES nœuds par la prudence et l'intérêt tissus,
n système garant du repos de la terre,
ing' traités achetés par deux siècles des guerre,
ans pudeur, sans motif, en un instant rompus;
ux injustes complots d'une race ennemie,
os plus chers intérêts, nos alliés vendus;
pour cimenter la tyrannie,
os trésors, notre sang vainement répandus.
Les droits des nations incertains, confondus:
Empire déplorant sa liberté trahie;
sans but, sans succès, sans honneur,
ontre le Brandebourg l'Europe réunie;
e l'Elbe jusqu'au Rhin le françois en horreur;
os rivaux triomphans, notre gloire flétrie,
notre marine anéantie,
os îles sans défense et nos ports saccagés:
oilà le digne fruit de vos conseils sublimes!

trois cent mille hommes égorgés :
Bernis, est-ce assez de victimes ?
et les mépris d'un roi pour vos petites rimes,
vous semblent-ils assez vengés ?

TURGOT.

LA PAROLE.

AIR : Regards vifs et joli maintien.

ALEXIS voyant Isabeau,
qu'accompagnoit maman sévère,
essaya, sur son chalumeau,
petit air gai pour sa bergère :
il eût voulu renouveler,
à la beauté dont il affole,
il eût voulu renouveler,
le serment de toujours l'aimer ;
que lui manquoit-il ?... la parole.

La belle, qui lut dans ses yeux,
redouta sa flamme indiscrette ;
mais le berger industrieux
attendit qu'elle fût seulette :
il se jette alors aux genoux
de la beauté dont il affole ;
mais il perdit à ses genoux,
dans des transports bien vifs, bien doux ;
et que perdit-il ?... la parole.

Par M. MIGER.

A MALADIE D'APOLLON,

OU

L'ORIGINE DU DRAME,

Histoire véritable.

DE grave mal atteint, le dieu de l'Hélicon...
—Un dieu malade ? — Et pourquoi non ?
u siége d'Ilion, si l'on en croit Homère,
iomède blessa la reine de Cythère.
e vois-je pas Jupin accoucher de Pallas
et du vainqueur du Gange?
mon fait n'a rien de plus étrange.
hébus malade ! Eh mais ! comment ne l'être pas?
tous les jours on le martyrise;
tous les jours il voit la sottise
sur le bon goût prendre le pas;
ous les jours... Mais je vais poursuivre mon histoire;
c'est trop m'arrêter sur ce point !
croyez-le, ne le croyez point,
le fait n'en est pas moins notoire.
Je disois que Phébus, décharné, languissant,
sur le grabat étoit gissant :
es habitans des cieux la cohorte chagrine
à son aide appelle bientôt
le patron de la médecine.
Esculape arrive aussitôt.

« Mon père, dites-moi, répondez, je vous prie:
« Sentez-vous quelque mal, et dans quelle partie?
Loin de répondre au Dieu des médecins,
Phébus parle de morts, de cachots et de chaînes,
gronde les Immortels, chante pouille aux Destins
appelle le trépas pour terminer ses peines.
« Transport! dit Esculape: ah! ne badinons pas:
« le mal est plus grand qu'on ne pense;
« j'aurai besoin de toute ma science,
« pour tirer Phébus de ce pas.
Soudain, à son laboratoire,
le Dieu court, sans perdre de temps
apprête ses médicamens,
et parcourant un vieux grimoire,
dans une pinte de bon goût,
fait infuser une once d'épigramme
sur deu de sel attique, et met par-dessus tout
force gaîté, pour émoustiller l'ame
du méconnoissable Apollon.
Tout fier d'un remède aussi bon,
il retourne vers son malade,
à qui de son remède il offre une razade.
Les yeux rouges de pleurs, tous les Dieux affligés
se tenoient en silence autour de lui rangés.
Phébus prend d'une main le vase salutaire;
et, dans son transport furieux:
« Ce poison va, dit-il, terminer ma misère,
« et finir des jours odieux.
Ah! sur mes yeux, quel horrible nuage?...
« Barbare!... hélas!... cruels!... je me meurs!... c'en
est fait!»

Après ce baragouin, il l'avale d'un trait.
Il l'avale!... aussitôt il sent calmer sa rage:
la moitié d'un hélas, sur sa bouche arrêté,
pour tous les Dieux est un heureux présage
que le mal enfin l'a quitté;
il prend plus bas son cours; le divin spécifique
est d'un si prompt effet, qu'après mainte colique,
aux yeux des Immortels, alarmés, incertains,
Phébus, non sans douleur, et sans damner son ame,
se pressant le ventre à deux mains,
accouche, enfin d'un monstre... Eh bien?... C'étoit
le Drame.

Par M. G.

A MONSIEUR ***.

DE Célicourt le léger badinage,
ses vers charmans sont le prix d'un baiser.
En v us lisant je crois que la plus sage
feroit serment de n'en point refuser.
Anacréon, à qui tout rend hommage,
à qui sans doute on ne refusa rien,
en reçut plus d'un à votre âge
qu'il ne paya pas aussi bien.

Par Madame DE ***.

LA TRANSFORMATION DE S. PAUL,

A Mlle. PAULINE D**.

PAUL n'est pas mort : par la métempsycose,
qui le croiroit ? c'est parmi nous qu'il vit ;
il a changé sa figure, et pour cause :
pour la garder, il avoit trop d'esprit.

D'une françoise à la fleur de son âge
le bon apôtre a su prendre les traits ;
mais devinez, ô ciel ! pour quel usage
à tant d'esprit il a joint tant d'attraits.

Par un caprice étrange, inexplicable,
lui qui d'élus peupla le paradis,
il veut damner, il prétend rendre au diable
autant d'humains qu'il en sauva jadis.

Sur tous les cœurs pour garder son empire,
il ne lui faut qu'un regard, un souris ;
il parle hélas ! mieux qu'il ne sut écrire ;
et sans qu'il parle, on est de son avis.

Mais apostats ! quel destin est le nôtre ?
son culte seul nous occupe en tout lieu ;
tant qu'il fut Paul, il n'étoit que l'apôtre :
depuis qu'il est Pauline, il est le Dieu.

Feu St. PÉRAVI.

AU C. DESCHAMPS,

Auteur de la jolie pièce de la Revanche forcée; *sur une invocation à Grécourt, qu'il faisoit faire à l'un de ses personnages.*

Au nom du goût et de l'amour,
de la pudeur, du badinage,
effacez ce nom de Grécour
qui tache votre aimable ouvrage;
laissez le chanoine de Tours
chéri des jeunes clercs, des pages,
de mots grossiers, dits sans détours,
salir effrontément ses pages.
Mais Chaulieu, plein d'urbanité,
de grace, de goût, d'harmonie,
se fâcheroit, en vérité!
s'il apprenoit qu'on l'eût cité
en si mauvaise compagnie.
Votre abbé, jeune homme de bien,
en rimant ses chansons légères,
devoit invoquer, j'en convien,
l'apollon de ses chers confrères;
celui-là doit être le sien;
mais pour la décence, j'exige
qu'il s'adresse au dieu de Gresset,

au séminaire vrai prodige,
qui, déguisé sous le collet
et la robe noire d'Ignace,
fut l'Homère d'un perroquet,
et mit dans ses vers une grace
plus touchante, plus efficace
que la grace du Paraclet:
ne fut-il pas votre préfet?
pour moi, je vous crois de sa classe.
Parmi les poëtes bénis,
je vous propose encor Bernis
par qui l'église gallicane
sur le Pinde eut un jour le prix,
Bernis, dont la muse en soutane
nous peint l'antiquité profane
dans mille tableaux embellis
du frais et brillant coloris
du Titien ou de l'Albane.
Mais le nom de Grécour déplaît
par les sottises qu'il rapelle;
et l'innocence en rougiroit,
s'il pouvoit être connu d'elle.
Ce Grécour, croyez-moi, n'eut pas fait vos couplets,
et Gresset et Bernis voudroient les avoir faits.

Par M. Andrieux.

LE CAFE.

MON cher café, viens dans ma solitude
tous les matins m'apporter le bonheur;
viens m'enivrer des charmes de l'étude,
viens enflammer mon esprit et mon cœur.

Que ta vapeur, pour mon Homère antique,
soit un encens que lui porte mes vœux!
parfume bien sa barbe poétique
et ce laurier qui croît sur ses cheveux.

Mon cher café, dans mon humble hermitage,
que les beaux arts, les innocens loisirs,
la liberté, le seul besoin du sage,
que tes faveurs soient toujours mes plaisirs!

Mais je soupire, ô nectar adorable:
de ton pouvoir est-ce un effet nouveau?
ah! ce matin, un enfant secourable,
pour te chauffer, me prêta son flambeau.

Je m'en souviens: il avoit l'air timide;
je l'observois, il voulut m'éviter.
Dans la liqueur, il mit un doigt perfide;
oui, c'est l'amour, je n'en saurois douter.

Il y mêla les langueurs, la constance,
les longs desirs, tout ce qui peut charmer.
Il oublia d'y laisser l'espérance:
j'aimerois seul: je ne veux plus aimer.

Par M. DUCIS.

LE GÉNIE, LA NATURE ET L'ART,

FABLE.

Le Génie inspiré par la Nature même,
d'un vol rapide et sûr, et d'un œil dévorant,
suit toujours, suit par-tout cette beauté suprême,
fille auguste du Tout-Puissant.
Dans les flots éclatans d'une vive lumière,
sous l'azur ténébreux du vaste firmament,
il la poursuit de sphère en sphère....

Sur notre globe, un jour, dans un heureux écart,
l'amant de la Nature est arrêté par l'Art...
Froidement il offre au Génie
l'équerre, le cordeau, la règle et le compas,
tous les petits moyens de sa foible industrie,
ajoutant : sur mes pas mesurez tous vos pas;
ne sortez point du cercle où ma main régulière
a sagement tracé votre sage carrière;
cessez de courir au hasard
après une belle chimère;
écoutez les conseils de l'Art,
et suivez par-tout votre frère...
Le Génie étonné qu'un rival impuissant
l'arrête, le retarde, avec lui se mesure,
d'une indulgente main l'écarte doucement,
rit de l'Art, prend l'essor... et saisit la Nature.

Par M. Drobecq.

LA SAINTE MÉTAMORPHOSE.

Un jour deux jeunes mousquetaires,
gris ou noirs ; il n'importe guères,
disputant vivement au jeu,
l'un reçut un soufflet de l'autre.
Dans un pays comme le nôtre,
un soufflet se pardonne peu.
La Discorde, attisant le feu,
veut qu'on se batte, qu'on se tue ;
le souffleteur s'y préparoit :
mais le souffleté regardoit
la chose sous le point de vue
que la prudence lui montroit.
La crainte de perdre la vie,
le désir de sauver l'honneur,
luttent quelque temps dans son cœur.
L'honneur l'aiguillonne et lui crie :
arme-toi d'un noble couroux,
venge-toi, va percer de coups
l'auteur de ton ignominie.
Mais la Raison lui dit : tout doux !
ceux qui se battent sont des fous.
Prends un milieu qui concilie
l'honneur avec l'opinion
à qui le monde sacrifie.
Pardonne à la main étourdie
qui, sans mauvaise intention,

a pu faire cette action.
La Raison parloit d'or sans doute;
mais chacun sait de quels mépris
ses avis, que le sage goûte,
étoient d'ordinaire accueillis
des mousquetaires noirs et gris.
Celui-ci cependant l'écoute;
se dispose à suivre ses lois;
et c'est pour la première fois
que sur l'esprit d'un mousquetaire,
la Raison, dit-on, a su faire
reconnoître et valoir ses droits.
Il avoit l'ame pacifique
et peu propre, dit la chronique,
pour le noble métier de Mars.
Bientôt quittant ses étendards,
il va dans une solitude
se mettre à l'abri des brocards
de ses compagnons goguenards,
donner quelque temps à l'étude.
Là, d'un costume trop mondain,
abjurant le luxe profâne,
à l'aide d'un peu de latin,
on l'affuble d'une soutane.
Ce n'est plus ce jeune aigrefin,
portant son chapeau sur l'oreille;
c'est monsieur l'abbé Chérubin,
en manteau court, en rabat fin,
qui sait se conduire à merveille
auprès du sexe féminin.

Ses titres en vieux parchemin
prouvent son antique noblesse;
et même on dit qu'une princesse
l'appelle son petit-cousin :
jugez s'il fera son chemin !

Pour la forme, il entre en licence;
la Sorbonne en fait un docteur.
Il est fait prêtre par dispense
d'âge aussi bien que de science.
Bientôt, charmant prédicateur,
songeant moins à toucher qu'à plaire,
il amuse son auditeur
par des phrases, des traits brillans,
par des portraits de caractère,
tirés non pas de l'évangile,
ni des sermons de Saint-Basile,
mais de nos modernes romans.

Sur sa tête l'on accumule
bénéfices et pensions;
et la cour n'a point de scrupule
de l'emploi qu'il fait de ces dons.
Enfin celui que la sottise
avoit mis au rang des poltrons,
aujourd'hui, prince de l'église,
donne des bénédictions.

Par M. MONTASSI.

A DORAT-CUBIÈRES.

On dit qu'Apollon, sur la terre,
venoit se délasser de la Divinité ;
comme mortel, il vouloit plaire
par les talens et la simplicité.
Vous nous retracez son image ;
son éloquente vérité,
ce doux et séduisant langage,
qui peint si bien la volupté.
Vous avez le feu du génie ;
et nous le disons malgré vous :
ces ouvrages charmans que nous possédons tous
trahissent votre modestie.
Chaque jour de la liberté
on a beau nous vanter les charmes,
votre muse a tant de gaîté,
qu'on n'est pas libre en vérité
de ne pas lui rendre les armes ;
et grace à la facilité
qu'on admire dans vos ouvrages,
vous détruisez l'égalité
en obtenant tous les suffrages.

Par Madame Sophie de Jaucourt.

PYGMALION ET SA STATUE,

FABLE

Tirée du dixième livre des métamorphoses d'Ovide.

Pigmalion, témoin du crime et du supplice (1),
rougit d'un sexe impur, et trop enclin au vice;
long-temps de l'hyménée il rejette les lois:
il n'aime que son art; son ciseau toutefois
créa de la beauté l'image la plus belle.
La nature jamais n'égala ce modèle.
L'ouvrier, de l'ouvrage est lui-même amoureux.
Vierge, elle en a la grace et les contours moëlleux;
elle semble vivante, et timide, ingénue,
n'ose encor se mouvoir, honteuse d'être nue.
L'art a trompé l'artiste : il s'enivre à longs traits
du plaisir d'admirer les charmes qu'il a faits.
Il approche sa main du marbre qu'il adore;
il croit sentir la vie, il touche, et doute encore;
il donne à la statue un baiser plein d'amour,
et croit que la statue y répond à son tour;
il la presse, il l'embrasse, et du ton le plus tendre
lui parle, lui reparle, et croit s'en faire entendre;

(1) Il s'agit ici des Propétides, filles impures de l'île de Chypre, changées par Vénus en rochers, en punition de leurs désordres. C'est le sujet de la fable précédente.

il a peur que ses doigts, sur le marbre imprimés,
ne blessent les contours que ses doigts ont formés;
il cherche à la séduire, il lui rend des hommages,
lui donne des oiseaux, des fleurs, des coquillages,
et tous ces ornemens des belles si chéris.
Il aime à la parer; ses doigts ont des rubis;
colliers d'or, diamans, précieuses merveilles,
serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles.
Belle des ornemens arrangés par ses soins,
elle plaît... sans parure elle ne plaît pas moins.
Il l'étend sur la pourpre, il se place auprès d'elle,
la nomme de son lit la compagne fidelle,
et craint que le tissu des coussins amollis
n'offense ses appas effleurés par des plis.

Cependant de Vénus on célèbre la fête;
la génisse, de fleurs, a vu parer sa tête:
elle tombe à l'autel où fume un pur encens;
l'artiste à la déesse apporte ses présens.

Grands dieux! dit-il alors, si tout vous est possible,
accordez à mes vœux une épouse sensible,
semblable à la statue, ouvrage de mes mains.
Il n'ose en dire plus. Invisible aux humains,
Vénus sur un nuage à la fête préside:
la déesse a compris son hommage timide.
Trois fois, présage heureux de ses vœux les plus chers,
une flamme légère a volé dans les airs.

Pygmalion retourne auprès de sa statue,
se penche sur sa couche où, plus belle à sa vue,

il la prend, la soulève, et veut dans ses transports,
par ses baisers de flamme animer ce beau corps.
Le marbre par degrés a perdu sa rudesse:
il cède, il s'assouplit sous la main qui le presse.
Telle une cire en bloc, amollie une fois,
se pétrit, se façonne, et fléchit sous les doigts,

Il hésite, il s'étonne, il frémit, il admire:
sa main la touche encore... elle vit et respire.
Tous ses vœux sont remplis : il rend grace à Vénus;
il embrasse une amante, et ne se trompe plus.
Ses baisers sont sentis : la statue animée,
connoît le plaisir d'être et rougit d'être aimée.
Ses yeux s'ouvrent au jour, son ame au sentiment.
Elle voit à la fois le ciel et son amant.
Vénus bénit l'hymen; il étoit son ouvrage.
De Diane neuf fois croît et décroît l'image;
déja Paphus est né de leurs amours nouveaux,
et c'est de lui que Chypre a le nom de Paphos.

Par M. DE SAINT-ANGE.

ADIEUX AU BARREAU.

1790.

Je vais donc quitter ce palais,
où, victime des destinées,
au milieu d'un tas de procès
je passai mes belles années...

Adieu, mes très-chers procureurs,
chers huissiers à voix glapissante!
je n'entendrai plus les clameurs
de votre troupe croassante.

Je croirai pourtant vous revoir
quand, autour de mon hermitage,
je verrai planer, vers le soir,
quelques corbeaux au noir plumage.

Auteurs pour moi si pleins d'appas,
Tiraqueau, Rebuffe, Ferrière,
gros Belordeau, docte Cujas,
il faut vous quitter pour Voltaire.

Adieu! je me retire aux champs;
là, dans le calme et le silence,
on est heureux, on vit long-temps,
et l'on dort mieux qu'à l'audience.

HOMMAGE,

à MONNOT, citoyen de Paris, qui a sauvé la vie à l'abbé SICARD, instituteur national des sourds-muets.

Servasti animæ dimidium meæ. HOR.

GÉNÉREUX Citoyen qui, sur les pas d'Alcide,
du nouveau Prométhée as conservé les jours,
en l'arrachant à ses vautours
et de ton corps lui faisant une égide:
d'un si beau dévoûment reçois le prix flatteur,
lorsque le burin d'Uranie,
dans les fastes de la patrie,
t'en consacre le bienfaiteur (1).
Brave Monnot, de cent bouches muettes (2),
trop heureux si mes vers, timides interprêtes,
te peignent les transports de tant d'infortunés!
tes droits à leur reconnoissance
accuseroient jusqu'au silence
de ceux qui pour jamais s'y trouvent condamnés.
L'univers apprendra, d'une tête si chère,

(1) Lorsque l'Assemblée Nationale apprit l'action héroïque du citoyen Monnot, elle décréta par acclamation, qu'il avoit bien mérité de la patrie.

(2) Tous les sourds-muets, élèves de M. l'abbé Sicard, dans la maison des ci-devant célestins.

que ton bras détournant mille traits ennemis,
tu t'offris à la mort, victime volontaire,
et que par tes accens les licteurs attendris,
une jeune tribu te doit un tendre père,
et moi, le meilleur des amis.

Par M. l'abbé DOURNEAU.

COUPLET BACCHIQUE.

Air : Allons, enfans de la Patrie.

ALLONS, amis, la nappe est mise;
voici l'instant de la gaîté.
S'attrister est une sottise,
on a tout avec la santé. (*bis.*)
De ce jambon voyez la mine!
il est, sur ma foi, savoureux!
L'amour a long-temps par ses feux
desséché ma pauvre poitrine.
A boire, mes amis! buvez à votre tour;
versez, (*bis.*) et que Bacchus remplace enfin l'amour.
trinquons, (*bis.*) et que Bacchus, etc.

Par M. G....D.

INVOCATION AU SOLEIL.

PALÉMON a revu l'aurore :
c'est en ces mots qu'à son réveil,
sous un vieux platane il adore
les premiers rayons du soleil.

Flambeau du jour, volcan, salpêtre,
ame du monde, astre du feu !
Soleil ! dis-moi quel est ton être :
es-tu créature ? es-tu Dieu ?

Vois comme tout, dans la nature,
s'anime à ta douce chaleur !
Tout vit, tout renaît, tout s'épure ;
tout est brillant de ta splendeur.

Mais quand ta course est terminée,
l'univers se remplit d'effroi :
pâle, lugubre et consternée,
la nature est en deuil de toi.

La vertu t'aime et te révère :
tu vas éclairer des bienfaits.
Le méchant seul craint ta lumière,
et le temoin de ses forfaits.

Vas, poursuis ta course féconde ;
dispense des flots de clarté :

et puisse-tu voir, dans le monde,
régner la paix et la bonté !
Soleil, au crime, à l'injustice,
pourquoi dispense-tu le jour ?
luis pour l'homme sans artifice ;
luis pour l'innocence et l'amour.
Luis pour mon respectable père ;
luis pour le vieillard vertueux,
pour l'enfant qui chérit sa mère,
pour la mère qui craint les dieux.
Luis pour le Guèbre qui t'encense,
pour Rome, Genève, Israël :
voile-toi pour l'intolérance
qui persécute au nom du ciel.
Si, pour immoler sa victime....
O jour de deuil et de fureur !
frémis, et dénonce le crime,
soleil, en reculant d'horreur.
Éclaire, éclaire la journée
qui doit, par un double serment,
sur les autels de l'hyménée,
unir l'amante à son amant.
Mais si, près de douce bergère,
beau pastoureau parle d'amour,
dérobe un instant ta lumière ;
il leur suffit d'un demi-jour.

Par M. Armand J. Charlemagne.

LE PAPE MALGRÉ LUI,

MORALITÉ HISTORIQUE.

Qu'Horace m'intéresse, et qu'il plaît à mon cœur!
Lorsque de son génie abaissant la hauteur,
en vers de douze pieds ennemis de la gêne,
il écrit à Florus, à Tibulle, à Mécène,
ses pindariques chants ravissent les esprits.
Mais faut-il qu'un poète enflé dans ses écrits
ne puisse faire un pas sans de longues échasses?
Le style épistolaire est la langue des grâces.
Ce style, je l'avoue, a mille attraits pour moi:
la gêne est mon supplice, et le plaisir, ma loi.
Vous savez, mes amis, l'histoire d'Amédée
dont l'ame fut toujours par la vertu guidée.
Me pardonnerez-vous une velléité?
je vais ici l'écrire avec simplicité,
en vers de douze pieds qui courent avec grace,
tels qu'ils tomboient jadis de la plume d'Horace.

Pourquoi, me direz-vous, nous offrir ce tableau?
ne vaudroit-il pas mieux nous donner du nouveau?
le nouveau seul nous charme, et le françois volage
du merveilleux sur-tout idolâtre l'image.
Hélas! que voulez-vous? Je commence à vieillir,
il me reste si peu de roses à cueillir!
la fable m'a long-temps bercé de ses chimères,

et las de ses erreurs douces mais mensongères,
je prétends désormais, usant mieux des instants,
déroulér à loisir les registres du temps,
y puiser des leçons utiles sans scandale,
et sur des faits du moins appuyer la morale.
La fable en peut fournir, mais sans réalité,
et l'on n'est bien instruit que par la vérité.

Tandis qu'autour de lui, du démon de la guerre,
retentissoit par-tout l'effroyable tonnerre,
le paisible Amédée, au sein de ses états,
entretenoit le calme, et le dieu des combats
sous son règne jamais n'ensanglanta les ondes
du fleuve qui, roulant dans des plaines fécondes,
et sur des bords fleuris promenant son cristal,
semble encor murmurer le grand nom d'Annibal.
Amédée, en l'aimant, fit aimer la justice :
il tendit une main généreuse et propice
aux peuples opprimés par de lâches tyrans,
fut choisi pour arbitre en tous leurs différens,
aggrandit ses états sans faire de conquêtes,
et resta pacifique au milieu des tempêtes.
Las enfin de régir le fertile Piémont
qui vit dans ce monarque un nouveau Salomon,
las des vaines grandeurs que la tourbe idolâtre,
acteur couvert de gloire, il quitta le théâtre
où tant de rois sifflés des spectateurs divers,
de leur chûte honteuse amusent l'univers,
et fuyant de la cour la triste valetaille,
il vint s'ensevelir au château de Ripaille.

C'est-là que de la gloire oubliant le sentier,
Amédée aux plaisirs se livra tout entier,
et, se laissant aller à la simple nature,
vécut tranquillement sous la loi d'Epicure.
De fidèles amis payés d'un doux retour
avoient suivi ses pas dans cet heureux séjour,
et pour eux il fonda le fameux hermitage
qu'il préféroit sans doute au royal héritage.
Que n'ai-je maintenant les talens de Chaulieu !
j'exciterois ma muse à peindre ce beau lieu,
dont Voltaire essaya de retracer l'image.
Voltaire, objet constant de mon sincère hommage,
quand par toi Pompignan ou Fréron est berné,
j'admire, j'applaudis l'hermite de Ferney :
il manie avec goût l'arme du ridicule;
il m'amuse, il m'égaye et me rappelle Hercule
terrassant d'un coup d'œil l'orgueilleux Mirmidon.
Je ris même aux dépens du chantre de Didon,
qui voulut, un beau jour, en pleine académie,
convertir les quarante à la théologie.
Mais d'un roi philosophe, ami de la vertu,
pourquoi ternir la gloire, et pourquoi cherches-tu
à le percer des traits de ta muse volage ?
un sage (1) devoit-il calomnier un sage ?

Les moines de Ripaille, amans des voluptés,
n'avoient fui le séjour des bruyantes cités

(1) Allusion à ces vers de Voltaire *Ripaille ! je te vois : ô bizarre Amédée*, etc. insérés dans son épître sur le Lac de Genève.

que pour mieux assouvir l'appétit indomptable
qui du lit les chassoit, qui les suivoit à table;
et d'un jeûne éternel les pieuses rigueurs
ne les firent jamais pâlir dans les langueurs.
Du beau Lac de Genève où les truites jaspées
s'égayoient sous les yeux des humides napées,
des filets à la main, ils parcouroient les bords,
et ne tentoient jamais d'inutiles efforts.
Les plaisirs et les jeux filoient leur destinée:
ils dormoient bravement la grasse matinée,
et, le soir, ils chantoient, réveillés par Bacchus,
de jolis airs à boire en guise d'*Oremus*.
Ne croyez point, amis, qu'outrageant la nature,
un cilice cruel leur servît de ceinture:
c'étoient des lacs d'amour tissus par Cupidon,
qui chez eux de François remplaçoient le cordon.
Un seul point leur manquoit, et je serai sincère;
ce point, à mon avis, est le plus nécessaire:
ils n'avoient point de femme; une frivole peur
à l'amour du beau sexe avoit fermé leur cœur:
ils brûloient en secret de lui rendre les armes,
et tout en l'adorant, ils redoutoient ses charmes.
Qu'ils devoient être à plaindre! ah! loin de la beauté,
l'homme peut-il prétendre à la félicité?
c'est elle qui, des jeux, qui des amours suivie,
répand, à pleines mains, des roses sur la vie;
elle qui de nos jours embellit les instans,
qui fait, dans l'hiver même éclore un doux printemps,
et qui charme les cœurs en dérangeant les têtes.
Vainement de Ripaille on nous vante les fêtes

mon héros envain-y trouvoit mille appas:
·s divertissemens, ses éternels repas,
les aurois donnés, et l'on en sent la cause,
our un baiser cueilli sur deux lèvres de rose.

andis que, dans Ripaille, aux plaisirs des élus
ıbandonnoient ainsi nos paisibles reclus,
un concile assemblé les pères vénérables
Bâle avoient ouvert leurs travaux mémorables,
, pour élire un pape, ils veilloient jour et nuit.
'esprit saint qui par fois ne manque pas d'esprit,
ır souffle le conseil de choisir Amédée.
e concile en chorus applaudit à l'idée,
voilà que, sur l'heure, un zèlé cardinal
urt offrir la thiarre à l'hermite royal.
médée, au milieu de son destin prospère,
t tant soit peu surpris d'être appelé saint père,
ne s'attendant pas à ce suprême honneur,
dit au cardinal : y pense-t-on seigneur?
moi l'on fait un pape, et las de la couronne,
i déja du Piémont abandonné le trône.
éja pour me soustraire aux soins de la grandeur,
mon rang, dans Ripaille, éteignant la splendeur,
leil absent des cieux, j'ai perdu ma lumière,
l'on veut que je monte au trône de Sinta-Pierre,
que privé sur-tout de vertus et d'éclat,
bscurcisse l'honneur du saint pontificat!
vertus, lui répond l'envoyé du concile!
n avoir plus que vous il seroit difficile.
vous nomme-t-on pas le Salomon des rois?

n'a-t-on pas vu fleurir sous vos heureuses lois,
sans mélange d'orgueil, sans morgue protectrice,
la bienfaisance auguste et sur-tout la justice ?
les papes, entre nous, ne vous ressemblent pas;
peu, jusqu'à ce moment, ont marché sur vos pas.
Jules, Pie, Innocent, Alexandre, Grégoire,
sont arrivés ensemble au temple de mémoire
par le même sentier que Tibère et Néron :
l'église, je l'avoue, a consacré leur nom :
mais le monde indigné n'approuve point l'église:
il a sifflé souvent ceux qu'elle canonise :
elle voudroit enfin, sensible à vos vertus,
sur le trône de Pierre élever un Titus.

Le modeste Amédée, en baissant la paupière,
lui réplique : un Titus sur le trône de Pierre !
et quel est le mortel qui, ses clefs dans les mains,
ne soi pas obligé de tromper les humains ?
par-tout la vieille Rome étendit son empire;
contre la liberté la nouvelle conspire.
Par la force jadis Rome soumit les rois;
aujourd'hui c'est l'erreur qui fonde tous ses droits.
Des pontifes sacrés si fiers de la thiare
examinons l'histoire et leur code barbare.
L'ignorance régnoit, et son épais bandeau
de la loi naturelle éclipsoit le flambeau.
Ne vit-on pas alors ces pontifes célèbres,
des peuples et des rois prolongeant les ténèbres,
au nom d'un dieu de paix, dans leurs timides cœurs,
du diable et de l'enfer répandre les terreurs,

et par le sentiment d'une frivole crainte,
tenir leurs fronts courbés devant l'idole sainte?
D'un facile succès plus charmés que surpris,
ne les a-t-on pas vus infecter les esprits
des poisons dévorans du cruel fanatisme,
et fondant sur l'autel le sanglant despotisme,
enchaîner à ses pieds l'auguste liberté?

Ne les a-t-on pas vus dans leur cupidité,
s'arrogeant le pouvoir qui lie et qui délie,
des trésors de l'Europe enfler leur daterie,
aux crédules mortels qu'ils avoient éblouis,
pour prix de leur argent donner le paradis,
et vouer sans retour à d'éternelles flammes
ceux qui les maudissoient dans le fond de leurs ames?
Que dis-je! en des bûchers attisés par leurs mains,
n'ont-ils pas entassé de paisibles humains
qui refusoient de croire à leurs dogmes bizares?
Du milieu de ces feux pieusement barbares,
n'a-t-on pas entendu les malheureux Vaudois,
élevant tristement une mourante voix,
de leurs bourreaux sacrés implorer la clémence?

O toi, que toujours guide une sainte démence!
quel est donc ton projet, farouche Inquisiteur?
l'ordre de l'Univers m'annonce un Créateur;
du besoin de l'aimer mon ame est oppressée,
et roi de mes desirs, tyran de ma pensée,
quand tu viens m'imposer tes despotiques lois,
les plus doux sentimens ne sont plus à mon choix;

au lieu de le bénir, je maudis le grand être,
et deviens, en un mot, aussi haineux qu'un prêtre.

Député du Conseil, illustre Cardinal,
vous voulez, dites-vous, que le mont-Quirinal
me voie incessamment, élevé sur le trône,
joindre la double clef à la triple couronne,
que je sois pape enfin, à regret j'y souscris :
j'accepte cet honneur : mais sachez à quel prix.
Sur la chaire où siégea l'horrible fanatisme,
je veux faire monter l'adorable théisme;
mais il y régnera sans tous les dogmes vains
qui de fers, de flambeaux ont armé les humains,
et qui, jusqu'à ce jour, ont ravagé le monde.
Je veux que sur le vrai mon empire se fonde,
et des nœuds de l'erreur dégageant tout mortel,
soumettre aux lois ensemble et le trône et l'autel....
De l'hydre des abus abattant les cent têtes,
je restraindrai d'abord ces innombrables fêtes,
où pour chommer les saints, un peuple industrieux
consume à ne rien faire un trésor précieux,
le temps, qui, sans retour, s'échappe avec vîtesse,
et qui du pauvre, hélas! est la seule richesse.
Le pauvre a-t-il besoin de vaincre les démons?
c'est du pain qu'il lui faut et non pas des sermons;
il faut encourager son active industrie,
et Dieu sera content, s'il sert bien la patrie.

Ne craignez pas, sur-tout, que dans le Vatican,
j'établisse jamais une odieux encan,

et

et que, pour augmenter mes pieuses finances,
je vende à l'Univers des brefs et des dispenses.
Non, mon ame est fermée au sordide intérêt:
un pape aimer l'argent! près de Génézaret,
notre bon fondateur, des mortels le plus sage,
n'eut pas même un denier pour payer son passage;
et quels sont les conseils qu'il donnoit aux chrétiens?
« Amis, vendez vos champs, vos troupeaux, tous vos biens,
« et du tendre orphelin soulagez l'indigence:
« le bonheur véritable est dans la bienfaisance. »
Avec zèle et respect je suivrai ces leçons,
et sans multiplier les pains et les poissons,
j'espère par mes soins opérer des miracles;
les papes, s'appuyant sur de menteurs oracles,
ont chargé de brouillards l'auguste vérité:
ils ont fait sur le trône asseoir, à leur côté,
la persécution, fille de l'ignorance,
et je ne veux régner que par la tolérance.

Ce dessein étoit sage, il plut au député:
par le concile même il fut, dit-on, goûté;
et bientôt Amédée, en pompe triomphale,
moins conduit que porté sur la chaire papale,
sous le nom de Félix, nom cher à ses sujets,
d'un mâle caractère y déploya les traits:
le peuple étoit heureux, et sous un si bon maître,
avec la liberté la concorde alloit naître;
mais l'église se plaît dans les divisions:
il faut du sang, il faut des persécutions

aux pontifes sacrés, tyrans des droits de l'homme ;
et de tous les discords le foyer est dans Rome.
Quand de philosopher un pape a le malheur,
quand, pour le saint des saints montrant peu de chaleur,
il n'a point des dévôts la sombre perfidie ;
exercés dès long-temps dans l'art de la Canidie,
messieurs les cardinaux avec dextérité
dépêchent l'infaillible à l'immortalité.
Ainsi Ganganelli, d'équitable mémoire,
un instant leur déplut, et partit pour la gloire;
il est si dangereux d'aimer trop son prochain!
Amédée auroit pris un semblable chemin,
si la main d'un ami, détournant la tempête,
du coup le plus affreux n'eût préservé sa tête.
Amédée en tout temps de prêtres investi,
par ses pressentimens en fut même averti :
pour calmer les soucis de son ame inquiète,
comme il sabloit, un soir, le doux nectar d'Orviète,
un billet cacheté se présente à ses yeux :
il l'ouvre, et de ces mots le sens mystérieux
le remplit à la fois de crainte et de surprise.
« Prends garde à toi, Félix ! pour le bien de l'église,
« si du sceptre de fer ton bras n'est point armé,
« le pouvoir... tu m'entends. » Justement alarmé,
le vertueux Félix n'en lit pas davantage;
de Ripaille en secret regrettant l'hermitage,
il voudroit dans ses murs de nouveau se cacher :
les dangers l'environnent, et timide nocher,
il laisse, par effroi retournant en arrière,

flotter, au gré des vents, la barque de S. Pierre.
Son règne dure un lustre, et las d'un vain pouvoir
qui le rendoit esclave et trompoit son espoir,
il quitte enfin le trône, à Ripaille s'envole,
maudissant la thiare et son éclat frivole.
Il recommence à vivre au sein de l'amitié,
enchanté d'être libre, heureux d'être oublié.
Sur un abîme, hélas! la grandeur est fondée :
en pourriez-vous douter? Le prudent Amédée,
près du port croyoit être ; il touchoit à l'écueil.
Concluez, mes amis, qu'en dépit de l'orgueil,
il vaut mieux vivre obscur au château de Ripaille,
que d'être pape à Rome ou monarque à Versaille.

Par M. DORAT-CUBIÈRES.

DIALOGUE

Sur la mort de CHABANON.

PASSANT, pourquoi ces pleurs qui baignent ton
visage?
— Ah! lisez : « Un poëte, un savant, un vrai sage
« CHABANON, sous ce marbre, hélas! est endormi.
« Les muses sont en deuil ; sa famille éplorée....
« que dis-je, sa famille? eh! qui n'a pas gémi
« de cette mort cruelle et si prématurée?
« tous les hommes de bien regrettent un ami. »

Par M. COLLIN-HARLEVILLE.

DES DEUX VILLAGEOIS,

FABLE.

J'AIME le mot d'un simple villageois
du temps jadis; s'il fut grec ou gaulois,
je ne sais, son pays ne nous importe guère.
Cet homme, chaque jour, sortant de sa chaumière,
tendoit les bras, levoit les yeux,
contemploit la beauté des cieux,
ensuite à Jupiter adressoit sa prière.
Son voisin peu dévot, qui le regardoit faire,
lui dit: A quoi te sert tant d'amour pour les dieux?
A tout, répliqua-t-il! je le sens nécessaire
à mon bonheur, à mes travaux;
j'en goûte mieux les biens, j'en ressens moins les maux.

Par Madame de la FER***.

LE PREMIER BIEN.

SANTÉ! voilà le seul bien que j'envie!
c'est le premier, celui de chaque jour.
Sans l'amour, je le crois, je donnerois la vie:
sans la santé, je donnerois l'amour.

Par M. S. R.

LE JALOUX,

ROMANCE PASTORALE.

L'HIVER désole la campagne,
la neige tombe à gros flocons,
et du sommet de la montagne,
mugissent les froids aquilons:
jeune berger, jeune fillette,
de mon foyer rapprochez-vous;
je vous dirai sur ma musette
l'histoire d'un amant jaloux.

Sylvandre un jour vit sa bergère
sortir seulette du hameau;
elle avoit mis robe légère,
jolis rubans, gentil chapeau:
à cet aspect, voilà Sylvandre
en proie à son jaloux souci:
grands dieux! que doit-il en attendre?
pourquoi s'être parée ainsi?

Dans sa marche mystérieuse,
l'amant la suit, le cœur ému;
enfin la charmante coureuse
entre sous un berceau touffu.
Sous un berceau... tout se décide;
comment douter après cela?
amante volage et perfide!

c'est un berger qui t'attend là.

D'abord, à travers le feuillage,
de ses deux yeux il veut les voir;
mais, ô malheur! l'épais branchage
confond encor ce triste espoir.
L'oreille au guet, soufflant à peine,
le corps penché, les bras tendus,
le pauvre amant reste à la gêne,
et n'entend que des mots confus.

Jugez si l'épreuve est cruelle!
mais que devient notre jaloux,
lorsqu'à la fin, la pastourelle
laisse échapper ces mots si doux:
« Quoi! tu me fuis, petit farouche?
« approche donc, voilà ma main:
« viens prendre un baiser sur ma bouche;
« viens te reposer sur mon sein. »

Il doute s'il dort ou s'il veille;
il croit qu'un songe le séduit,
quand d'un baiser à son oreille
résonne le funeste bruit:
oh! pour le coup, dans sa colère,
il brise, enfonce le berceau,
et fait bien peur à la bergère,
qui caressoit un jeune oiseau.

Ingrat! cette injure, dit-elle...
l'ingrat rougit, tombe à genoux:

soins superflus! rien de la belle,
rien ne désarme le courroux.
Quel parti prendre? le coupable
au désespoir s'abandonna,
et cette amante inexorable...
le lendemain lui pardonna.

Par M. REYNIER.

L'EXCELLENT SECRET.

EPRISE d'un inconstant,
l'autre jour, en soupirant,
Laure disoit à Glycère:
« Ne saurois-tu pas, ma chère,
« un secret qui d'un amant
« prévienne le changement? » —
« Si vraiment, reprit Glycère !
« j'en connois un excellent,
« c'est de changer la première. »

Par M. DE FAUCONPRET.

MON DERNIER ADIEU.

Oui, j'ai reconnu votre main
dans ce billet qu'ont effacé mes larmes;
méritiez-vous d'exciter mes alarmes,
quand vous me fermiez votre sein?
Tout est fini ! la flatteuse espérance
s'est envolée avec l'amour,
et la nuit de l'indifférence
va tristement terminer ce beau jour...
De vos prétextes vains l'injustice m'accable;
vous me parlez d'amour, et vous me trahissez!
vous seule, dites-vous, vous seule êtes coupable,
et c'est moi que vous punissez.

Par M. Campenon le jeune.

LA PRÉSENCE D'ESPRIT.

Un scélérat qu'on alloit pendre,
dit à son confesseur : « Cessez de discourir;
mon arrêt seulement me condamne à mourir,
et point du tout à vous entendre. »

Par M. F.

COUPLETS

Sur Crébillon fils, qui avoit été se plaindre à la police, de ce qu'un journaliste avoit dit du mal des tragédies de son père (1).

L'avez-vous vu ce grand garçon,
portant le nom de Crébillon,
mais qui n'est pas fils de son père?
Laire là, laire lanlère, etc.

Ne vous méprenez pas, s'il vous plaît;
entendez qu'à son père il est
beaucoup moins que Thomas à Pierre.
Laire là, etc.

Il fit quelque roman fretin,
quelque amphigouri libertin,
dont on ne se souvient plus guère.
Laire là, etc.

Son chef-d'œuvre, c'est le Sopha:
c'est là que vainqueur d'Angola,
il a surpassé la Morlière.
Laire là, etc.

(1) Ces couplets coururent manuscrits dans le temps; ils n'ont été imprimés qu'en 1792.

Il fait grand bruit, parce qu'on a,
à tous les vers de son papa,
préféré Racine et Voltaire.
Laire là, etc.
Quelqu'un, comme il crioit si haut,
lui dit, taisez-vous, grand nigaud!
ce ne sont pas-là vos affaires.
Laire là, etc.

LE PORTRAIT RECONNU.

Sans songer à la médisance,
d'un sot je faisois le portrait ;
et comme Danis m'écoutoit,
je chargeois jusqu'au moindre trait,
voyant qu'on sourioit d'avance.
Le sot, disois-je, à l'ignorance
réunit la fatuité,
l'égoïsme à la vanité,
la bêtise à la confiance.
Chacun étoit de mon avis.
Damis seul gardoit le silence,
quand soudain, plein d'impatience,
le portrait, dit-il, est exquis !
peste soit de la ressemblance !
ce sot là, monsieur, c'est mon fils.

Par M. Vigée.

ÉPITRE

D'un enfant de l'Amour, à un enfant de l'Hymen.

O TOI, fils de l'hymen, toi, dont le froid accueil
insulte à mon néant pour flatter ton orgueil:
réponds; d'un préjugé dois-je être la victime?
pourquoi veux-tu me faire un crime
d'un vain caprice du hasard?
Pour naître un mois plus tôt, ou quelques jours plus tard,
en seroit-on moins légitime?...
qu'a-t-on besoin du sacrement
et du mauvais latin d'un prêtre?
ne vaut-il pas mieux devoir l'être
au tendre amour, au sentiment,
qu'à l'ennuyeux désœuvrement
d'un époux qui, toujours en maître,
moitié grondeur, moitié dormant,
ébauche à peine un sot, ou pis encor peut-être,
ridicule avorton que n'eut point fait l'amant?
Qu'un enfant de l'amour me semble préférable!
de ses mille parens, la troupe insupportable
ne gêne point sa liberté;
respectable, il est respecté;
il est aimé, s'il est aimable,
et n'appartient enfin qu'à la société.

Si, par quelques vertus, il mérite qu'on l'aime,
s'il obtient dans les arts d'honorables lauriers,
s'il rend son nom fameux dans les champs des guerriers;
seroit-ce donc un mal de se créer soi-même?
les talens, les vertus, voilà les vrais aïeux.

Mais toi, réponds, jeune orgueilleux:
dérangeant pour toi seul l'éternelle harmonie,
le ciel t'auroit-il fait et plus riche en génie,
et d'un limon plus pur que les autres humains?
avec tes écussons, avec tes parchemins,
sais-tu, d'un bras plus sûr repousser un outrage?
aux jeux sanglans de Mars montrer plus de courage?
d'un vers plus doux, plus tendre, enivrer la beauté?
à plus de bienfaisance, unir plus de droiture?
es-tu donc plus que moi l'enfant de la nature?
Parles : qui m'a déshérité?
et Dunois, et Vendôme, arbitres des batailles,
tant d'autres que la gloire enfanta dans Versailles,
et dont elle a payé les immortels travaux,
pour être des bâtards, sont-ils moins des héros?

Tu parles de contrats? Frédéric ou Voltaire,
doivent-ils leur grand nom aux actes des notaires?
un prêtre a-t-il donc fait l'ame du fier Caton?
un prêtre a-t-il donné le génie à Newton?
dans les siècles passés, dans le siècle où nous sommes,
les prêtres, les contrats ont-ils fait les grands hommes?
Et vous nous dépouillez, et vos barbares lois,

des fils d'un même père ont séparé les droits!
Vous osez, consommant cet injuste partage,
en nous ôtant l'honneur, ravir notre héritage.
Imitez nos aïeux et leur humanité :
leur cœur ignoroit l'imposture ;
étrangers aux beaux arts, et grossiers sans culture,
sans doute ils étoient loin de votre urbanité :
mais du moins ils ouvroient leur ame à la nature.

Vois même l'Espagnol, esclave du clergé :
nul bâtard n'est chez lui martyr du préjugé ;
citoyen comme un autre, à tout il peut prétendre ;
dans les camps, aux conseils, sa voix se fait entendre,
et malgré tout l'orgueil des moines ignorans,
malgré ces sots docteurs et ces dévots tyrans,
ce peuple à la raison n'a point fait cette offense :
sensible au cri du sang, et toujours généreux,
dans son fils naturel il veut faire un heureux,
et rachète par là son éternelle enfance.

Pour choisir un époux, la timide beauté
doit-elle consulter le pontife de Rome?
qu'elle écoute son cœur et non sa vanité.
Hélas! quand sur ce globe on se trouve jeté,
qu'importe qui nous fit?... en est-on moins un homme?
qu'importe? ah! qu'ai-je dit?... pardonne en ce moment,
ma mère, ô femme aimable! et toi son digne amant,
pardon, je vous devine à ces furtives larmes,
à ce trouble imprévu, ce trouble plein de charmes;

qui veut découvrir tout, veut tout dissimuler,
s'observe, se trahit, et dit tout sans parler.
Moi, le fruit de l'amour, de l'amour le plus tendre,
moi, je serois ingrat! oseroit-on prétendre
que je pusse oublier cette douce pitié,
ces soins, ces soins touchans que voile l'amitié?
n'avez-vous pas mêlé dans vos baisers de flamme,
votre sang à mon sang, et votre ame à mon ame?
ah! vos noms dans ma bouche, ô couple heureux d'amans!
seront les derniers mots de mes derniers momens.

Mais toi, quelle est ta mère? en esclave amenée,
l'intérêt fut le dieu de son lâche hyménée:
par un honteux trafic on a vendu son cœur;
de ses jeunes appas, l'or seul, l'or fut vainqueur.
Livrée à son époux, ou plutôt à son maître,
du cloître dans ses bras elle passe en un jour,
se cachant ses ennuis et sa haine peut-être;
tranquille, elle a joui sans connoître l'amour:
elle a joui! Laïs fait-elle davantage?
en proie à l'homme ardent, qu'à peine elle a pu voir,
Laïs fait par besoin, ou par libertinage,
ce que ta chaste mère avoit fait par devoir.

Un enfant de l'amour en tout, dit-on, prospère.
C'est quelque chose au moins que le bonheur.
Mais toi, pourquoi du mien prendrois-tu de l'humeur?
me répondrois-tu bien d'être fils de ton père?...
Je veux croire avec toi, qu'aux plus touchans appas

ta mère ait joint encore une pudeur extrême;
mais quand on s'abandonne à ceux qu'on n'aime pas,
que peut-on refuser à l'homme que l'on aime?...

L'intérêt, l'intérêt a changé les parens;
l'égoïsme aujourd'hui succède à l'égoïsme;
la nature est muette; on met tout en sophisme;
les pères et les fils sont durs, indifférens.
Ton père est un fardeau, je vois qu'il t'importune;
tu calcules ses jours, tu comptes sa fortune;
tu lis dans l'avenir le moment d'hériter;
tu pèses jusqu'à l'or qu'un seul jour peut coûter....
Tu t'irrites en vain : oui, j'ai lu dans ton ame;
tu sens la vérité : ton orgueil seul me blâme.
Je t'ai trop démasqué, je t'ai trop combattu;
eh bien ! encore un mot, et prononce toi-même.
Tu dois avoir un fils : lequel préfères-tu,
d'un ingrat légitime, ou d'un bâtard qui t'aime?..

Par M. de Rochemont.

HYMNE

Pour le mariage d'un guerrier.

PRÉSENS du ciel, bienfaits charmans,
tendre Amour, aimable Hyménée,
vous seuls de nos plus beaux momens
serrez la chaîne fortunée.

Qu'il est doux pour un jeune cœur
de vivre sous votre puissance!
l'Amour lui donne le bonheur,
l'Hymen lui donne l'innocence.

Des biens jusqu'alors inconnus
viennent doubler sa jouissance;
tous ses plaisirs sont des vertus,
tous ses devoirs des récompenses.

Puissent les sermens de ce jour
gardés, chéris toute la vie,
donner des Belles à l'Amour,
et des héros à la patrie!

Heureux époux! vos descendans
seront dignes de leurs modèles:
les fils du lion sont vaillans;
ceux de la colombe, fidèles.

Par M. DE FLORIAN.

LA SERVANTE MAITRESSE,

DIALOGUE.

POÈTE.

La rime, hola, la rime! hola, la rime, hola!
La rime ici!... j'enrage! ah! maudite servante!
Voyez si d'aujourd'hui la friponne viendra!
Malheureuse! veux-tu?... mais rien ne l'épouvante;
et quand je m'égosille, elle est peut-être là
qui rit en tapinois, et fait la sourde oreille.
Que maudit soit le jour où l'on me conseilla
de prendre à mon service une fille pareille!
J'ai beau crier, gronder, supplier, menacer:
elle n'en croit que son caprice;
et pour mettre le comble à cet affreux supplice,
je ne saurois l'avoir, et ne puis m'en passer.
Mais il est temps enfin que tout ceci finisse,
et je suis las de voir qu'on me ballotte ainsi:
pour la dernière fois, je vais... ah! la voici!
Pourquoi, depuis une heure au moins que je t'appelle?...

LA RIME.

Vraiment! si j'accourois à tous vos mandemens,
mais je serois sur pied, je pense, à tous momens.
Souvent vous m'appelez pour une bagatelle,
pour quelque billet doux à Madame une telle,
dont jamais on ne peut découvrir le logis,

pour des chansons... enfin vous m'obligez de dire
des choses dont par fois moi-même je rougis;
vous me faites mentir, extravagner, médire...

LE POETE.

Ce que tu dis est faux. Mais quand il seroit vrai,
qu'importe ? c'est à toi d'obéir en silence.

LA RIME.

Oh! quand il me plaira, Monsieur, j'obéirai.

LE POETE.

Mais voyez un peu l'insolence!

LA RIME.

C'est ce dont avec moi vous êtes convenu.

LE POÈTE.

Comment?...

LA RIME.

De mon humeur je n'ai point fait mystère,
et mon maître Boileau vous en a prévenu.
« Cette fille, a-t-il dit, est un peu volontaire;
on fait pour l'appeler des efforts superflus;
d'elle-même elle vient, quand on n'appelle plus;
dit oui pour non, babille alors qu'on veut se taire;
et quand on veut parler se taît;
voyez! la voulez-vous prendre telle qu'elle est! »
Vous m'avez prise : eh bien! c'est à vous, s'il vous
plaît,
de supporter mon caractère.

LE POÈTE.

Oh! puisqu'il est ainsi, sors donc, et de ce pas.

LA RIME.

Qui, moi ? vous plaisantez!

LE POÈTE.

Je ne plaisante pas;
sors, te dis-je! chez moi je veux être le maître.

LA RIME.

Je ne sortirai point.

LE POÈTE.

Quoi! coquine....

LA RIME.

Tout doux!
Malgré vous et vos dents, je resterai chez vous.
Priez-moi de rester; je sortirai peut-être.

LE POÈTE.

Reste donc, mais du moins sois plus docile....

LA RIME.

Adieu.

LE POÈTE.

Elle a, ma foi! tenu parole:
mais, de bon cœur, je me console,
ou plutôt j'en rends grace à Dieu.
Je vais donc désormais, sans débats, sans querelle,
vivre seul... Si j'allois par hasard m'ennuyer!
Cette rime étoit drôle et savoit m'égayer:
elle prenoit sans cesse une forme nouvelle;
son caprice par fois me désoloit... mais quoi!
chez une fille enfin, est-ce donc un grand crime?
Déja je bâille... Ah! ah! ne vois-je pas la rime?

LA RIME.

Eh! oui! c'est moi: je t'aime, allons, réjouis-toi;
mais ne m'appelle plus, mon cher maître; attends-moi.

L'ENFANT TROUVÉ,

IDYLLE.

Le soleil se cachoit dans l'onde;
chacun suspendoit ses travaux:
la nuit déja couvroit le monde;
tout invitoit au doux repos.
D'un ruisseau je suivois la rive,
quand j'entends un cri gémissant...
j'écoute cette voix plaintive...
Ah!... c'est celle d'un jeune enfant!

J'approche, et trouve au pied d'un hêtre
l'innocent noyé dans les pleurs.
Hélas! à peine il vient de naître,
et déja ressent des douleurs!...
A mon aspect, un doux sourire
suspend un moment ses sanglots:
pauvre enfant! ton ame desire
un être qui calme tes maux!

Est-ce une mère criminelle
qui t'a repoussé de son sein?
ou plutôt un père infidele
a-t-il été ton assassin?
Es-tu le fruit de l'indigence,
ou fruit d'un malheureux amour?

fils du crime ou de l'imprudence,
à qui des deux dois-tu le jour?

Si d'un préjugé trop sévère
tu fus la victime en naissant,
oh! qu'elle dut souffrir, ta mère,
quand on lui ravit son enfant!...
A-t-elle au moins, dans sa détresse,
embrassé ce bien précieux?
as-tu reçu de sa tendresse
des pleurs et d'éternels adieux?

Hélas! si, cruelle, insensée,
tu ne devois qu'à sa fureur
l'état... arrête, ô ma pensée,
détourne toi de cette horreur!...
Elle a pu, sans être attendrie,
te livrer à ce triste sort!...
l'être à qui l'on donne la vie,
peut-on le livrer à la mort?

As-tu demandé la naissance
à ceux qui t'ont abandonné?
Est-ce un bienfait que l'existence
pour qui doit vivre infortuné?
Être isolé dans la nature,
personne pour te secourir!...
pauvre petite créature,
devois-tu naître pour souffrir!

Que feras-tu, triste victime,
quand le mépris t'accablera ?
ta naissance n'est point ton crime;
et pourtant l'on t'en punira!
Pour ton cœur rien n'aura de charmes :
heureux si tu vis oublié,
et si, pour essuyer tes larmes,
tu trouves la tendre amitié!

Viens partager ma douce aisance,
viens!... que le fruit de mes travaux
élève ta débile enfance,
et te console de tes maux!
Conserve bien ton innocence;
suis toujours la voix de l'honneur!
Ah! c'est la seule récompense
que j'ose exiger de ton cœur!...

Par M. DUCRAY DUMINIL.

EPIGRAMME.

L'ABBÉ Damin, par de belles raisons,
veut prouver que j'ai la manie
d'aimer la grande compagnie :
si la chose étoit vraie, irois-je à ses sermons ?

Par M. LE LONG.

TRADUCTION

D'un morceau des Georgiques.

O fortunatos nimium sua si bona norint agricolas!... VIRG.

AH ! de votre bonheur connoissez tous les charmes,
trop heureux laboureurs, qui loin du bruit des armes,
d'une terre féconde, et juste dans ses dons,
voyez naître pour vous de faciles moissons!
Dans un vaste palais, une foule importune,
n'accourt point à grands flots flatter votre fortune,
admirer vos tapis, vos marbres précieux;
l'or de vos vétemens n'éblouit point les yeux;
vous ne corrompez point l'eau pure des fontaines,
et la pourpre de Tyr ne rougit point vos laines:
mais vous avez des jours qui coulent dans la paix,
riches de tous les biens qui ne trompent jamais;
mais vous avez des bois, d'immenses pâturages,
de frais et clairs ruisseaux, de fortunés ombrages,
et couchés sous un chéne asile du repos,
vous entendez mugir vos folâtres troupeaux.
Endurcie au travail, votre active jeunesse
se contente de peu, sert les dieux, la vieillesse.
C'est pour vous seuls qu'Astrée arréte encor ses pas,
et d'un dernier regard nous console ici-bas.

Muses, dont la douceur séduisant mon jeune âge
eut mon premier amour et mon premier hommage,
venez, apprenez-moi par d'utiles leçons
la marche du soleil et l'ordre des saisons!

pourquoi la terre tremble, à quelles lois fidelle,
la mer s'enfle, s'élance et retombe sur elle;
pourquoi devant l'hyver le jour pâle s'enfuit,
pourquoi l'été brillant fait retarder la nuit.
Si je ne puis franchir cette immense barrière
que la nature oppose à ma foible paupière;
si bientôt, retardant l'essor de mes travaux,
mon sang vieux et glacé s'arrête en ses canaux,
que je puisse du moins, sans gloire et sans envie,
aimer encor les champs au déclin de ma vie!
Quand pourrai-je vous voir, ô bords du Sperchius?
quand pourrai-je être assis dans les vallons d'Hémus?
qui voudra m'ombrager des pampres de Taigête,
et de ces verds rameaux protégera ma tête?

Heureux qui connoissant les lois de l'univers,
du sort inexorable a foulé les revers!
de l'avare Achéron n'entend point le murmure!
plus heureux qui d'un champ sait chérir la culture,
qui des dieux des bergers, des déesses des bois,
de Pan et de Sylvain connoît et suit les lois!
la pourpre des grands rois, les faisceaux consulaires,
la Discorde en fureur qui soulève ses frères,
le Dace descendu du Danube indompté,
Rome et des souverains le trône ensanglanté,
ne troublent point la paix de son ame fermée
à la voix de l'envie et de la renommée.
Des vergers à ses vœux toujours obéissans
se laissent dépouiller de leurs riches présens,
et sous des lois de fer, l'odieuse chicane
n'aura jamais le droit d'asservir sa cabane.

Par M. DOIGNY.

A Madame DE LA M**.

SAINTE et mondaine Elisabeth,
qui n'en êtes qu'à l'alphabeth
de la dévotion profonde,
et des voluptés de ce monde:
de votre savoir imparfait
et de votre inexpérience
dans l'une et dans l'autre science,
dieu ni diable n'est satisfait.
Décidez-vous donc tout-à-fait:
devenez tout-à-fait pieuse,
ou tout-à-fait voluptueuse.
Que voulez-vous, décidément,
d'un confesseur ou d'un amant?
Est-ce l'amour et ses délices
que vous préférez aux cilices?
pour les cilices penchez-vous?
Voyez qui peut le plus vous plaire
des traits d'amour ou de la haire,
d'un cœur armé de petits clous (1),
ou d'un cœur et sensible et tendre,
qui se prend et qui sait nous prendre
et qui fait naître le desir,

(1) On lui en avoit envoyé un pour sa fête, avec ces vers et quelques autres instrumens, soit de dévotion, soit de mondanité.

le sentiment et le plaisir.
Aimez-vous mieux les disciplines?
en voici de corde et de fer,
et qui, selon les capucines,
vous garantiront de l'enfer.
Mais je vous vois déterminée;
belle Cloris, vous êtes née
avec des attraits si touchans
pour être heureusement damnée,
et pour damner beaucoup de gens!
Vous en rappellerez peut-être,
et peut-être dans quarante ans
ferez-vous revenir le prêtre :
mais vous avez encor du temps.

COLLÉ.

QUATRAIN

Sur la mort d'un bon père.

O MORT! tu nous ravis le père le plus tendre :
par ses rares vertus nous comptons nos malheurs :
comment lui refuser le tribut de nos pleurs,
quand ce sont les premiers qu'il nous ait fait répandre?

Par M. l'abbé DOURNEAU.

LA RAISON ET LE PENCHANT,

CONTE.

JEUNE LISE, écoutez ma fable.
Certaine fille un jour, le fait est vraisemblable,
eut desir de se marier.
Qui prendre ? qui choisir ? c'est un point difficile:
elle étoit libre, et pouvoit s'allier
au plus riche, au plus grand, au jeune, à l'imbécille,
ou bien au plus spirituel,
enfin à celui-là pour qui dame Nature
lui souffleroit un penchant naturel.
D'abord elle se mit l'esprit à la torture.
Prendrai-je celui-ci ? prendrai-je celui-là ?
le grand me fait trop peur ; le riche m'humilie ;
le jeune est trop gaillard ; l'homme d'esprit m'ennuie.
Que reste-t-il après cela ?
l'imbécille ? ah ! quelle figure !
et que son air si plat est de mauvais augure !
non-content d'être un vrai nigaud,
il est joueur, dit-on, jaloux, menteur, colère...
ah ! mon Dieu, le vilain magot !
Mais... par où ce magot a-t-il donc su me plaire ?
Voyons ! comment a-t-il pu faire
pour me ravir ma liberté ?
l'épouserai-je ?... oh ! non, en vérité,
je serois malheureuse on ne peut davantage ;

je maudirois cent fois le jour,
et mon hymen et mon funeste amour;
les larmes seroient mon partage;
mon corps frissonneroit seulement à le voir;
victime enfin d'un affreux esclavage,
oui, je mourrois de désespoir.

Comme elle finissoit, entre mon imbécille:
il parla mariage, alors on s'excusa!
il revint à la charge, on fit la difficile:
il voulut fuir.... on l'épousa.

Par M. LÉVRIER DE CHAMP-RION.

MADRIGAL.

JEUNE, j'aimai: ce temps de mon bel âge,
ce temps si court, l'Amour seul le remplit;
quand j'atteignis la saison d'être sage,
encor j'aimai: la raison me le dit.
Me voilà vieux, et le plaisir s'envole:
mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui;
car j'aime encor, et l'Amour me console:
rien ne pourroit me consoler de lui.

LE RETOUR DE L'HIRONDELLE,

FABLE.

Une respectable hirondelle,
grande voyageuse, et fidelle
à revenir dès le printemps
visiter amis et parens,
disoit à maints oiseaux rassemblés auprès d'elle:
Je ne reconnois plus les gens,
soit à la ville, soit aux champs;
comme tout a changé! quel ennui! quel silence!
jadis dans ces lieux ravissans,
tout respiroit l'amour, la gaîté, l'abondance:
je n'entends plus, hélas! que des gémissemens.
Vous souvient-il, mes chers enfans,
qu'au retour de mes longs voyages,
je vous faisois toujours quelques contes charmans?
j'y joignois le conseil d'être sensibles, sages,
de chérir famille et voisins,
de respecter et leurs nids et leurs grains:
puis je citois des traits de constance en ménage.
Chacun de vous par cœur apprenoit mon récit,
le répétoit, en tiroit du profit;
mais depuis bien long-temps on se taît au bocage.
Mes leçons, chers amis, n'ont-elles plus d'attraits?
les bons et doux oiseaux sont devenus muets,
ou n'osent plus répondre à mon langage;

et qui pis est, je vois qu'à mes touchans discours
tous les méchans deviennent sourds.

Par Madame DE LA FÉR***.

LES CONTRADICTIONS,

AIR : Ce mouchoir, belle Raymonde.

TOUT est-il donc en ce monde
contradictoire et plaisant ?
Philis me boude ou me gronde
si je vois Lise un instant,
tandis qu'autour d'elle abonde
d'amans un groupe galant.

A cette amoureuse ronde
la belle en fait tout autant,
croyant être sans seconde;
pour devenir son amant,
avec la brune et la blonde
il faut rompre entièrement.

Sur quel principe se fonde
ce procédé mal-adroit ?
sans une étude profonde,
j'ai deviné son secret :
on veut plaire à tout le monde,
quand tout le monde nous plaît ?

Par M. L. CH.

LE MARI CONVAINCU D'INJUSTICE.

Un jour Damon se plaignoit avec feu
de tout l'argent que dépensoit sa femme :
il ne cessoit de chapitrer la dame
sur ses plaisirs, sa parure et son jeu.
On conjecture aisément que la belle
n'attend t pas la fin de ce sermon,
pour esquisser le portrait de Damon,
portrait peu propre à flatter son modèle.
De part et d'autre on s'échauffe, on s'aigrit,
la voix s'élève ; et ce couple peu sage,
pour confident prend tout le voisinage :
tant la dispute enflâmmoit leur esprit!

Lubin l'apprend par la voix générale :
il court, il vole au logis des époux.
« Ah ! mes amis, dit-il, y songez-vous ?
« des gens bien-nés font-ils un tel scandale ?
Ce beau discours produisit son effet.
Chaque partie, étouffant sa colère,
devant Lubin veut raconter le fait.
Bref! il est pris pour juge de l'affaire.
Mais sans vouloir écouter leur rapport,
Lubin conclut qu'ils avoient tous deux tort.

Faut-il gronder, dit-il à sa voisine,
» l'époux qui cherche à conserver son bien?
» si d'un chiffon le refus vous chagrine,
» que ferez-vous quand vous n'aurez plus rien?
» Respectez-donc le tuteur favorable
» qui sait veiller à vos vrais intérêts:
» tel aujourd'hui veut avoir l'agréable,
» qui peut manquer du nécessaire après.

» Pour ta conduite, elle est digne de blâme;
dit au mari notre nouveau Caton:
» quand on afflige une si belle femme,
» on ne sauroit jamais avoir raison.
» Tu sais qu'Amour nous vend cher ses services:
» il veut de nous de coûteux sacrifices:
» tu l'éprouvas avant d'être lié.
» J'oublîrois donc mes droits sur ma moitié,
» et je croirois qu'elle est une maîtresse,
» dont chaque nuit je paye la tendresse.

» L'avis est bon, dit l'époux en fureur;
» mais deux écus, dans ma plus folle ivresse,
» de mes Iris payoient chaque faveur;
» celles-ci sont d'une plus chère espèce »
» et s'achète au moins un louis piece. »

Lors sa moitié lui dit d'un ton plus doux:
» voyez jusqu'où la passion vous trouble?
» est-ce ma faute? il ne tiendroit qu'à vous
» que chaque fois ne vous coûtât qu'un double. »

LES DEUX RATS,

Traduction D'HORACE.

Un rat de ville, ayant long-temps promis
d'aller dîner chez un de ses amis,
lui fit un jour cette faveur extrême.
Ce rat des champs, sobre, dur à lui-même,
touchoit à peine à ses provisions :
mais il savoit, dans les occasions,
se relâcher, et ne se faisoit faute
de son avoir, pour bien traiter un hôte.
Cette fois donc, pois chiche, avoine, lard
demi-rongé, raisins secs mis à part,
tout fut servi ; c'étoit jour de ripaille.
Pour lui, grugeant sur un monceau de paille
quelques grains d'orge, il laisse au citadin
les meilleurs plats : mais l'autre avec dédain,
d'un air distrait, semble goûter à peine
du bout des dents, non le lard, ni l'avoine,
mais un raisin, qu'encore il trouve amer.
Le repas fait : « Çà de grâce, mon cher,
« dit-il à l'autre, as-tu dans ta campagne,
« fait vœu de vivre au haut d'une montagne?
« ces bois ont-ils tant de charmes pour toi?
« Eh laisse là ton désert, et suis-moi.
« Viens voir la ville et connoître les hommes.
« Puisqu'il est vrai que tous tant que nous sommes,

« n'avons qu'un souffle et qui meurt avec nous ;
« puisque la mort, hélas! nous frappe tous,
« petits et grands ; avant qu'elle nous frappe,
« goûtons ce bien qui sitôt nous échappe.
« Eh ! vis heureux, songeant au peu de jours
« que tu dois vivre. » Emu par ces discours,
le campagnard rêve un peu ; puis il saute
de sa cabane, et part avec son hôte.
Ils vont gaîment, arrivent à minuit,
et dans la ville entrent à petit bruit.
Besoin ne fut d'en faire l'escalade :
le citadin conduit son camarade
dans un palais, le place sur un lit
d'ivoire et d'or, que la pourpre embellit.
Là, des reliefs du repas de la veille
sont entassés dans plus d'une corbeille :
il court, apporte entremêts, rôt, dessert,
sans prendre haleine ; à chaque plat qu'il sert
goûtant d'avance, en valet peu novice.
Le campagnard savoure avec délice
son nouveau sort, et par plus d'un bon mot
il commençoit à payer son écot,
quand un grand bruit vient troubler leur mystère
La porte s'ouvre : eux de sauter à terre,
et de courir, d'aller sans savoir où,
et de chercher, mais en vain, quelque trou. . .
Jugez alors si l'un et l'autre tremble !
quand chiens et chats grondant, miaulant ensemble :
« ah ! mon ami, dit le bon rat des champs,

« de tels repas sont pour moi peu touchans ;
« adieu ! mes bois sont un plus sûr asyle :
« j'y vis de peu, mais j'y mange tranquille.

Par COLLIN-HARLEVILLE.

CONTE.

CES jours passés, sans le vouloir,
un pauvre homme se laissa cheoir
tout au beau milieu de la Seine;
puis de crier à perdre haleine :
à l'aide!... au secours ! je me meurs !
Mais on fut sourd à ses clameurs;
personne ne voulut l'entendre.
Alors notre homme, sans esclandre,
sans s'amuser à se laisser mourir,
cahin, caha, regagne le rivage.
De l'autre bord on lui crioit, courage !
Un plaisant qui du bain alors le vit sortir
se sauvant à la nage,
gaillard, l'œil humecté, sur-tout bien nettoyé :
Quoi ! personne, dit-il, n'est venu de la ville
pour te sauver? — Oh ! non, répond notre imbécille,
et morguenne, sans moi, je me serois noyé.

Par M. CAMPENON le jeune.

VERS

Aux premiers jours du printemps.

Tout l'éclat du printemps ne sauroit m'éblouir ;
je vois dans la saison nouvelle
des fleurs dont je ne puis jouir,
et le chant des oiseaux sans cesse me rappelle
un doux et touchant souvenir.
Hélas ! ils sont passés les jours de mon ivresse !
et trop tôt j'ai vu fuir les rapides instans,
où souvent par délicatesse
à l'objet le plus cher on cache ses tourmens.
Trop tard j'ai remarqué le vol léger du temps ;
combien j'en suis punie ! une riante image
et des jeunes amans le séduisant langage,
ne fait plus en mon cœur naître que des regrets !
De la nature aime-t-on les bienfaits
lorsqu'on n'en peut plus faire usage ?
l'aveugle est-il sensible aux charmes d'un beau jour ?
le sourd sent-il le prix d'une douce harmonie ?
Sauvez-vous, nous dit-on, par la philosophie,
et de votre raison appeliez le secour.
Ah ! les froides vertus qu'un sage déïfie,
peuvent-elles jamais nous tenir lieu d'amour ?

Par Madame Sophie de Jaucourt.

COUPLETS

Sur la suppression des costumes religieux, décrétée le 6 avril 1927, sur la motion de TORNÉ, évêque du Centre.

AIR : Philis demande son portrait.

TOMBEZ à la voix de Torné,
bisarre hiéroglyphe,
dont l'orgueil seul avoit orné
l'estomac d'un pontife.
Rochets, soutanes et rabats,
déguisemens fantasques,
il falloit bien vous mettre à bas
puisqu'on défend les masques.

Un moine perdra-t-il le don,
mesdames, de vous plaire,
quand il n'aura plus son cordon
ou bien son scapulaire?
Ah! connoissez mieux frère Roch
et son talent céleste:
qu'importe qu'il perde son froc,
quand sa vertu lui reste?

Et vous, dont les charmans appas
se cachoient sous la toile,
sœur Luce, ne regrettez pas
la guimpe, ni le voile.

Venez d'un costume nouveau
essayer la parure ;
l'Amour vous offre son bandeau,
et Vénus sa ceinture.

Bénissons nos législateurs,
ces fameux philosophes ;
leur décret charme les tailleurs,
et les marchands d'étoffes.
Heureux décret, qui des nonains
au monde rend les charmes,
qui fait la barbe aux capucins,
et qui chausse les carmes !

Par M. Ducroisi.

A Mademoiselle **.

Un jour bien doux, Églé, vient de luire pour moi :
mais je n'en connois que l'aurore ;
tu m'as fait espérer, tu m'as promis ta foi,
et je ne la tiens pas encore !
Dois-je t'en accuser, ou le cruel destin,
armé des serpens de l'envie ?
me faudra-t-il ! hélas ! ne voir que le matin
du jour le plus beau de ma vie ?

Par M. Menard.

A UNE JOLIE FEMME,

En lui envoyant un lièvre.

Ce fameux destructeur de choux
et l'épître qui l'accompagne
paroîtront peu dignes de vous.
Ce n'est là, j'en conviens, qu'un présent de campagne.
Sans doute il eût eu plus de prix,
si, moins fier de son manteau gris,
l'animal, à patte velue,
s'étoit offert à votre vue
sous l'escorte de deux perdrix.
Les perdrix, je le sais, ont un double mérite;
mais, hélas! envain, chaque jour,
l'espoir m'entraîne à leur poursuite:
leur troupe m'aperçoit, se disperse, et m'évite,
comme vous évitez l'Amour.
La reine des forêts refuse de m'entendre,
quand j'implore pour vous le secours de son bras;
tous mes efforts sont vains, il n'en faut rien attendre:
les Déesses ne s'aiment pas.
Vous ne recevrez donc, avec ma dédicace,
que ce matois fort peu rusé,
qui sottement s'est avisé
de venir me braver en face;
sa chûte ne fait grand honneur:
je suis, je l'avoûrai, tout fier de ma conquête.

Mais votre critique s'apprête
railler sans pitié le héros et l'auteur.
Trouvant le don mesquin et l'épître imparfaite,
ous allez, j'en suis sûr, dire d'un ton moqueur...
« Cette chasse est bien d'un poète,
« ces vers là sont bien d'un chasseur. »

Par M. DESPAZÉ.

LES DEUX AVEUGLES.

DEUX *Quinze-vingt* se rencontrèrent;
assez satisfaits de leur gain,
en bons amis, ils décidèrent
d'entrer chez un marchand de vin.
Là, très-bien ils se régalèrent;
puis, sans un sou, mais gais, le soir
nos *Aveugles* se séparèrent,
se disant chacun : au *revoir!*

Par M. G..... D.

LA BASCULE,

AIR : Philis demande son portrait.

Au noir souci l'Amour défend
l'accès de son empire ;
il aime tous les jeux d'enfant,
son bonheur est de rire.
Un jour, dans ces jolis bosquets,
pendant la canicule,
il établit pour ses sujets
le jeu de la bascule.

Sur un pivot fixe au milieu,
gardant même distance,
chaque bras d'un mobile essieu
obéit et balance ;
là, d'après un bill de l'Amour,
docile à la cédule,
chaque couple vient à son tour
jouer à la bascule.

Chacun se donnant comme il faut
une secousse prompte,
tantôt en bas, tantôt en haut,
on descend, on remonte ;
et dans l'empire des amours,
le propos qui circule,

c'est : ah ! que ne peut-on toujours
jouer à la bascule !

Vint une prude à l'air décent,
ayant fort grande envie
d'essayer ce jeu séduisant
avec sa modestie ;
mais on y rit de son maintien ;
il étoit ridicule :
prude au grand jour ne sait pas bien
jouer à la bascule.

Un lourd Crésus veut enlever
la beauté jeune et fraîche ;
mais quand il faut se relever,
sa masse l'en empêche.
Laïs fait payer à Mondor
sa sottise crédule ;
il ne peut, qu'en la couvrant d'or,
jouer à la bascule.

Certain barbon s'y vient asseoir,
avec jeune friponne,
en voulant le faire mouvoir,
elle le désarçonne :
il tombe, et l'écuyer perclus,
sans bruit se dissimule :
quand on est vieux, on ne doit plus
jouer à la bascule.

Par M. La Chabeaussière.

LE SERMON,

CONTE.

Le jeune Ormond brûloit pour Isabelle,
et, dit l'histoire, en étoit bien reçu ;
à ses desirs la trouvant trop rebelle,
de la dompter le projet est conçu,
et le roman n'est qu'à peine tissu
qu'il veut déja conclure avec sa belle.
Il eut bien tort : rester sur le desir,
voir la pudeur combattre la tendresse;
ces doux oublis que l'on pourroit saisir,
les respecter dans sa jeune maîtresse :
je m'y connois, c'est là le vrai plaisir.
Mais en amour, comme au champ de la gloire,
qui dit françois dit un enfant gâté.
Notre étourdi, moins tendre qu'emporté,
ne veut que vaincre, et brusquant la victoire,
dans son amante éveille la fierté.
Il échoua : le trop de confiance
presque toujours nuit à la volupté.
Triste, confus, voyant son imprudence,
il veut trop tard excuser son ardeur :
que peut-il dire, hélas ! pour sa défense ?
par un succès on calme la pudeur :
mais un échec fut toujours une offense.
Pleurs de couler : pleurs et soupirs perdus.

Dans son boudoir, aussitôt on s'enferme;
sans être ouverts les billets sont rendus;
un mois, deux même Isabelle tient ferme.
Un soir enfin, le malheureux Ormond
par un des gens est instruit qu'Isabelle
le lendemain doit se rendre au sermon.
Mon homme y court, se glisse à côté d'elle,
tremble, palpite; est presque au désespoir
de ce qu'on semble ignorer sa présence;
mais on l'a vu, car on craint de le voir.
Or, messieurs, chut! notre orateur commence.

« Vous ne serez jamais de bons chrétiens,
« si votre cœur ne pardonne l'offense;
« chapitre trois, Saint-Paul aux Corinthiens. »
A ce début, la belle est toute oreille.
Paul a raison; il parloit à merveille:
perdre à la fois son amant et le ciel,
c'est annoncer par trop de mal-adresse;
et pour montrer qu'on a l'ame sans fiel,
on fixe Ormond d'un œil plein de tendresse.

Au premier point: « On peut mourir demain,
« dans le tombeau faut-il porter sa haîne?
« ah! pour s'aimer, Dieu fit le genre humain. »
La belle alors, que son bon cœur entraîne,
se reprochant sa conduite hautaine,
regarde Ormond, et lui serre la main.

« Il est encore un plus sacré devoir:

« rendez le bien en place de l'offense;
« à ce prix seul, Dieu vous laisse un espoir. »
La belle alors révoquant la défense :
» Mon cher Ormond, je vous attens ce soir. »

Par M. L. ROCHEMONT.

ÉPIGRAMME.

QU'EN son faux zèle une prude est amère !
damner le monde est un plaisir d'élus !
mais le sauveur à la femme adultère
dit sans courroux : allez, ne péchez plus.
Telle est du ciel la sublime indulgence :
il plaint l'erreur, il pardonne l'offense,
ne s'arme point et du fer et du feu.
La pécheresse eut sa grâce accordée :
mais supposez à la place de Dieu
prude ou docteur, elle étoit lapidée.

MARCHE MILITAIRE.

La trompette appelle aux alarmes ;
ses sons excitent la valeur ;
jeunes amans, c'est de nos armes
que dépendra notre bonheur.
Le jour qui suit une victoire,
est encore un plus heureux jour :
l'Amour récompense la gloire,
et la gloire embellit l'Amour.

Souvent l'amant le plus fidelle
déplaît aux yeux qui l'ont charmé ;
pour un vainqueur, point de cruelle ;
celui qu'on admire est aimé.
Aux belles, un héros fait croire
qu'il doit les soumettre à son tour ;
et la beauté cède à la gloire
ce qu'elle dispute à l'Amour.

Amour, honneurs, dieux de nos ames,
décidez seuls de notre sort ;
à des cœurs brûlés de vos flammes
donnez le triomphe ou la mort.
Périssons dignes de mémoire,
ou qu'on dise à notre retour :
l'Amour a tout fait pour la gloire,
la gloire obtient tout de l'Amour.

Par M. DE FLORIAN.

LE CAFÉ DU DIABLE.

Hoc nobis pilea donent. PERS. sat. I.

« PLAÇONS-NOUS, mes amis, autour de cette table.
« Je vais vous faire part d'un projet exécrable,
« et comme il nous le faut : vous le savez vraiment,
« plus il peut être affreux, et plus il est charmant. »

A ce malin début, la troupe intéressée,
en cercle spacieux s'est assise et pressée ;
et coude sur la table, œil fixe, cou tendu,
chacun brûle déja d'avoir tout entendu.
Flatté de commander l'espoir et le silence,
et d'un sourir léger peignant son insolence,
l'orateur... — Un moment! quel est cet orateur?
nommez-le. — Ah! pardonnez, impatient lecteur!
pour pouvoir le nommer, il faudroit le connoître;
mais d'après ses discours jugez ce qu'il doit être.
Moi, tout ce que je puis, c'est de dire en quels lieux,
en quel temps, et comment il s'offrit à mes yeux.

Du sein tumultueux des vastes Tuileries,
je voulois dans le Cours porter mes rêveries,
quand mes pas détournés allèrent aboutir
près d'un antre où la foule accouroit s'engloutir.
L'on me pousse; je cède et je me précipite:
je me crois descendu sur les bords du Cocyte.
De trois flambeaux gluants les funèbres lueurs,

laissent à peine voir vingt groupes de buveurs :
le kirsvaser, le punch, et le cidre, et la bière,
se versent à grands flots, s'avalent à plein verre.
On renverse des bancs, des flacons sont brisés;
on se parle, on répond par des propos croisés;
on chante, on jure, on rit, et cette tabagie,
de l'enfer, en gala, représente l'orgie.
Tout-à-coup, un guichet s'entr'ouvre dans le mur.
J'y cours; j'erre long-temps dans ce passage obscur;
et j'arrive au sallon, où nous allons reprendre
la suite du début que je viens de vous rendre.

« Combien, dit l'orateur, nos françois sont déchus !
« ils vont, en s'éclairant, au comble des abus;
« chacun a désormais la fureur d'être libre;
« l'on cherche entre les rangs un bisarre équilibre;
« l'on veut enfin qu'en droits les mortels soient égaux :
« mais il faut appliquer un remède à nos maux. »

—« Ces maux ! ils sont affreux ! interrompt un pontife.
« jusques sur le clergé le démon tend sa griffe;
« cadet d'une maison, dont tout vante l'éclat,
« je sus me résigner à n'être qu'un prélat.
« Jeune, j'eus à la cour plus d'une pénitente;
« ma ferveur me valut cent mille écus de rente;
« et l'on veut que je vive avec dix mille francs !
« Mais, sans luxe, peut-on mortifier ses sens ?
« faut-il congédier mon cuisinier, mon suisse ?
« faut-il quitter, sur-tout, la douce cantatrice
« que je viens de loger, loin des profanes yeux,

« dans

« dans un palais, rival du palais des Dervieux?

« Bon! s'écrie un jeune homme, à l'énorme cravate,
« à l'amour du public vous rendrez cette ingrate.
« La ravir, c'est pécher contre tout Israël;
« mais passons! je suis né pour être colonel;
« je conduis un wisky mieux que personne en France;
« tout Paris rend hommage à mon goût pour la danse;
« j'égale de Vestris le brillant, le fini;
« je chante italien comme Viganoni.
« Eh bien, malgré cela, pour entrer en service,
« il me faut tristement apprendre l'exercice;
« il me faut obéir à de vieux officiers,
« qui n'ont jamais connu la cour, ni les foyers!

« Moi, dit un autre armé d'une double lunette,
« moi, qui suis, je m'en flatte, une assez bonne tête,
« quoiqu'on n'ait jamais pû m'apprendre le latin,
« d'être un jour magistrat je me croyois certain.
« J'eus même du mortier l'honorable espérance;
« et mon père, en bel or, en compta la finance.
« Mais vainement, pour moi, le temps est révolu;
« pour juger à présent, il faut qu'on soit élu.
« Élu par des bourgeois! quel absurde caprice!
« plus de vénalité, par tant plus de justice! »

Un homme long, droit, sec, au teint noir, bilieux,
se lève, en promenant des regards furieux.
« Depuis long-temps, dit-il, j'écoute vos antiennes:
« mais, morbleu, vos raisons n'égalent pas les miennes:
« pour quinze mille écus je m'étois fait marquis,

« et l'on vient m'enlever un droit si bien acquis !
« Que m'importe qu'un oncle, en Nestor de la ferme,
« à cent ans d'avarice ait enfin mis un terme,
« si moi, traitant fameux, enrichi de son bien,
« je suis encor réduit au rang de citoyen ?
« si malgré tout mon or, je ne me vois en somme,
« que ce qu'est désormais le plus plat honnête homme ? »

Toute la troupe alors veut parler à-la-fois ;
mais l'auteur du projet élève encor la voix.
—« Mes chers amis, dit-il, les plaintes, les menaces,
« ne peuvent adoucir nos communes disgraces.
« A quoi bon des discours qui se perdent dans l'air ?
« Tout nos pas jusqu'ici sont de vrais pas de clerc ;
« et du vain Cazalès la facile éloquence,
« et du fougueux Maury la bavarde impudence,
« prouvent, malgré leur art et nos prétentions,
« quel danger naît toujours du choc des passions.
« Que nous servent encor tant d'écrits faméliques,
« qui du palais-royal infestent les portiques,
« et chaque jour en tas s'en vont chez l'épicier,
« accompagner les vers du pauvre Pelletier ?
« car, parmi nos goujats, ces messieurs les apôtres,
« dans leur triste gaîté, sont plus plats que les autres.
« Et le prêtre félon, dans sa rage affermi,
« vil flagorneur du roi, dont il se dit l'ami ;
» et de Paris bonai la piteuse gazette,
« et Burke en paladin, et Bergasse en prophète ;
« et ce grand Rivarol, génie à calembourgs,
« lui qu'on ne lit jamais et qu'on cite toujours,

« tout, enfin, nous expose aux publiques risées.
« Mais il est cependant des vengeances aisées ;
« et les voici : d'abord il faut par nos caquets
« gagner habilement le peuple des laquais,
« et de tous les flatteurs la tourbe parasite,
« gens sur nos cuisiniers fondant notre mérite.
« Puis, célébrons en chœur ces siècles tant vantés,
« ces siècles de justice et de prospérité,
« où les dieux des françois, sans erreur, sans foiblesse,
« ne comptoient dans l'État que la seule noblesse ;
« où, voyant des grands noms l'orgueil idolâtré,
« l'homme ne se crut rien s'il n'étoit point titré.
« Souvent d'un noble époux l'épouse négligée,
« fut dans son antichambre avilie et vengée,
« j'en conviens : mais ses fils, grace à leurs parchemins,
« pour atteindre aux honneurs trouvoient mille chemins.
« Il est bien vrai qu'alors les disciples d'Ignace,
« ensanglantoient l'état pour l'amour de la grace,
« et chassant, dans l'excès de leur zèle divin,
« loin des toits paternels les enfans de Calvin,
« les forçoient d'abhorrer une ingrate patrie,
« et d'aller aux germains porter notre industrie.
« Il est vrai qu'irrités des hauteurs de Louis,
« Eugène et Marlborourg désoloient mon pays ;
« que la guerre, le froid et l'horrible famine,
« sembloient d'un peuple entier conspirer la ruine ;
« que ce peuple, accablé d'impôts et de tourmens,
« disputoit un brin d'herbe aux animaux des champs :

« mais la France eut au moins de nobles représailles ;
« car, pour la rendre heureuse, on dansoit à Versailles.
« Après ces jours d'éclat, de plus beaux jours encor
« ont ramené chez nous les mœurs de l'âge d'or :
« la gaîté, les plaisirs, la bruyante licence,
« du facile Philippe illustrent la régence.
« Quel immortel honneur ce prince a mérité,
« quand de Jupiter même émule en volupté,
« faisant craindre ses rapts aux plus chastes familles,
« il redoubloit d'ardeurs dans les bras de ses filles !
« Aussi Berry, Valois, dans leurs écarts charmans,
« le donnoient pour modèle à leurs nombreux amans.
« D'autres temps, d'autres soins : une adroite éminence,
« pour régner sur Louis prolongea son enfance,
« et depuis, par un art doublement corrupteur,
« lui choisit sa maîtresse, avec son directeur.
« Le succès fut complet : sous un si digne maître,
« le monarque parut tout ce qu'il devoit être :
« Pompadour et Choiseul, tour-à-tour l'assiégeant,
« surpassèrent bientôt et Poppée et Séjan.
« Quel homme que Choiseul ! la vieille bourgeoisie,
« en racontant ses faits, sans cesse, s'extasie.
« Comme on cite son air plein de légéreté,
« ses accès de hauteur, sa froide dureté ;
« les gens qu'il exiloit sur des plages lointaines;
« les chevaux, qu'en courant il crevoit par centaines;
« l'art de ses espions, son talent d'intriguer,
« et l'or, qu'à Chanteloup il daignoit prodiguer!
« On pourroit ajouter vingt batailles perdues,
« nos colons rejetés et leurs villes vendues

« quand vers la Toison d'or, servant son noble élan,
« tout le Mississipi fut le prix d'un ruban.
« Songeons, sur-tout, songeons qu'en cette longue
crise,
« plus la France souffrit, plus elle fut soumise;
« et l'intrigue et l'audace y trouvoient leur butin;
« la jeune du Barry, par son goût libertin,
« réchauffant de Louis l'ame molle et flétrie,
« breveta trois escrocs pour piller la patrie;
« mais trop d'abjection ne se détaille pas.
« Non moins légèrement glissons sur Maurepas:
« puérile vieillard, dont la folle manie,
« dans de fades rébus vit toujours le génie;
« N'osons citer qu'à peine, et Castres et Ségur,
« et Necker si modeste, et Calonne si pur!
« Le reste doit, je crois, pour l'honneur de la France,
« tomber enseveli dans la nuit du silence.
« Peut-on peindre un aveugle et des flatteurs ingrats,
« que l'orgueil a conduits de faux pas en faux pas?
« un soin bien plus utile exige notre adresse.
« Masquons d'un air dévôt l'intérêt qui nous presse;
« que la haine s'enflamme et réponde à nos cris;
« que de sanglans placards troublent tous les esprits;
« tonnons au nom du peuple; et d'un nouveau Sicaire
« achetons, en secret, la plume incendiaire.
« Le monstre, je le sais, stipendié par nous,
« non moins traitre que vil, non moins dur que jaloux,
« contre tous les partis multipliant ses crimes,
« dans ceux qu'il doit servir choisira des victimes:
« mais n'importe! à tout prix il le faut employer;

« il faut, sur-tout, qu'au peuple il semble se lier,
« et qu'organe imposteur d'une plainte éternelle,
« il souille de son nom la cause la plus belle.
« Qu'à Paris en plein jour des hordes de filoux,
« arrachent aux passans et l'or et les bijoux ;
« que le citoyen tremble, et l'étranger frémisse ;
« dans son comptoir oisif que le marchand gémisse ;
« que le riche se cache, et que bientôt sans pain,
« l'artisan reste en proie aux horreurs de la faim ;
« qu'alors de toutes parts nos ardens émissaires,
« prêchent l'assassinat, sur-tout les lois agraires,
« pour que tout bon françois, ami de l'équité,
« puisse craindre et haïr sa folle liberté.
« Tant de maux pour Coblentz vont être des délices !
« notre triomphe est sûr : nous avons pour complices,
« Catherine, François, Victor et Frédéric,
« le génie, et sur-tout, les canons de Brunswick. »

La troupe bat des mains, s'embrasse et se sépare ;
je sors : je vois l'effet de ce conseil barbare.
Paris a retenti d'horribles motions ;
on parle de pillage et de proscriptions.
Mais, envain, les méchans suivent leur marche oblique :
le superbe vaisseau de notre république,
portant un équipage inquiet, égaré,
bravant les noirs complots de l'enfer conjuré,
et vainqueur de cent rois, des vents et des orages,
vogue avec majesté, sur l'océan des âges.

Par M. Castera.

A MADAME **.

Au bal.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

De mon cœur je me défie :
si je dansois avec vous
je serois tenté, Sophie,
de tomber à vos genoux ;
ce n'est point une posture
pour former de jolis pas ;
et je perdrois la mesure
en vous tenant dans mes bras.

Voyez comme elle s'enlève !
c'est le Zéphir au printemps ;
son joli sein qui s'élève,
bat la mesure à deux temps ;
plus légère que les grâces
elle fuit dans les salons ;
tous les cœurs suivent ses traces :
l'Amour est sur ses talons.

Ce Dieu dont elle se raille
la combla de ses bienfaits ;
sa main a moulé sa taille ;
ses doigts ont poli ses traits.
Sophie, un de ses modèles,
aujourd'hui sait le fixer ;

l'Amour déposant ses aîles,
les lui prête pour danser.

Par M. DE CHOISY.

LES LUNETTES FLAMANDES.

UN Belge épais de sens et de structure,
ne sachant panse d'a, franc âne de nature,
voyant son avocat, les bésicles au nez,
de parchemins poudreux, de bouquins surannés,
faire à son aise une longue lecture.
Que ces verres (dit-il) son bien imaginés!
on déchiffre, on sait tout à leur aide, sans doute?
ô l'heureux talisman! j'en aurai, quoi qu'il coute;
et de ce pas il court chez le marchand
y faire cette utile emplette:
il en met une paire, et puis deux, et puis cent,
et n'en a pas la visière plus nette;
tant qu'à la fin, du vendeur complaisant
ayant épuisé les tablettes,
celui-ci l'interpelle: « A propos, Jean Cornu,
« savez-vous lire? » — Oh! non, (reprit l'homme ingénu;)
« la preuve en est, qu'ici je suis venu,
« pour cet objet acheter des lunettes.

Par M. l'abbé DOURNEAU.

LES LARMES,

ODE.

DOUCE larme, que la nature
distille sur les maux du cœur,
pour cicatriser la blessure
de la souffrance et du malheur ;
si la douleur perce notre ame,
si nous perdons des amis chers,
ta goutte pure est un dictame,
remède à nos chagrins amers.

L'aimable Pitié qui demeure
à la source où tu prends ton cours,
imprime un charme à l'œil qui pleure,
plus touchant que tous les discours.
Ce magique et douloureux charme
console, afflige tour-à-tour :
tout céde au pouvoir d'une larme,
l'orgueil, et la haine, et l'amour

De ta grotte mélancolique,
tendre fille de la Pitié,
tu viens, à sa voix sympathique,
couler au sein de l'amitié.
Le plaisir lui-même t'enfante ;
tu nais dans ses yeux attendris ;

et tu rends sa langueur touchante
plus séduisante que les ris.

Jamais le pinceau du poète
rendra-t-il le pouvoir des pleurs?
ah ! leur éloquence muette
de l'art efface les couleurs.
CHABANON, toi que je regrette,
ma muse envain veut t'honorer :
je sens la perte que j'ai faite,
et je ne sais que la pleurer.

Qui sut, d'un culte plus fidèle,
honorer les talens divers ?
Vertus, dont il fut le modèle,
où vous trouver, quand je le perds?
Hélas! il ne peut plus m'entendre ;
à qui dirai-je ma douleur?
reçois mes larmes sur ta cendre,
toi qui les reçus dans ton cœur.

Tu meurs ! ta lyre suspendue
aux rameaux de ce noir cyprès,
triste, muette, et détendue,
du Pinde atteste les regrets.
Ami sincère, auteur modeste,
tes talens, tes mœurs, tes vertus,
te sauvent d'un oubli funeste :
ton nom vivra... mais tu n'es plus!

Par M. DE SAINT-ANGE.

LES DEUX RATS,

Fable imitée D'HORACE (1).

CERTAIN rat de campagne, en son modeste gîte,
de certain rat de ville eut un jour la visite;
ils étaient vieux amis; quel plaisir de se voir!
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
régaler l'étranger; il vivoit de ménage,
mais donnoit de bon cœur, comme on donne au village;
il offre à son ami tout ce qu'il a de mieux,
des pois, des raisins secs, et du lard un peu vieux
lui choisit les morceaux. Le citadin à table
tranche du dédaigneux, trouve tout détestable :
quel plaisir trouvez-vous à rester tristement
dans un trou de campagne enterré tout vivant?
Croyez-moi, laissez-là ce misérable asile;
venez voir de quel air nous vivons à la ville;
hélas! nous ne faisons que passer ici bas;
les rats, petits et grands, marchent tous au trépas.
Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
doit être de jouir d'une si courte vie,

(1) On peut comparer à cette imitation, la traduction du même morceau, par M. Collin-Harleville, p. 129. Amis et rivaux, ces deux écrivains si connus par de brillans succès, se sont amusés à traduire en concurrence la fable d'Horace. (Note de l'Editeur.)

d'y chercher le plaisir : qui s'en passe est bien fou.
L'autre persuadé saute hors de son trou ;
vers la ville à l'instant il trottent côte-à-côte ;
ils arrivent de nuit ; la muraille étoit haute ;
la porte étoit fermée; heureusement nos gens
entrent sans être vus, sous le seuil se glissans.
Dans un riche logis nos voyageurs descendent ;
à la salle à manger sur-le-champ ils se rendent :
sur un buffet ouvert, trente plats desservis
du souper de la veille étaloient les débris.
Le rat de ville fait les honneurs avec grace,
introduit l'étranger, l'invite à prendre place,
et puis pour le servir sur le buffet trottant,
apporte chaque mets qu'il goutte en l'apportant.
Le campagnard charmé de sa nouvelle aisance,
ne songeoit qu'au plaisir et qu'à faire bombance,
quand le bruit d'une porte épouvante nos rats :
ils étoient au buffet ; ils se jettent en bas,
courent, mourant de peur; tout autour de la salle,
pas un trou.... de vingt chats une bande infernale
par de longs miaulemens redouble leur effroi.
—Oh ! oh! ce n'est pas-là ce qu'il me faut, à moi,
dit le rat campagnard; ma triste solitude
me garantit du bruit et de l'inquiétude ;
là, je n'ai rien à craindre ; et si j'y mange peu,
j'y mange en paix du moins, et j'y retourne; adieu!

Par M. ANDRIEUX.

L'ANGLOIS A MONTREUIL,

TRACUCTION LITTÉRALE

D'un chapitre du Voyage sentimental, *de Sternes.*

QUAND tout est prêt, qu'avec l'hôtesse ou l'hôte
on a compté, débattu, mais sans faute
payé le tout; alors, si par malheur
ce long débat n'a donné de l'humeur,
lors, dis-je, avant de monter en voiture,
il reste encore une affaire à conclure;
et c'est avec la foule de cliens,
par le vulgaire appelés mendians,
qui de l'auberge environnent la porte.
Quelqu'un diroit : le diable les emporte!
Mais faire faire un tel voyage, hélas!
à pauvres gens déja foibles et las;
en vérité cela n'est pas possible.
Moi, je conseille au voyageur sensible
d'avoir plutôt quelques sous dans sa main.
Puis, que sait-on? cela peut en chemin
porter bonheur. Et que l'on ne calcule
en cette affaire avec trop de scrupule;
ce peu de sous qu'ainsi vous donnerez,
croyez qu'ailleurs ils sont enregistrés.
Et quant à moi, je donne peu de chose,

je l'avoûrai, j'en dirois bien la cause;
j'ai par malheur peu de chose à donner;
et si j'en parle, il faut me pardonner.
De ce don-ci j'ai tenu note exacte,
parce qu'en France il fut mon premier acte
de charité : puis tel détail ici,
comme il m'a plu, pourra vous plaire aussi.

Quand j'aperçois la foule qui m'assiége:
« vous voilà bien du monde, m'écriai-je,
« quand pour tout bien, moi, je n'ai que huit sous »
et dans ma main je les leur montre à tous.
A ces mots, part, sans que plus long j'en dise,
un pauvre diable en lambeaux, sans chemise,
qui renonçoit à ses prétentions,
et sembloit dire : « il faut que nous laissions
« ces huit sous là de préférence aux femmes. »
Tout un parterre, en criant place aux dames,
pour le beau sexe eut inspiré moitié
moins d'intérêt et de tendre pitié.
« O juste ciel! as-tu dans ta sagesse,
« me dis-je alors, voulu que politesse
« si mal à l'eur avec mendicité,
« en ce pays lui fit société? »
J'offre à cet homme un sou, que je le prie
de recevoir, pour sa galanterie.

J'avois en face un pauvre petit nain,
leste et gaillard, quoi qu'il mourût de faim.
Il met d'abord sous son bras quelque chose,

qui fut jadis un chapeau, je suppose.
Puis de sa poche il tire, en souriant,
sa tabatière, et d'abord l'essuyant,
frappant trois fois, l'ouvre, l'offre à la ronde,
à droite, à gauche, invitant tout le monde.
C'étoit beaucoup. Chacun le refusoit
par modestie : Eh! prenez, leur disoit
le compagnon, qui lors, suivant l'usage
des bonnes gens, détournoit le visage.
Mais il dut voir qu'on avoit à moitié
vidé sa boîte. « Ah! ce seroit pitié,
« me dis-je alors, qu'avec cette ame humaine,
« il n'eût toujours sa tabatière pleine! »
J'y mis deux sous; et pour donner du prix
à ce cadeau, de son tabac je pris.
Simple faveur qui toucha l'ame fière
du petit nain, bien plus que la première.
L'une n'étoit que pure charité,
et l'autre honneur : aussi tout transporté,
mon nain me fit un salut jusqu'à terre.

A vous, brave homme! — Un bon vieux militaire
tend le bras gauche, ayant perdu le droit
en un combat, je ne sais plus l'endroit.
Je n'avois plus que trois sous : une femme,
qui du bon Dieu près de moi se réclame,
sur ce pied seul obtient un sou de moi ;
et je n'eus point d'autre motif, ma foi!
Car entre nous, s'il faut que je le dise,
la dame avoit une hanche démise,

Très-cher monsieur! charitable! — Et je puis
avec un soû prouver que je le suis!
je le donnai. — Milord! s'écrie un autre.
Quel son flatteur! aussi le bon apôtre,
pour son milord, eut le dernier des sous.

Mais quoi! voyez ce que c'est que de nous!
j'avois hélas! dans la chaleur du zèle,
oublié net un de ceux qu'on appelle
pauvres honteux, pour qui nul ne quêtoit,
et qui jamais, tout pauvre qu'il étoit,
n'auroit osé demander pour lui-même.
Seul, à l'écart, si son visage blême
sembloit flétri par l'âge et les malheurs,
il avoit vu, je crois, des jours meilleurs.

A cette vue, alors je me reproche
de n'avoir pas un sou de reste en poche.
Vous en avez, crièrent d'une voix
tous mes esprits soulevés à la fois.
En rougissant, je donne à ce digne homme. . .
combien? — N'importe! En ce moment la somme
ne paroît forte, et j'en ferai l'aveu;
mais dans le temps je crus donner trop peu.
Entre ces points, veux-tu saisir l'espace,
ami lecteur? mets-toi bien à ma place
premièrement; puis alors tu pourrois
la deviner à quelques schellings près.

Il ne restoit, car il faut qu'on finisse,

qu'à dire à tous le bon Dieu vous bénisse!
— Dieu vous bénisse aussi, dirent soudain
le vieux soldat, le pauvre petit nain,
la bonne femme, enfin toute la bande!
« Mon bon monsieur, que le ciel vous le rende, »
dirent-ils tous ! Pour le pauvre honteux,
sans me poursuivre et sans crier comme eux,
du coin de l'œil je l'apperçois qui tire
un vieux mouchoir, s'essuie, et sans mot dire,
s'en va, soupire et lève au ciel les yeux...
Ah ! celui-là remercioit le mieux.

Par M. COLLIN-HARLEVILLE.

LA FAUSSE AGNÈS.

DANS un roman qu'on lui faisoit entendre,
où l'auteur avoit mis tout près du dénouement,
entre l'héroïne et l'amant,
un entretien encor plus long que tendre,
jeune fille écoutoit fort impatiemment.
Mais, lui dit-on, que vous en semble ?
de leur destin n'auriez-vous point pitié?
Ah! dit-elle, ils étoient ensemble ;
ils étoient seuls : combien d'esprit mal employé!

Par M. VIGÉE.

A QUELQU'UN QUI M'A PRIS POUR UN AUTRE OU LES DEUX FRÈRES.

Du ciel je reçus en partage
l'amour des vers et du plaisir:
mon cher cadet, beaucoup plus sage,
eut le talent de s'enrichir.

Je m'avisai (pauvre ressource!)
de prendre pour maître Apollon:
le dieu Mercure est son patron,
et son parnasse est à la bourse.

Mon passe-temps n'est pas le sien;
il écrit... des lettres-de-change:
tout est profit, et moi j'arrange
des vers qui ne rapportent rien.

Doubler sa petite finance
fut le but qu'il se proposa....
Doubler!... misère... il décupla,
et tient la corne d'abondance.

Desir de gloire et de succès
chatouilloit mon ame charmée:
de la gloire que je voulois
je n'ai pas même la fumée.

Il est très-heureux aujourd'hui:
mes infortunes sont complettes;
et tout ce que j'ai plus que lui,
ce sont quelques ans et des dettes.

Par M. Armand J. Charlemagne.

LA DÉCONVENUE DE L'ARMÉE PRUSSIENNE,

GAITÉ PATRIOTIQUE.

AIR : C'est la petite Thérèse.

SAVEZ-VOUS la belle histoire
de ces fameux Prussiens?
Ils marchoient à la victoire
avec les Antrichiens :
au lieu des palmes de gloire,
ils ont cueilli des raisins.

Le raisin donne la f....
quand on le mange sans pain;
pas plus de pain que de gloire,
c'est le sort du Prussien;
il s'en va chantant victoire,
il s'en va criant la faim.

Le grand Frédéric s'échappe
prenant le plus court chemin;
mais Dumourier le ratrappe,
et lui chante ce refrain :
N'allez plus mordre à la grappe
dans la vigne du voisin.

N'ayez peur qu'on m'y ratrappe,
dit le héros Prussien,
je saurai, si j'en réchappe,
dire au brave Autrichien :
va tout seul cueillir la grappe
dans la vigne du voisin.

LES DEUX SOUS.

Deux ou trois fois je me suis enivré,
quatre peut-être, hélas! j'ai si peu de mémoire
disoit un batelier de Loire,
se confessant à son curé!
Amende-toi, reprit maître Livoire,
si tu veux appaiser le céleste courroux.
— J'y songerai, Pasteur; oui, vous pouvez m'en croire;
en attendant acceptez ces deux sous,
pour me recommander à monsieur saint Grégoire.
— Fi, mon garçon! tu te moques de nous;
Vas, garde tes deux sous pour boire.

Par M. l'abbé Dourneau.

VERS

Lu à la Section de Marseille, le 25 août 1792.

Nous étions de nos rois la proie héréditaire;
nos rois nous dévoroient pour prix de notre amour:
les ingrats!... Mais leur âge est passé sans retour;
les rois ont trop vécu, vivons à notre tour:
VIVENT LES PEUPLES DE LA TERRE!

Par M. Drobecq.

LA MONTRE,

CONTE.

Connoissez-vous la signora Zémire?
elle brilloit à Rome l'an passé
par son air fin, son esprit, son sourire,
ses grands yeux noirs, son petit nez troussé,
et *cætera*, car j'aurois trop à dire.
Vous pensez bien qu'elle eut plus d'un vainqueur;
comme à Paris, on la couroit sans cesse:
mais l'or, pour elle étoit la clef du cœur,
et si pourtant la belle étoit princesse.
Or il advint que chez le pape un jour
elle se rend, non pour faire sa cour,
j'ai dit, je crois, qu'elle étoit riche et belle,
non que l'éclat d'une robe nouvelle
dût désoler quelques minois charmans,
mais pour qu'on vît une montre impayable,
cadeau chéri de l'un de ses amans,
chef-d'œuvre où l'art, par un goût incroyable,
fouloit aux pieds l'or et les diamans.
Tout hors de soi, le Saint-Père l'admire;
qui! direz vous : la montre, ou bien Zémire?
Fi donc, messieurs, un Pape a-t-il des yeux?
Vénus, pour lui, jamais fut-elle à craindre?
il sait bénir, de saints peupler les cieux :
mais aimer! non! jugez s'il est à plaindre!

mais revenons à mon conte, et *pres'o'*:
comme on croit voir que la montre in *petto*
lui plaît; on l'offre: — Ah, madame, un obstacle
m'arrête! — Eh! qu'est-ce? — Il faut que l'*ex-voto*
reste au lieu même où s'est fait le miracle!

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

POUR SOPHIE.

QUAND je vois cet aimable enfant
caresser, adorer sa mère,
de cette fille, et tendre et chère,
je voudrois être la maman.

Au récit de quelque malheur,
qui toujours attendrit Sophie,
elle fait palpiter mon cœur,
je voudrois être son amie.

Si je peins son minois charmant,
et son maintien modeste et sage,
je maudis mon sexe, mon âge,
et voudrois être son amant.

Par Madame DE LA FÉR**.

ÉPITRE (*)

D'ANTOINE THOMAS, de l'académie françoise, à ANGE-MARIE EYMAR, (1)

octobre 1782.

TOI, chez qui la raison aux talens est unie,
toi, qui, dans l'âge des erreurs,
échappé de Paris, en rapportas des mœurs,
le goût des arts et du génie ;
qui sais et penser et sentir,
et dont la noble inquiétude,
par un heureux besoin, cherche, au sein de l'étude,
des voluptés sans repentir :
du jour où je te vis paroître,
ton cœur sensible et pur, d'Eymar, vint me charmer;

(*) On doit recueillir avec soin tout ce qui est sorti de la plume de Thomas. Cette épître un peu longue, mais semée de beautés sentimentales et poétiques, n'est pas un des moindres ornemens de ce recueil. Elle nous a été envoyée par le citoyen Ginguené, qui a joint au manuscrit quelques notes que nous croyons devoir conserver. (*Note de l'Editeur.*)

(1) C'est celui qui a été député de Forcalquier à l'Assemblée Constituante, et qui n'y a partagé, comme on le verra plus bas, ni les torts de ce qui étoit alors son ordre, ni ceux qu'on reproche à cette Assemblée.

En 1782, Thomas voyageoit pour sa santé dans le midi

qui peut te voir sans te connoître,
et te connoître sans t'aimer ?
Ta muse facile et légère
qui, sur le luth d'un Troubadour,
en couronne de rose, en habit de bergère,
chanta les Grâces et l'Amour,
par l'amitié seule inspirée,
vient donc aussi dans ce séjour
verser sur nous les fleurs dont sa tête est parée.
Zoë (1) même à ta voix unit ses sons flatteurs;
Zoë, dans des vers séducteurs,
devina l'art de Deshoulière;
comme elle et ses touchantes sœurs
ont deviné, sans art, l'heureux talent de plaire.
Vos luths harmonieux ont retenti pour nous
sous les ombrages de fougère :
j'écoutois des accens si doux.
Félicité trop passagère !

---

de la France. Il étoit à Marseille où la chaleur étoit excessive. Eymar, sans le connoître autrement que de réputation, lui écrivit pour lui offrir une petite maison de campagne auprès de Forcalquier. Thomas accepta l'offre, et s'y rendit avec sa sœur, Barthe et quelques autres personnes. Il y resta six mois ; là naquit l'amitié la plus intime entre deux hommes faits pour s'estimer. Thomas entretint toujours depuis avec son hôte un commerce de lettres qui n'a cessé qu'à sa mort, lorsqu'il s'apprêtoit à retourner chez lui partager une seconde fois ce bonheur domestique et champêtre qu'il a si bien su peindre, et qu'il étoit si digne de goûter.

(1) L'une des sœurs du citoyen Eymar.

je vois avec regret s'écouler les beaux jours
        que j'ai comptés dans cet asile.
Je voudrois qu'appuyé sur sa faulx immobile,
le Temps pût de son vol interrompre le cours.
        Hélas ! le vieillard indocile
        trompe ce desir suborneur :
il fuit, et sur son aîle emporte mon bonheur ;
        mais en quelque lieu qu'il m'entraîne,
quoiqu'il verse en courant la coupe du Lethé
        sur le plaisir et sur la peine,
        jamais (crois-en la vérité)
jamais l'ingrat oubli jusqu'à mon dernier âge
        n'effacera la douce image
        de ce séjour que j'habitai.
C'est ici que j'ai vu les mœurs et la bonté.
Dans ce brillant Paris qu'a connu ta jeunesse,
        dans cette reine des cités,
        une tumultueuse ivresse
        fatigue les cœurs agités.
        L'un sur l'autre précipités,
l'un à l'autre inconnus, le tourbillon qui roule
vous fait tous au hasard circuler dans la foule,
pressés, flottans, criant, ramenés, écartés.
        Là, tout s'oublie et tout s'efface :
sur un sable orageux que disperse le vent,
        l'empreinte d'un tableau mouvant
        laissa-t-elle jamais de trace ?
Ce n'est point là le sol ou croissent les vertus.
Les germes délicats de ces plantes divines,
de souffles opposés sans cesse combattus,

n'y sauroient fixer leurs racines.
La triste personnalité,
sentiment froid et solitaire,
dénaturant le caractère,
fait un vaste désert de la société,
où la douleur de l'homme à l'homme est étrangère.
Là, l'idole est l'amusement;
tout est enthousiasme, et rien n'est sentiment.
Celui que nul malheur ne touche,
veut s'attendrir par vanité.
On amollit sa voix, en parlant de bonté;
le mot de bienfaisance énorgueillit la bouche:
le vice au fond des cœurs laisse la dureté.
O touchante simplicité!
console ici mes yeux et reçois mon hommage:
de l'aimable hospitalité
j'y retrouve l'antique usage,
dans les discours la vérité,
les graces sans frivolité,
le sentiment sans étalage.
Bienfaits, soins généreux, voilà vos passions;
et vous mettez en actions
ce que Paris met en langage.
Les monts Helvétiens, leur inculte âpreté,
d'un peuple antique et fier gardent la liberté.
Et vos montagnes protectrices,
offrant à vos vertus un asile écarté,
ont mis une barrière entre vous et les vices.
J'aime encor, j'aime à voir vos champêtres tableaux.
Dans ce vallon qui m'environne,

sur ces espaces inégaux
qu'épargnent les torrens et la chûte des eaux,
et du laboureur qui moissonne
et du laboureur qui sillonne
j'aime à contempler les travaux.
Mon œil avec plaisir suit les pas des chevaux
qui, comme au temps du bon Homère,
pour secouer l'or du froment,
d'un uniforme mouvement
pressent leur marche circulaire;
de sa richesse prisonnière
dépouillent l'épi frémissant,
et, loin des longs tuyaux de la paille légère,
font jaillir le grain bondissant.
Dans ma rêverie indolente,
quelquefois je m'égare au bord de vos ruisseaux.
Sur le penchant de vos côteaux,
je suis dans ses écarts la chèvre pétulante,
dont la dent affamée insulte aux arbrisseaux;
sous les cris répétés de vos tendres agneaux,
j'entends la montagne bêlante.
Le soir, je vois le bœuf lassé
ralentissant encor son pas lourd et tranquille,
traîner vers son rustique asile
et la charrue oisive et le soc renversé.
J'entends la flûte pastorale
et ses monotones concerts.
Quelquefois dans la nuit, lorsque d'un rayon pâle
la lune blanchit l'univers,
une voix, jeune encore, attendrissant les airs

d'une romance provençale,
retentit sur mon cœur dans ces vallons déserts.
Plaisirs innocens des campagnes,
de ce cœur inquiet vous trompez les désirs.
Souvent pour charmer mes loisirs,
déserteur du vallon, je m'écrie : ô montagnes!
sommets religieux, précipices, torrens,
formidables amas de roches entassées,
vous, dont l'aspect auguste élève mes pensées,
ouvrez-vous à mes pas errans.
Qui peut fixer sur vous des yeux indifférens?
séjour fier et terrible où l'aigle seul habite;
où l'ame avec effroi se recueille et médite;
où les regards ne sont frappés
que de vastes débris, de rocs entre-coupés;
où la brute nature ébaucha ses ouvrages;
sur l'empire de l'homme, empires usurpés
par des solitudes sauvages;
qui n'êtes qu'à demi du chaos échappés;
d'un brouillard sombre enveloppés,
mes pas avec lenteur escaladent vos cîmes;
m'y voilà parvenu : de vos bords escarpés
mon œil en frissonnant plonge dans vos abîmes.
Mon œil suit au hasard vos torrens vagabonds,
tombant par cascade et par bonds,
sur vos roches retentissantes,
et dont les ondes blanchissantes
courent s'ensevelir dans des gouffres sans fonds.
Cher d'Eymar, c'est ici le berceau des orages;
je touche de ma main ces fleuves suspendus,

ces mers errantes de nuages
en rideaux ondoyans dans les airs étendus.
Vois les vents balancer leur humide poussière :
vois sur ces hameaux, sur ces prés,
tour-à-tour rembrunis, tour-à-tour éclairés,
courir en se jouant et l'ombre et la lumière.
De cette sublime hauteur,
mon œil plus fier s'élance et plane avec audace;
là le regard dominateur
rétrécit les objets en dévorant l'espace.
Les immenses forêts semblent des arbrisseaux
qui tapissent au loin une insensible pente;
les timides buissons, une mousse rampante;
le fleuve étroit, roulant ses indigentes eaux,
n'est qu'une ligne qui serpente.
Alors l'imagination,
du séjour des dieux plus voisine,
croit s'éclairer de leur rayon,
les ose interroger sur ce monde en ruine,
sur ces amas confus l'un sur l'autre exhaussés
dont vos climats sont hérissés ;
et, fière de ses erreurs même,
dans de hardis romans tour-à-tour renversés,
se plaît à s'égarer de système en système :
soit que d'un vaste corps immenses ossemens,
ces monts et ces rochers, contre les élémens,
aient du globe fragile affermi la structure;
et que, dès les premiers momens,
la sage et puissante nature
sur un plan éternel traçât les fondemens

de leur altière architecture :
soit que d'antiques tremblemens
à des feux souterrains ouvrant de vastes routes ,
de la terre ébranlée aient fracassé les voûtes ;
que de longs bouleversemens
aient élancé , jeté par masse irrégulière
ces décombres de l'univers,
suspendus en rochers , en abîmes ouverts,
servant à cent peuples divers
et de rempart et de barrière :
soit que je pense, avec Buffon ,
que le vieil océan fut le berceau du monde ,
que ce globe, long-temps enseveli sous l'onde,
dormit dans l'abîme profond.
Peut-être dans un cours de siècles innombrables ,
sous la voûte des vastes flots ,
le temps formant de longs dépôts
avec le limon et les sables,
entassa les débris des habitans des eaux.
Par les divers courans les ondes entraînées,
dans le fond des mers sillonnées
creusèrent d'humides vallons ,
bâtirent par degrés l'édifice des monts,
leurs angles sinueux, leurs couches inclinées ;
et quand le long séjour des mers,
si j'en crois les Plines modernes,
eut du globe tremblant affaissé les cavernes,
soudain tombant, roulant dans ces gouffres ouverts,
l'océan descendit, les ondes s'abaissèrent ;
alors du sein des flots tout-à-coup s'élancèrent

ces monts, jeunes encor, ces monts dont la hauteur
et les cîmes majestueuses,
des climats du Tartare au brûlant Équateur
serpentent sur le globe en chaînes tortueuses.
Que ces objets sont grands ! mais l'esprit étonné
aspire envain à les connoître ;
dans un court horizon notre œil emprisonné
sait-il comment rien a pu naître ?
La nature est trop vaste, et l'homme est trop borné :
un jour est sa durée, un point est son espace.
Dans les longs siecles qu'elle embrasse,
voilant de ses secrets l'auguste majesté,
le plan de la nature échappe à notre audace :
elle se cache au sein de son immensité.
Tout naît, tout vit, tout meurt, tout s'engloutit en elle :
toujours immuable et nouvelle,
souveraine à la fois de l'espace et du temps,
dans l'amas des mondes flottans,
elle déploye envain sa pompe solemnelle.
Qui peut la deviner ? sa puissance immortelle
qui façonne les élémens,
poursuit avec lenteur ses vastes mouvemens :
sa marche simple est éternelle,
et les siècles sont ses momens.
Mais nous, acteurs d'un jour sur cette scène immense,
dont le rôle finit aussitôt qu'il commence,
compagnons passagers de tant d'êtres divers,
nous, dont la rapide existence
à peine a le loisir d'entrevoir l'univers,
qui, dans cet océan des siècles et des mondes,

flottans au hasard, y naissons
comme ces bulles vagabondes
qu'un souffle du moment élève sur les ondes,
et comme elles disparoissons;
croyons-nous donc que la nature,
pour juger ses vastes desseins,
ait remis dans nos foibles mains
et sa balance et sa mesure?
Que dirions-nous si la fourmi,
qui vers sa cité souterraine
par une sentier étroit roule un grain qu'elle traîne,
et rampe avec effort d'un pas mal affermi,
un jour au bord du Nil, des vastes pyramides
vouloit mesurer la hauteur,
vouloit de ses regards follement intrépides
percer jusqu'au dessein de leur antique auteur?
Le peuple des fourmis se succède sans cesse;
il naît, meurt, et renaît, meurt encor: leur vieillesse
se compose de deux instans;
un peu d'eau les inonde, un souffle les écrase:
la pyramide reste, et voit rouler les temps,
comme un monde éternel affermi sur sa base.
L'homme est né pour agir, bien plus que pour penser;
séduit par l'instinct de connoître,
toujours hors de lui-même il cherche à s'élancer,
et méconnoît ce qu'il doit être.
Son sort est d'être époux, père, ami, citoyen,
et du bonheur d'autrui de composer le sien:
trop heureux, si, content sous le toit de ses pères,
aux vœux de la nature il a borné ses vœux,

et si, de sa présence enrichissant ses terres,
il livre au soc industrieux
ses campagnes héréditaires !
Quand le soir le ramène au sein de ses foyers,
son épouse lui tend une main caressante;
de ses nombreux enfans la troupe bondissante
court se suspendre à ses baisers.
Errant sous les berceaux de Vertumne et de Flore,
où sa jeune postérité
croît et s'élève à son côté,
son œil tour-à-tour voit éclore
ou les tendres boutons des arbrisseaux naissans,
ou d'un fils au berceau la pensée et les sens;
sa main soutient les pas de ses fils chancelans.
A travers ses enclos fertiles,
sa main par des appuis soutient les bras débiles
des arbres jeunes et tremblans.
Je le vois de la sève arrêtant les caprices,
dans tous ses rejettons nouveaux
de l'arbre émonder les rameaux,
et du timide enfant les erreurs et les vices;
bannir des jeunes blés les importuns chardons
et les herbes usurpatrices,
qui viennent de Cérès empoisonner les dons;
loin de ses tendres nourrissons,
du mensonge et des artifices
bannir les dangereux poissons :
il cultive à la fois ses fils et ses moissons.
Oh ! quel plus doux emploi pour l'homme et pour le sage !

ces biens de l'âge d'or nous retracent l'image.
De la nature ayons les mœurs,
nous réaliserons ces chimères aimables :
oui, l'âge d'or est dans nos cœurs
bien plus encor que dans les fables.
Jadis, lorsqu'un affreux traité
des biens assigna le partage,
le riche usurpateur a dit : or, dignité,
plaisir, tout est à moi ; soleil, pour mon usage,
fertilise la terre et jaunis les moissons ;
homme, sois mon esclave, et creuse mes sillons;
grossis par tes travaux ma tranquille opulence,
je veux que ton activité
en tribut à mon indolence
pour chaque instant qui fuit offre une volupté,
pour le suivant, une espérance;
ton patrimoine est l'indigence ;
tes bras sont mes trésors; mes lois, ta volonté.
Ah ! depuis ce moment, je vous vois d'âge en âge,
mortels indigens et proscrits,
tels que des malheureux échappés du naufrage,
couchés hélas ! sur des débris
que vous dispute encor l'orage ;
portant autour de vous des yeux épouvantés
sur ce globe avare et sauvage,
où rien, rien n'est à vous que vos calamités;
mouiller de vos pleurs ce rivage,
ce désert de la vie où vous êtes jetés.
Le sage sait au moins séparer votre injure,
réparer le crime des lois;
sa sensibilité vous a rendu vos droits,

et, magistrat de la nature,
il supplée aux vertus des rois.
Il pense que cet or qu'il épanche en largesses,
n'est qu'un dépôt sacré que le ciel lui commit;
que le luxe est un crime où le pauvre gémit;
que c'est aux bienfaits seuls d'absoudre les richesses.
De ses concitoyens protecteur généreux,
il sera prêt, s'il faut, à s'immoler pour eux,
à les sauver par son courage.
Ce noble mépris du danger,
cher d'Eymar, tes vertus et ce portrait d'un sage
n'offrent point à ses yeux un roman étranger.
Rappelle à ton ame attendrie,
rappelle ces momens de tristesse et de deuil
où la contagion menaçant ta patrie,
de tous ses habitans entr'ouvrit le cercueil.
Dans vos murs désolés déja la mort errante
de son haleine dévorante
infectoit l'air autour de vous;
frappoit la fille au sein de la mère expirante,
et ravissoit le jeune époux
à l'épouse jeune et tremblante.
L'Hymenée en pleurant éteignoit son flambeau;
Le frère gémissoit sur la cendre d'un frère;
et les orphelins au berceau
par des cris innocens redemandoient leur père.
Malheur à qui portoit un secours salutaire!
en osant la combattre, on respiroit la mort.
Une terreur involontaire
joignoit au mal réel un mal imaginaire,

et de la pitié même étouffoit le remord.

Sur-tout de l'affreuse indigence
quel soin compâtissant adoucira les maux ?
dans son lit de douleur, sous ses tristes lambeaux,
condamnée à périr, elle éprouvoit d'avance
la solitude des tombeaux.

C'est dans ce désastre terrible
que ton père à jamais signalant sa vertu,
déploya la grandeur d'un citoyen sensible
au milieu d'un peuple abattu (1).
De Belzuns, dans Marseille, il imita l'exemple;
qu'avec plaisir je le contemple
seul, dans ce fléau destructeur
offrant un visage intrépide,
tel qu'un ange consolateur,
rassurer la foule timide,
servir de modèle et de guide,
et hâter des secours la barbare lenteur!
Mon œil respectueux le suit sous la chaumière
des plus humbles infortunés :
ils ont levé sur lui leur mourante paupière,
et ces mortels abandonnés
s'étonnent de renaître à la douce lumière.
Mais quelle épreuve encor pour son humanité!

---

(1) L'épidémie que l'auteur rappelle ici, régnoit à Forcalquier en 1770. Le père d'Ange Marie Eymar étoit alors Maire de cette ville. Thomas, ayant appris dans le pays la manière dont il s'étoit conduit dans cette circonstance, en fut touché, et saisit avec plaisir l'occasion de rendre un hommage à ce citoyen respectable.

ici, sous un toit infecté
d'un cadavre vivant déja la mort s'exhale ;
le plus vil citoyen recule épouvanté;
même à prix d'or sollicité,
le mendiant redoute une vapeur fatale ;
et l'or à ses yeux présenté,
l'or n'en peut arracher une pitié vénale.
Prière, efforts sont superflus;
le plus infortuné veut vivre un jour plus.
Seul, de ce corps livide et pâle
ton père ose approcher et porte des secours;
son devoir à ses yeux est plus cher que sa vie :
que l'infortune soit servie,
il consent à ce prix de hasarder ses jours.
On vante le guerrier dont le jeune courage
brave la mort dans les combats :
ah ! sa valeur souvent n'est que l'instinct de l'âge;
pour l'éviter lui-même, il donne le trépas.
D'impérieux regards attachés sur ses pas,
ce brillant appareil, ces pompes des batailles,
l'espoir d'intéresser Versailles,
le tumulte des sens, tout affermit son cœur
contre les dangers qu'il affronte;
en courant à la gloire, il fuit le déshonneur,
et son courage même est celui de la honte.
Mais sans intérêt, sans témoins,
s'imposer le devoir sublime
de rendre aux malheureux les plus pénibles soins,
lorsque le bienfaiteur peut devenir victime;
tandis qu'autour de soi tout tremble et tout pâlit ;

sans cette impétueuse ivresse
qui cache les dangers ou qui les embellit;
sans la soif du renom, cette illustre foiblesse,
par qui l'ame du moins s'élève et s'ennoblit,
de la contagion environner le lit,
braver six mois entiers une crainte importune;
affronter nuit et jour des trépas renaissans;
faire pour des mortels obscurs et languissans,
ce que fait pour les rois l'espoir de la fortune:
ah! des peuples reconnoissans
une vertu si peu commune
jadis eût mérité l'encens.
Que la gloire à jamais réserve
et son plus beau triomphe, et l'éclat qui la suit,
pour le courage qui conserve,
non le courage qui détruit.
Ta mère cependant de ce fléau frappée,
à peine au péril échappée,
ta mère... (ah! que ce nom est doux à prononcer!)
la mienne, hélas! ne peut m'entendre(1);
réduit à pleurer sur sa cendre
non, je ne pourrai plus la voir ni l'embrasser.
Toi, tu jouis d'un nom, d'un sentiment si tendre,
les seuls qu'on ne peut remplacer;
si je les ai perdus, j'aime à les retracer.
Illusion vaine et trop chere!
plus heureux fils, oh! de ta mère

(1) La mere de Thomas mourut pendant son séjour dans cette maison de campagne.

si j'osois à tes yeux dessiner le portrait,
mon crayon d'abord traceroit
et son active intelligence,
et cet esprit orné dont le piquant attrait,
sous une aimable négligence,
laisse de sa finesse échapper le secret.
Je montrerois un caractère
indulgent avec grace, avec douceur austère;
qui, dans tous ses devoirs, a mis sa volupté;
qui, jeune, dédaignant une vaine beauté,
se fit de ses vertus un nouvel art de plaire,
dont la religion est sur-tout la bonté.
Malgré la loi trop rigoureuse
qui, dans la fleur de l'âge, a flétri sa santé,
je l'offrirois encore à ton œil enchanté,
portant dans un corps foible une ame vigoureuse;
chez une foule malheureuse,
d'un époux cher et respecté
secondant la main généreuse :
elle eût donné l'exemple, elle osa l'imiter.
Ah ! sans doute un bonheur suprême
est d'admirer l'époux qu'on aime,
et de n'avoir à redouter
que l'excès de ses vertus même.
De ces nobles trésors s'empressant d'hériter,
tes sœurs, au matin de leur âge,
tes sœurs, que s'enivroient l'amour et l'amitié,
sous les yeux maternels fesoient l'apprentissage
de l'active et douce pitié.
Leurs mains, foibles encore, et déja bienfaisantes,

s'essayoient aux vertus, consoloient la douleur;
et les yeux des Grâces naissantes,
par des larmes compâtissantes,
sembloient charmer jusqu'au malheur.
Mais toi, quand leur beauté, dans sa touchante aurore,
de l'attrait des vertus s'embellissoit encore,
jeune, que faisois-tu dans les murs de Paris (1)?
d'un peuple, gémissant sous des fléaux sinistres,
au pied du trône et des ministres,
tu faisois retentir les cris.
Ta voix franchissoit les barrières
de ces palais où le pouvoir,
inaccessible à nos prières,
s'emprisonne pour ne point voir
l'aspect accusateur des humaines misères
et les tableaux du désespoir.
Ton éloquente voix, ton ame noble et pure
sut ranimer ces cœurs flétris,
que le luxe de Sybaris
rend sourds aux maux de la nature.
Mais quoi ! tout change et se dément:
à ton pays, à toi, l'espérance est ravie.
Hélas ! dans une cour à l'intrigue asservie,

---

(1) Dans le temps de l'épidémie de Forcalquier, le jeune Eymar fut député à Paris par ses concitoyens pour demander des secours au gouvernement. Il avoit obtenu de Terray et de la Vrillière une somme assez considérable; mais l'intendant de Provence Monthion, piqué de ce qu'on s'étoit adressé directement aux ministres, sans avoir recours à lui, fit changer les bonnes dispositions du Conseil.

quel art pourroit fixer un noble sentiment?
hors l'ingratitude et l'envie,
là, tout est passager; mais le vice est constant:
l'orgueil est de toute la vie,
et l'humanité, d'un instant.
Tu n'en remplis pas moins un sacré ministère,
et ce peuple dût te bénir;
des vœux de ton pays zélé dépositaire,
conserve un si beau souvenir.
il t'impose pour l'avenir
le respect de toi-même et de ton caractère (1).
Famille respectable et chère,
de vous avoir connus que j'aime à m'honorer!
sous ce toît sage et solitaire,

(1) *Le respect de toi-même et de ton caractère.*

Celui qui a mérité qu'un homme tel que *Thomas* lui adressât ces deux vers paroît ne les avoir jamais perdus de vue, et les avoir constamment pris pour guides de sa conduite publique. Dans l'Assemblée Constituante, la justesse de son esprit et la pureté de son ame, l'éloignèrent également et de ceux qui se trompoient en matiere de liberté, et de ceux qui feignoient d'aimer la liberté pour tromper le peuple.

Dès le 3 juin 1789, lorsque les trois chambres étoient encore séparées, il fit imprimer une motion qu'il avoit prononcée dans celle de la noblesse. Il y annonce la destruction de la noblesse et celle du trône. Il dit en propres termes aux nobles ses collégues: « Vous leur opposez des droits « particuliers, des usages antiques : ils vous opposent les « droits de la justice, et des vérités éternelles. «

Ces principes et ce langage étoient dignes de l'ami, du disciple de *J. J. Rousseau*. *Eymar* qui s'honore de ce titre

tout semble à mes yeux respirer
des antiques vertus le souffle héréditaire.
Ciel ! écarte à jamais mes pas
des palais du méchant, de l'oppresseur barbare ;
de celui dont le cœur avare
voit expirer le pauvre et ne s'attendrit pas.
Les sourds gémissemens, les cris de leurs victimes
viendroient y troubler mon sommeil :
je croirois voir leur ombre errante à mon réveil
du coupable opulent m'y dénoncer les crimes.
« Tu dors, diroit-elle, tu dors
dans la couche de l'avarice !
crains, sous ces lambris d'or qu'éleva l'injustice,

---

et qui ne l'a point usurpé, a rempli le devoir qu'il lui prescrivoit, en provoquant dans l'Assemblée Nationale un décret également honorable pour elle et pour le philosophe génevois. Ce fut sur sa motion, et en adoptant le décret qu'il avoit proposé, que l'Assemblée décréta le 21 décembre 1790, qu'il seroit élevé une statue à l'auteur d'Emile et du Contrat social, et que sa veuve seroit nourrie aux dépens de l'Etat.

Eymar est sorti de cette Assemblée aussi pur qu'il y étoit entré. Le creuset de tant de fausses vertus n'a fait découvrir aucun alliage dans la sienne. Il ne vit dans le travail des reviseurs que la destruction inévitable de notre Constitution défigurée ; il ne douta jamais que les envahissemens de la royauté n'en accélérassent la ruine : il a embrassé la République avec toute l'énergie d'un cœur libre. Il la sert maintenant dans une mission importante et délicate, où l'on peut être sûr qu'il conservera, comme dans toutes les circonstances de sa vie,

Le respect de lui-même et de son caractère.

crains l'air empoisonné par de honteux trésors ;
d'un luxe meurtrier crains d'être le complice. »
Ah ! je fuirois des lieux qu'habitent les remords.
Ici tout est pur et tranquille :
tout respire un charme touchant,
Pour les besoins du pauvre, on moissonne ce champ :
de ces arbres pieux chacun bénit l'asile ;
la malédiction du pauvre gémissant
jamais ne profana leur ombre respectée :
jamais dans son onde attristée
ce ruisseau ne roula les pleurs de l'innocent.
C'est là le bonheur que j'envie ;
dans ce Paris tumultueux,
hélas ! j'ai consumé ma vie
sur des travaux infructueux.
J'ai recherché la gloire ou sa trompeuse image ;
mais le bonheur m'est échappé ;
trop tard mon cœur s'est détrompé :
une bonne action vaut mieux qu'un bon ouvrage.
J'ai peint quelques vertus, et vous les inspirez ;
j'écrivis pour le pauvre, et vous le secourez :
vous avez un plus beau partage.
Oh ! que ne puis-je ici, coulant mes heureux jours,
comme ce ruisseau pur y voir couler son onde,
dans le sein d'une paix profonde
de mes derniers soleils y terminer le cours !
J'ornerois, tous les ans, de guirlandes nouvelles
les rameaux protecteurs de ces arbres chéris :
je foulerois vos prés fleuris ;
toutes mes saisons seroient belles ;

chaque heure même auroit son prix.
A cette terre hospitalière,
je confierois ma cendre à mon dernier moment;
tu dirois : Il n'est plus, il m'aima comme un frère
Sur mon rustique monument
peut-être quelques pleurs mouilleroient ta paupière
et, pour remplir mes derniers vœux,
le modeste ciseau graveroit sur la pierre :
« Il vécut ignoré, mais il vécut heureux ! »

FIN.

TABLE.

(1) On ne s'est point servi de cette dénomination dans le cours du volume, parce que l'impression en étoit commencée, avant que cet usage fût généralement établi.

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1792.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE QUI ONT PARU EN 1792.

POÈMES.

LES JARDINS DE BETZ, poème accompagné de notes instructives sur les travaux champêtres, sur les arts, les lois, les révolutions, la noblesse, le clergé, fait en 1785, par M. Cérutti, et publié en 1792, etc. Paris, Desenne, in-8°. de 69 pag.

Descriptions des plus beaux jardins anglois qui soient en France. Beaucoup plus d'imagination et de philosophie que de talent pour la tournure des vers. La plus brillante facilité.

Les Rivaux au Cardinalat, ou la mort de l'abbé Maury, poème héroï-comique en trois chants, par Dorat-Cubières. In-8°. de 43 pages.

Satyre contre l'abbé Maury. *Son rival au cardinalat dans ce poème est* Pasquin *le savetier. La philosophie descend des cieux, sous la forme d'un pigeon, et vient prouver au Pape que Pasquin est le plus digne du chapeau, etc.*

Les Etats-Généraux du Parnasse, de l'Europe, de l'Eglise et de Cythère, ou les quatre poèmes politiques, etc., par Dorat-Cubières. Paris, Couret et Gattey, in-8°. de près de 400 pag.

Plus que le titre n'annonce : car au-lieu de quatre poèmes, le volume en contient une douzaine, dont quelques-uns ont été insérés dans les derniers volumes de l'Almanach des Muses, comme les États Généraux de Cythère, la Congrégation de Bénoît XIV, etc.

De l'abondance, de la prolixité, de l'esprit, du patriotisme ; ton familier imité des épîtres de Voltaire.

Les Victimes du despotisme épiscopal, poème en six chants, par M- R**, (M. Robbé.) Paris, L. F. Prault, in-8°. de 119 pag.

Des religieuses persécutées par un évêque pour n'avoir pas voulu accepter la bulle Unigenitus : voilà le sujet très-surанné de ce poème. Dans le temps qu'il

fut composé, on n'en auroit pas souffert l'impression : aujourd'hui les querelles des jansénites n'intéressent plus personne.

Manière energique et originale; du talent quelquefois, mais jamais de goût; une grande richesse de rimes, comme dans la plûpart des autres poésies de M. Robbé.

La Luciniade, ou l'Art des Accouchemens, poème didactique en huit chants, avec des notes, par le Citoyen Sacombe. Garnery, in-8°. de 112 pag.

Sujet un peu rebelle à la poésie; mais le docteur y mêle par fois le petit mot pour rire :

Veux-tu qu'après neuf mois ta fille enceinte engendre ?
au gré de ses souhaits, adopte pour ton gendre
un jeune-homme au teint frais, un beau brun, au
long nez...

La Jacobinéide, poème héroï-comi-civique, par l'auteur de la Constitution en vaudevilles, le Boure, in-8°.

Mes Passe-temps, ou le Nouvel Organt de 1792, poème lubrique en vingt chants, etc, au Palais de la Révolution, n°. 117, petit format.

Un Poème lubrique! *il y a de la franchise dans cette enseigne. Mais les gens*

scrupuleux ne doivent pas avoir peur : le poison n'est pas subtil.

Environ quatre mille vers.

ODE.

Ode patriotique sur les évènemens de 1792, etc. Par le citoyen Le Brun. Didot jeune, in-8°.

Un grand talent, comme dans la plûpart des poésies du citoyen Le Brun, qui, avant la destruction de l'ancien régime, faisoit souvent admirer aux courtisans, des vers contre les despotes.

Un ton vraiment lyrique, des locutions hardies. Du Républicanisme.

ÉPITRES.

Epître au Pape, par M. Andrieux, in-8°.

Vers en style familier, mais pleins de sel et d'esprit. Conseils très-ironiques au pontife de Rome. Ces sortes de pièces étoient plus recherchées, quand il y avoit du danger à les composer et à les répandre.

Epître au Citoyen François (de Neufchâteau,) sur sa renonciation au ministère de la justice. (Par le Citoyen de Croisy, in-8°. de 12 p.

A la séance extraordinaire de la Con-

vention Nationale, 6 octobre 1792, sur 375 votans, M. François eut 273 voix et fût proclamé Ministre de la Justice. Dès le lendemain matin 9 heures, il envoya sa renonciation au président de la Convention. C'est le sujet de cette épître.

Regrets de l'auteur :

Près de vous, j'avois du crédit,
j'aurois distribué les graces ;
près de vous, j'avois de l'esprit,
j'aurois de près suivi vos traces.
Et tout en vidant vos flacons,
je dois croire que vos convives
charmés de mes rimes naïves,
auroient trouvé mes vers fort bons.
Hélas ! il faut de ma pensée
bannir ce rêve décevant.

Epitre a M. Chénier, sur sa Tragédie de Caïus-Gracchus, etc., par le même, in-8°. de 6 pag.

Réponse du Pape à F. G. J. S. Andrieux, Epître publiée par P. F. N. Fabre d'Eglantine, etc., in-8°.

Plusieurs traits plaisans : une excessive prolixité. Beaucoup de négligence dans la versification.

POÉSIES DIVERSES.

Codicile d'un vieillard, ou poésies nou-

velles d'Augustin Ximenez. Paris, Vaufleury, in-8°. de 74 pag.

Quelques petits contes fort libres ; de très-bonnes imitations de poètes latins. D'autres poésies de divers genres : des vers bien tournés.

La Veillée des Fêtes de Vénus, traduite en prose et en vers françois du *Pervigilium Veneris*, par M. Rabâny Beauregard, 48 pag.

Moins que rien, ou suite de Peu de chose, par M. Grimod de la Reynière, etc. Paris, Belin, Desenne, etc., in-8°. de 72 pag.

Recueil de Poésies Patriotiques et de Société, dédié à l'Assemblée Nationale et aux amis du bon goût, par M. Fardeau. Paris, in-8°.

Des vers de M. Fardeau ! *c'est une annonce à laquelle il n'est pas besoin de rien ajouter.*

Folies Nationales, pour servir de suite à la Constitution en Vaudevilles, par M. Marchant.

La Constitution en Vaudevilles, par M. Marchant, très-petit format.

RECUEILS.

Almanach Littéraire, ou Etrennes d'A-

pollon, etc. par d'Aquin. Defer de Maisonneuve.

Etrennes Lyriques, rue des Droits de l'Homme, n°. 44.

Almanach des Grâces. Cailleau.

Etrennes du Parnasse. Belin.

Almanach des Muses, ou choix des Poésies fugitives de 1791. Delalain.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a trois journaux dans lesquels on insère ordinairement des poésies fugitives: le Mercure François, *le* Journal Encyclopidique *et* l'Esprit des Journaux. *On en imprime aussi quelquefois dans le* Moniteur, *le* Journal de Paris, *la* Chronique, *les* affiches de Paris, etc. *D'autres se bornent à donner l'extrait des pièces de théâtre.*

THÉATRE DE LA NATION (1).

Tragédies non représentées.

Arabelle et Altamont, tragédie en trois actes, en vers, par M. de la Montagne. Marchands de nouveautés, in-8°.

Sujet pris de la nouvelle Héloise de JJ.

---

(1) L'article du Théâtre, dans cette Notice, ne comprend que les pièces imprimées.

Rousseau. *C'est la situation du vieux Baron, se jetant aux genoux de Julie pour l'engager à épouser Volmar qu'elle n'aime point, et à faire le sacrifice de son amour pour St. Preux. Ici les noms et tous les accessoires sont changés.*

Jésus-Christ, ou la véritable Religion, tragédie en cinq actes, en vers, par M. de Bohaire, Ve. Duchesne.

Pièce qui rappelle les anciens mystères qui se jouoient il y a quatre ou cinq cens ans dans les églises. Madelaine paroît dans cette prétendue Tragédie, et la confidente lui dit qu'elle peut adorer Jésus :

Mais l'aimer dans l'espoir
qu'une amante pourroit avec un autre avoir !
c'est se tromper, Madame.

La Baronne de Chantal, drame historique en trois actes, en vers, par Dorat-Cubières. Royez, in-8°. de 110 pag.

Madame de Chantal *à l'instigation de* Saint-François de Salles, *abandonne son père, son frère et ses trois enfans pour aller fonder une communauté religieuse.* Dorat-Cubières *s'élève contre ce zèle immodéré ; c'est prêcher des convertis : car on n'accusera pas le siècle présent d'y être sujet.*

Isélide et Caldigny, drame en cinq actes, en prose, refusé au théâtre françois de la rue de Richelieu. Dupont, in-8°. de 121 pag.

Caldigny aime la fille d'un aristocrate; celui-ci lui fait écrire la suscription d'une lettre dangereuse. Caldigny est Accusateur public : il est obligé d'accuser Isélide, qui, d'un autre côté se sacrifie pour son père et s'avoue coupable.

Voilà les combinaisons qui jètent quelque intérêt sur ce drame assez foiblement esquissé.

Julie, ou la Religieuse de Nîmes, drame historique en un acte, en prose, par Charles Pougens, in-12 de 77 pag.

Sujet tiré de l'éloge de Flechier *par* d'Alembert.

Julie est victime de son inclination pour Florinval, et son père l'a forcée à se confiner dans un cloître. Sur le point de devenir mère, elle est précipitée dans un affreux cachot, y accouche chargée de fers, et reste quinze ans dans cet horrible état. Une jeune novice pénètre dans la prison : Julie lui raconte ses aventures au milieu du délire et du désespoir : c'est sa propre fille, celle dont elle est accouchée dans ce lieu-là même... Fléchier paroît, et arrache la malheureuse Julie à cet enfer sacré.

Des situations touchantes ; des inconvenances : un style passionné et dont l'effet seroit plus sûr, s'il étoit plus naturel et moins travaillé.

Comédies représentées.

Le Collatéral, ou l'Amour et l'Intérêt, comédie en trois actes et en vers, par P. F. N. Fabre d'Eglantine. (27 octobre 1791, Paris, Prault, in-8°.

Comédie qui a eu du succès.

Julie, jeune veuve, tendre, sensible, mais d'humeur un peu jalouse, devoit épouser le Chevalier de Beauchesne. Elle s'est mis dans la tête qu'il rendoit des soins à Hortense. La plus légère explication pourroit terminer cette petite querelle : mais un frère de Julie, homme avide et rusé, qui voyoit avec douleur passer en d'autres mains une fortune qu'il convoitoit, profite habilement de cette circonstance, et envenime si bien la conduite de Beauchesne qu'elle consent à rompre avec lui, à lui fermer la porte, et à épouser un vieillard de 60 ans. Une suivante très attachée à sa maîtresse, met tout en œuvre pour faciliter un raccommodement que l'adresse du frère parvient long-temps à éviter ; mais enfin il est pris dans ses propres filets, et une somme de 500 louis qu'il prête lui-même à Beauchesne pour s'éloigner, sert, par un heu-

reux stratagême, à renvoyer son protégé sexagenaire, et une explication ménagée par la suivante achève de tout raccommoder.

Le Passé, le Présent, l'Avenir, comédies chacune en un acte et en vers. Par L. B. Picard. Fiévée, in-8°.

Le passé, c'étoit l'ancien régime ; le présent, c'est tout le contraire ; l'avenir, c'est le bonheur universel.

Voilà ce qui fournit à l'auteur trois petits sujets de comédies, dont le style et la gaîeté font le principal mérite.

Deux charmans dialogues insérés dans l'Almanach des Muses de 1792, font partie de ces comédies assez peu susceptibles d'être mises au théâtre.

Le ci-devant Noble, comédie en trois actes, en prose, par M. Mercier, représentée à Coblentz ; de l'imprimerie du Cercle-Social, rue du Théâtre-François, n°. 4.

Pièce imprimée en 1781, et qui alors étoit intitulée le Gentillâtre ; *elle reparoit au bout de dix ans, et se trouve tout naturellement à l'ordre du jour. Pour qu'elle y soit encore davantage, l'auteur y a fait des additions.*

Lucinde, ou les Conseils dangereux,

comédie, par M. Villeterque, in-8°. de 42 pag. Marchands de nouveautés.

Comédie écrite agréablement, mais dont l'intrigue est foible et embarassée.

THÉATRE ITALIEN.

Les Espiégleries de Garnison, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, 21 septembre 1791. Paris, Brunet, in-8°.

Trois ou quatre espiégleries de jeunes militaires. Quelques idées assez plaisantes. Des morceaux agréables dans la musique, elle est de M. Champein.

La Fille Naturelle, comédie en un acte, en vers, par M. de Jaure, 11 janvier 1792. Cailleau.

Sujet déja traité. Une jeune femme qui n'a point d'enfant, vient a découvrir l'existence de Pauline fille naturelle de son mari, et a des conférences avec un jeune homme qui veut l'épouser. Le mari est jaloux. On fait cacher Pauline dans un cabinet; il y entre : mais il ne l'a vue que dans son enfance, et ne peut la connoître. Sa femme lui présente enfin l'extrait baptistaire de cette jeune fille : il est touché de tant de bienfaisance et guéri de sa jalousie : on marie Pauline.

THÉATRE DE LA RUE FEYDEAU.

Lodoïska, comédie héroïque en trois actes, mêlée de chant, par M. Fillette-Loraux, 18 juillet 1791, musique de M. Cherubini, Régent, et Bernard.

Même sujet que la Lodoïska *des Italiens comprise dans la notice du volume de l'année dernière.*

Excellente musique de M. Chérubini.

Les Visitandines, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes. (7 juillet 1792.) Par M. Picard. Maradan et Charron, in-8°.

Encore un couvent *sur la scène ! Celui-ci continue depuis six mois d'avoir le plus grand succès. La musique ne fait pas moins d'honneur à* M. de Vienne, *que les paroles à* M. Picard.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les deux Panthéons, ou l'Inauguration du Théâtre du Vaudeville, fragmens en trois actes, en vers, mêlés de vaudevilles, par M. de Piis, etc., in-8°.

Pièce représentée à l'ouverture du Théâtre du Vaudeville. Scènes à tiroir.

De l'imagination, des longueurs, de jolis couplets.

La Revanche forcée, comédie en un acte,

en prose, mêlée de vaudevilles, par M. Deschamps, (10 février 1792) in-8°.

Anecdote connue.

Un officier force un jeune abbé par ses ironies et ses menaces à chanter des couplets : l'abbé médite sa vengeance, et prie l'officier de l'attendre un moment. Il revient muni d'une épée et d'un pistolet : Monsieur m'a fait chanter tout à l'heure, *lui dit-il*, je veux à présent que Monsieur danse. *L'officier résiste : mais c'est le pistolet sur la gorge que l'abbé le force à son tour de danser, en enrageant, le menuet d'exaudet.*

Pièce très-gaie et qui a beaucoup réussi.

Les Mille et un Théâtres, opera-comique, en un acte, en vaudevilles (14 février 1792) in-8°.

Thalie s'est brouillée avec Momus son époux, qui depuis le décret de la liberté des théâtres lui a fait une foule d'infidélités. Ses nombreux enfans se présentent sous différens costumes : c'est un mélange confus d'acteurs ridicules. Thalie prédit à ces diverses troupes le sort qui les attend :

Oui, tout d'abord,
sur votre sort
je tranche :
ouverts vendredi,
tombés samedi,
vous serez fermés dimanche.

Arlequin Afficheur, comédie-parade en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles analogue à l'ouvrages du Théâtre du Vaudeville, par MM. Radet, Desfontaines et Barré (9 avril 1792.) Paris, Brunet, in-8°.

Fond très-léger peu susceptible d'être analysé. Une foule de jolis couplets.

Le Projet manqué, ou Arlequin-Taquin, parodie de Lucrèce, en un acte, en prose et en vaudevilles (18 mai 1792.) Paris, Brunet, in-8°.

Le Petit Sacristain, comédie en un acte, en vaudevilles, mêlée de prose, par M. de Mautort. (13 mars 1792) in-8°.

Action un peu embarrassée : de jolis couplets.

Cette pièce qui étoit en deux actes a été réduite en un, et y a beaucoup gagné.

THÉATRE DE Mlle. MONTANSIER.

Alix de Beaucaire, drame lyrique en trois actes, par M. Bouthillier, musique de M. Rigel, 10 novembre 1791. Girouard.

Sujet fort connu. Du spectacle, une scène touchante.

Les Etrennes, ou le Débat des Muses,

divertissement en un acte, mêlé de musique (31 décembre 1791.)

THÉATRE DE LOUVOIS.

Agnès de Châtillon, ou le Siége de S. Jean d'Acre, opéra-comique à grand spectacle, en trois actes, en vers, par M. Planterre, musique de M. Loire. Froullé, in-8°.

OPÉRA.

Adrien, Empereur de Rome, opera en trois actes, *qui devoit être représenté* sur le théâtre de l'Académie Royale de Musique, en mars 1792. Poème de M. Hoffman, musique de M. Méhul. Paris, Delormel, in-4°.

Opéra riche en pompe, en fêtes, en ballets, et qui devoit plutôt, a dit un journaliste, exciter la curiosité de ceux qui aiment les arts, qu'alarmer leur patriotisme.

Adrien y auroit paru sur un char, traîné par deux chevaux blancs.

FIN.





